

**Observations relatives a la santé des animaux, ou Essai sur leurs maladies / par M. Jean Lompagieu Lapole ... ; premiere[-seconde] partie.**

**Contributors**

National Library of Medicine (U.S.)

**Publication/Creation**

A Paris : Chez Serviere ... et au Cap-François, chez l'auteur, M.DCC.LXXXVIII. [1788]

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/xpbw6ykv>

**License and attribution**

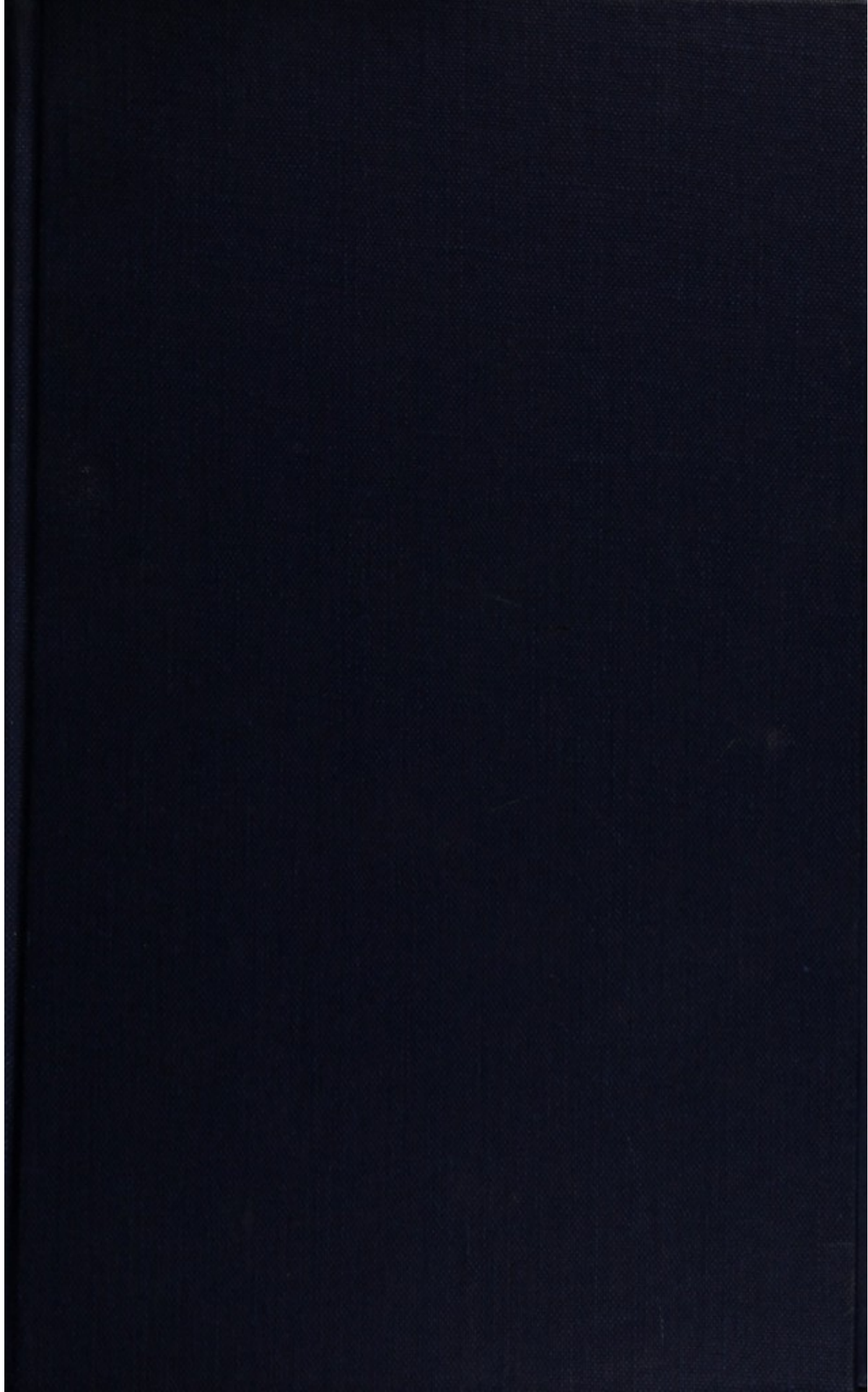
This material has been provided by This material has been provided by the National Library of Medicine (U.S.), through the Medical Heritage Library. The original may be consulted at the National Library of Medicine (U.S.) where the originals may be consulted.

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>





607

4420

1/2 Sq. Br

S. G.

# OBSERVATIONS

RELATIVES A LA SANTÉ

DES ANIMAUX,

OU

ESSAI

SUR LEURS MALADIES.





JEAN LOMPAGIEU LAPOLE,  
*MEDECIN VETERINAIRE, BREVETE DU ROI.*

# OBSERVATIONS

RELATIVES A LA SANTÉ

DES ANIMAUX,

OU

ESSAI

SUR LEURS MALADIES;

Par M. JEAN LOMPAGIEU LAPOLE,  
*Médecin Vétérinaire, breveté du Roi,*  
*au Cap.*

---

PREMIERE PARTIE.

---



*Rabaud fils*  
A PARIS,

Chez SERVIERE, Libraire, rue Saint-  
Jean-de-Beauvais.

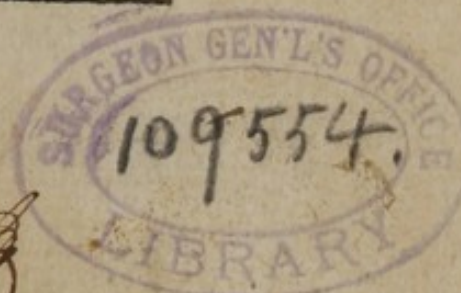
Et au CAP-FRANÇOIS, chez l'Auteur.

---

M. DCC. LXXXVIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

66



---

« Il y a des vérités qu'il faut répéter aux hommes,  
» pour empêcher la prescription. »

CARACCIOLI, *des caractères de l'amitié.*

---

v

---

A  
L'ÉCOLE ROYALE  
VÉTÉRINAIRE  
D'ALFORT.

**M**ESSIEURS,

*Si j'avois prétendu vous offrir  
un ouvrage digne de vous, me  
voyant dans l'impuissance d'y*

jamais parvenir , il ne me restoit qu'à garder un modeste silence. Mais bornant mon ambition à vous donner un foible témoignage de ma juste reconnaissance , j'ai osé vous faire hommage d'un essai que vous ne dédaignerez peut-être pas d'accueillir avec bonté , en raison de l'avantage qu'il procurera probablement au public.

Tel est , Messieurs , le seul titre sur lequel je me fonde , pour justifier à mes propres yeux

*une entreprise si fort au-dessus de  
mes talens.*

*Paroissant sous le nom & les  
auspices d'un corps célèbre , qui  
depuis sa naissance est en pos-  
session de réunir tout ce qu'exige  
l'art précieux de la vétérinaire ;  
cet ouvrage , tout médiocre qu'il  
soit , trouvera grace dans cette  
Colonie , dont il n'a que l'utilité  
pour objet.*

*Puisse cette espérance se réa-  
liser , & le succès que je ne de-  
vrai qu'à votre indulgence , m'im-*

viii

*poser, à l'égard de mes illustres  
maîtres, un nouveau tribut de  
gratitude & de respect, avec les-  
quels je ne cesserai d'être,*

**MESSIEURS,**

Votre très-humble, très-  
obéissant & très-dévoué  
serviteur

**JEAN LOMPAGIEU LAPOLE.**

---



---

# T A B L E

## DES CHAPITRES

De la premiere Partie.

<i>D</i> ISCOURS PRÉLIMINAIRE,	page 1
CHAP. I. <i>Du Préjugé,</i>	15
II. <i>Des moyens de prévenir les Epi-</i> <i>démies ,</i>	26
III. <i>De la fréquentation des Bou-</i> <i>cheries ,</i>	39
IV. <i>Des inconvéniens qu'il y a à laif-</i> <i>ser communiquer les Animaux</i> <i>malades avec ceux qui sont sains,</i>	43
V. <i>Nouvelles Ecuries , précautions</i> <i>nécessaires ,</i>	45
VI. <i>De l'établissement d'un Hôpital ,</i> <i>&amp; de ses commodités ,</i>	48
VII. <i>Des Marches forcées , &amp; dans</i> <i>les voyages , &amp; pour se rendre</i> <i>aux bains ,</i>	51
VIII. <i>Des Abus dans les moulins à</i> <i>canne ,</i>	55

**x** TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. IX. <i>Des Écumes de sirop</i> ,	page 57
X. <i>Des Fourrages</i> ,	60
XI. <i>Ne seroit-il pas plus avantageux,</i> <i>&amp; même nécessaire, de confier</i> <i>à un blanc, plutôt qu'à un</i> <i>negre, la direction des trou-</i> <i>peaux?</i>	64
XII. <i>Des Animaux venus de l'Es-</i> <i>pagnol,</i>	77
XIII. <i>Des Maladies des chevaux</i> <i>d'Espagne,</i>	80
XIV. <i>De l'Etablissement d'un Haras,</i>	88
XV. <i>Economie pastorale,</i>	97

Fin de la Table de la premiere Partie.

---

T A B L E  
D E S C H A P I T R E S

De la seconde Partie.

<i>D</i> ISCOURS PRÉLIMINAIRE ,	page 113
CHAP. I. <i>De la Gourme ,</i>	117
II. <i>De la Morfondure ,</i>	124
III. <i>De la Morve ,</i>	126
IV. <i>Des Tumeurs lymphatiques &amp; non           charbonneuses ,</i>	140
V. <i>Du Charbon ou Anthrax ,</i>	149
VI. <i>Des Vers artériels formant de           gros Anévrysmes ,</i>	163
VII. <i>Des Vers dans les premières           voies ,</i>	178
VIII. <i>Du Spasme ,</i>	190
IX. <i>De la Fourbure ,</i>	195
X. <i>Du Mal des Os ,</i>	199
XI. <i>Du mal de Garot , dit impropre-           ment mal de Gou ,</i>	206
XII. <i>Des Maladies de la Peau ,</i>	209
XIII. <i>Du Farcin ,</i>	212
XIV. <i>Des Maladies pédiculaires ,</i>	214

CHAP. XV. <i>Du Clapot ,</i>	page 217
XVI. <i>Des Tranchées ,</i>	219
XVII. <i>Des Coliques venteuses ,</i>	222
XVIII. <i>Des Maladies du pied ,</i>	224
XIX. <i>Du Mal du Tabac ,</i>	232
XX. <i>Des Vers qui attaquent les Bêtes à cornes ,</i>	235
XXI. <i>Des Maladies putrides &amp; char- bonneuses des Bêtes à cor- nes ,</i>	237
XXII. <i>Des Maladies des Moutons ,</i>	247
XXIII. <i>De l'Usage du sel pour les Moutons ,</i>	250
XXIV. <i>De la Rage ,</i>	253
XXV. <i>Des Herbes malfaisantes ,</i>	260
XXVI. <i>Des Fraçtures ,</i>	262
XXVII. <i>Polype à la trachée-artere ,</i>	265
XXVIII. <i>De l'Opération de l'Æso- phagotomie ,</i>	269
XXIX. <i>De la funeste Influence du Préjugé ,</i>	283
XXX. <i>Préservatif pour les Animaux ,</i>	291

DES CHAPITRES. xiiij

CHAP. XXXI. *Des Instrumens pour opé-*  
*rer,* page 297

XXXII. *Analyse des Observations*  
*qui entrent dans le corps de*  
*l'Ouvrage,* 301

OBSERVATIONS, 327

Fin de la Table de la seconde & dernière  
Partie.

---

## APPROBATION.

**J'**AI lu, par ordre de Mgr. le Garde-des-Sceaux, un manuscrit qui a pour titre : *Observations relatives à la santé des animaux*, &c. par M. Lompagieu, Lapole, Vétérinaire au Cap : cet ouvrage ne contient rien qui doive en empêcher l'impression. A Paris, ce 28 Août 1788. LE BEGUE DE PRESLE.

---

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A Nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils et autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur Serviere, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au Public un Ouvrage intitulé : *Observations relatives à la santé des animaux, ou essai sur leurs maladies*, par M. Jean Lompagieu, Médecin Vétérinaire, breveté du Roi au Cap, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis et permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le faire vendre et débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires et autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéis-

sance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume , et non ailleurs , en bon papier et beaux caracteres ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , et notamment à celui du 10 Avril 1725 , et à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777 , à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage , sera remis , dans le même état où l'Approbation aura été donnée , es mains de notre très-cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur BARENTIN ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France , le Sieur de MAUPEOU , et un dans celle dudit Sieur BARENTIN ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit Exposant et ses ayans - cause pleinement et paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis et nécessaires , sans demander autre permission , et nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , et Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris , le quinzième jour du mois d'Octobre , l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-huit , et de notre regne le quinzième. Par le Roi, en son Conseil.

LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XXIV de la Chambre*

*Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, numéro 1731, fol. 48, conformément aux dispositions énoncées dans la présente permission; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, le vingt-huit Octobre 1788.*

**KNAPEN, Syndic.**

*[Faint, mostly illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.]*

**LIBROUR**

*[Faint text at the bottom of the page, possibly a signature or date.]*

---

# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE.

---

L'OPUSCULE que je hasarde aujourd'hui de donner au public, doit être considéré, moins comme un ouvrage que comme un compte exact de ma conduite à l'égard des maladies des animaux dans cette Colonie. Le desir de me rendre utile, plutôt que des vues d'intérêt, m'en firent entreprendre la cure. Car si je n'avois écouté que les principes de la cupidité, si je n'avois prêté l'oreille qu'à la voix de cette ambition pour laquelle tous moyens sont honnêtes, ma fortune seroit plus brillante, j'aurois encore en ma disposition cet argent immense que j'ai volontairement sacrifié à l'acquisition d'un

très-grand nombre de chevaux & mulets que j'ai égorgés pour faire des expériences essentielles à mon art, je dirai même indispensables pour le faire triompher avec éclat, de l'empire de l'erreur & des préjugés.

Ce n'est pas que je me le reproche aujourd'hui, le motif en étoit trop glorieux ; je me faisois trop d'honneur de l'amour dont j'étois épris pour le bien public ; d'ailleurs, je ne pourrois le faire qu'en renonçant à la brillante réputation que ce zèle patriotique m'a procurée, à cette estime flatteuse qu'il m'a méritée de ce qu'il y a eu, depuis que je suis dans la Colonie, & de ce que nous y voyons encore de plus distingué, non-seulement par la naissance & le sang, mais encore par les connoissances & l'équité.

Quelle honte de se flétrir par un retour aussi indigne ! en être capable feroit n'avoir jamais mérité la confidé-

ration, que dis-je ? les bonnes graces des *Lisle-en-cour* & des *Belcombe*, des *Constard* & des *Marbois*. Je pourrois produire ici des monumens irréfragables; mais comme nous n'avons pas entrepris un recueil de certificats & de lettres, nous les supprimerons, contens de leur publicité & de la consignation que nous avons cru devoir en faire chez un notaire. Et pour ne point parler de la commission de maréchal expert à la suite des escadrons de Belzunce & de Condé, dont m'honora M. de Renaud de Villebert, général des isles de l'Amérique sous le vent, d'après l'agrément dont Sa Majesté voulut bien couronner mon offre généreuse de la servir en bon & fidele sujet qui croit se devoir tout entier à son prince quand il en est besoin, je me contenterai de joindre ici une lettre de MM. le général & intendant, écrite à l'occasion d'un mémoire d'observations pour prévenir les

épidémies & se conserver les animaux , & d'une requête sur l'indispensable nécessité d'une visite de toutes les cargaisons étrangères d'animaux , pour mettre le nombre prodigieux de ceux qui sont dispersés , dans la Colonie , à l'abri d'une contagion inévitable , vu le grand nombre de maladies qui débarquent avec ces troupeaux étrangers ; encore ne donne-je cette lettre que parce que je ne puis m'en dispenser. En effet , on n'est pas obligé de s'en rapporter à la foi d'un écrivain ; on suppose toujours qu'il cherche à se faire valoir : aussi , quand il avance quelque chose , on aime qu'il le prouve ; on veut avoir sur lui cet avantage , ou de rendre l'univers témoin de son effronterie , ou de l'avoir forcé à la démonstration de la vérité. En cela , le lecteur ne fait aucun tort à l'écrivain.

*Lettre de MM. les Administrateurs.*

« Nous avons lu , monsieur , avec  
» autant d'attention que de satisfaction ,  
» votre mémoire d'observations pour  
» prévenir les épidémies auxquelles les  
» animaux ne sont que trop souvent  
» exposés. Nous sentons , comme vous ,  
» monsieur , qu'il seroit à désirer que  
» les cargaisons des chevaux & mulets  
» qui sont amenés dans nos ports , ne  
» pussent être vendus qu'après avoir été  
» visités & reconnus en bon état. Mais  
» nous ne pouvons prendre sur nous de  
» vous accorder la commission de juré-  
» expert pour visiter ceux des bâtimens  
» qui vont au Cap , en obligeant les ca-  
» pitaines à vous payer un droit de  
» visite. Nous vous autorisons & invi-  
» tons , au surplus , à faire reconnoître  
» au public les inconvéniens qui peuvent  
» résulter de la négligence à faire exa-  
» miner les animaux provenans des car-

» gaisons étrangères. Nous sommes per-  
 » suadés , monsieur , qu'on y fera atten-  
 » tion ; les acquéreurs resteront alors  
 » les maîtres de prendre , à cet égard ,  
 » le parti qu'ils jugeront à propos.

» Nous vous savons , monsieur , très-  
 » bon gré du zele patriotique qui vous  
 » a déterminé à faire votre mémoire ;  
 » il y a d'excellentes vues qu'on ne peut  
 » trop s'empresier de répandre dans le  
 » public. Nous allons en conséquence ,  
 » monsieur , le faire imprimer par ex-  
 » trait dans les gazettes de cette Co-  
 » lonie.

» Nous avons l'honneur d'être très-  
 » parfaitement , &c.

» CONSTARD, DE MARBOIS. »

Sans m'arrêter plus long-tems à tout  
 ce qui peut être , en quelque façon ,  
 étranger à cet opuscule , je me borne-  
 rai aux principaux motifs qui me l'ont  
 fait entreprendre , & au plan que m'a

forcé à suivre la nature de mes opérations.

*Motifs qui ont fait entreprendre cet  
Opuscule.*

Ce fut en 1777 que j'arrivai dans cette Colonie : les maladies des animaux exerçoient par-tout les plus funestes ravages ; les mortalités se succédoient à l'infini ; on ne favoit en connoître la cause véritable. Cependant le mal avoit son principe ; on lui en donnoit un funeste , dont l'effet étoit de multiplier les pertes & d'accroître les défastres.

On prétend que cette mortalité générale qui dépeuple les habitations d'animaux , n'est que l'effet du maléfice & des empoisonnemens. On soupçonne , on arrête , on condamne : par une seconde ruine on se console d'une première.

Mais enfin la réflexion reprend son

empire , & ralentit le feu qui échauffe les esprits. Le sanctuaire de la paix , qu'on voit se ressentir souvent de l'agitation tumultueuse qui souleve le peuple & précipite ses idées , vit insensiblement renaître dans son sein le calme heureux qui doit faire son essence. Thémis , un instant égarée , se retrouva enfin en elle-même. En vain on traîne à son tribunal ces prétendus suppôts de maléfice ; l'aveugle précipitation du délateur n'influe plus sur les jugemens. Tranquille & attentive , elle écoute , elle examine , elle pèse ; le flambeau de la sagesse à la main , elle pénètre dans l'obscurité des griefs : la fausseté des imputations & des preuves , leur peu de fondement & de vraisemblance , tout se dévoile à ses yeux ; elle absout le coupable déjà condamné au tribunal d'une autorité privée.

Quel théâtre pour le praticien , également épris de l'amour du bien public ,

& de celui de sa profession ! Ce fut d'abord à l'ombre du silence que j'entrai dans la carrière des observations. Le succès qui couronna bientôt mes recherches sur la nature des maladies dépendantes de la constitution véritable du climat , & sur les moyens de les prévenir & d'en opérer la cure au cas de leur invasion , me flatta du doux espoir de ruiner de fond en comble l'empire du plus funeste préjugé.

Peu-à-peu je m'enhardis ; aguerri par l'usage , je hasardai quelques réflexions , fruit de mes travaux clandestins. Comme nous ne sommes pas généralement assez commodes pour voir paroître sans alarmes des vérités contraires à nos opinions , qu'on ne peut adopter les dernières sans abjurer les antérieures , ce qui seroit donner , ou son ignorance , ou sa présomption en spectacle au public , je vis s'élever contre moi mille

censeurs indignés. Loin de me laisser abattre à leur émeute, je m'en applaudis, persuadé de cette vérité, que l'inutile tombe toujours de lui-même, sans avoir besoin d'être frondé; que son éclat est toujours éphémère, & que s'armer contre lui, c'est s'avilir.

C'étoit donc à juste titre que je me glorifiois de mes censeurs, puisqu'ils étoient éclairés. Aussi en pris-je le droit de multiplier mes observations. Avec elles le nombre de mes ennemis s'accrut. Seul contre tous, je combattis. Je laisse à la justice du public à décider qui a mieux mérité les lauriers de la victoire. S'il pouvoit s'accorder à dire que l'avantage ne m'est pas resté, du moins ne pourroit-il me refuser la gloire d'avoir généreusement disputé la couronne.

Mon cœur ne me reproche qu'une chose, c'est d'avoir pris champ avec des jaloux : je croyois des amis de la

vérité, ses défenseurs: la manœuvre ne m'a dévoilé que des envieux, pour ne pas dire des partisans de l'erreur. Mais comme le plus sûr moyen de les confondre & de leur imposer un éternel silence, étoit de donner une plus grande subtilité à ce qui leur faisoit tant d'ombrage, j'ai poursuivi le cours de mes opérations.

*Distribution de l'Ouvrage.*

Un grand nombre d'opérations formera la première partie de cet opuscule sous le titre d'*Observations relatives à la santé des animaux*. Elles ne sont, pour la plupart, que l'analyse des causes morbifiques & des moyens de les détruire.

L'habitant comme le praticien y trouveront des vues utiles, s'ils veulent se dépouiller, le premier de sa présomption, & l'autre de son envie. Si l'idée d'un haras dans les endroits les plus

propres de chaque quartier de la Colonie méritoit quelque attention, on pourroit en voir les avantages esquissés en son lieu. Le chapitre analytique des observations, lettres & mémoires imprimés ou non imprimés, sur les affiches Américaines, couronneront cette premiere partie.

La seconde, je l'ai intitulée *Histoire des maladies des animaux de cette Colonie* : j'en ramene les causes éloignées principales à ce qui forme l'objet des observations ci-dessus; je n'y ajoute que les nécessaires. Je dépeins les symptômes, & donne les remedes qui m'ont le plus généralement réussi.

Je n'observe peut-être pas cette unité dont on est si justement jaloux; je ne l'ai jamais apprise, & si j'en parle, ce n'est que parce que je me suis imaginé qu'on entendoit par unité cet enchaînement lumineux, cet ordre gradué qui

m'a ravi mille fois dans la lecture d'un nombre d'auteurs qui portoient à son période le grand art de vous offrir au premier coup - d'œil tous les divers points de vue de leur sujet.

Pour moi, qui n'ambitionne que la gloire de me rendre utile, le lecteur me voyant dépouillé de toute prétention, voudra bien me pardonner ce défaut inexcusable dans tout littérateur. J'ose me flatter encore de son indulgence en faveur de mon langage; je n'en fais qu'autant que j'ai su en apprendre par la lecture dans les courts intervalles que me laissoient mes occupations. La confiance que j'ose me permettre d'un accueil favorable, me console d'avance des peines que j'ai effuyées, des traverses que j'ai éprouvées pour me rendre utile au public, & me mettre dans le cas de lui témoigner un entier dévouement, dans un pays où je n'avois

14 DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

d'autre ressource que mon art : elle me fait oublier les troubles & l'amertume qui n'ont cessé d'empoisonner mes jours depuis mon premier pas dans la carrière des observations. J'ai vécu tourmenté, & je mourrai tranquille.





# OBSERVATIONS

RELATIVES A LA SANTÉ

DES ANIMAUX

DE LA COLONIE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Du Préjugé.*

C'EST trop long-tems souffrir l'empire de l'erreur ; un plus long silence feroit soupçonner que nous ignorons entièrement la vérité. Nos paroles n'ont pas suffi ; la chaleur des esprits dans la conversation, a fait qu'elles s'en sont enveloppées sans succès ; elles n'ont pas eu de publicité : par amour pour ses propres opinions, on étoit intéressé à leur oubli. Donnons-leur

aujourd'hui toute l'authenticité qu'il leur faut pour être utiles ; bravons nos censeurs ; éclairons le public.

Dans cette Colonie, un fléau vient-il exercer le ravage sur les animaux d'une habitation ; l'habitant qui, dans ce moment de crise, peint à ses yeux ses connoissances avec les couleurs les plus avantageuses, s'arroe le droit de taxer la maladie *d'épidémique, d'épizootique.*

Le plus souvent la conséquence de cette fausse dénomination entraîne l'*inadministration* des remedes ; on se figure qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage : la mortalité fait des ravages ; elle se perpétue, & l'habitant s'endort tranquille à l'ombre du laurier dont il vient de se couronner lui-même dans le champ de la médecine. Cependant la multiplicité des pertes réveille tout-à-coup son attention ; il se leve, réfléchit, et se promene : « Oui, dit-il avec transport, » l'artiste n'en fait pas plus que nous. C'est » encore lui faire beaucoup de grace : fei- » gnons d'invoquer son secours, nous pare- » rons par là tout reproche en obéissant au » préjugé où l'on peut être que l'art du » praticien

» praticien sert beaucoup dans ces occurren-  
» ces critiques ». Il dit ; il l'appelle. Le vé-  
térinaire arrive. Le ton avec lequel on s'an-  
nonce , l'air à prétention dont on lui parle  
de la maladie pour laquelle il s'est rendu ,  
tout lui fait une loi de la réserve dans ces  
fortes d'occasions ; il n'y a que deux partis  
à suivre ; ils ont tous les deux leurs désa-  
grémens ; c'est le seul intérêt qui doit pré-  
sider à son choix & dicter ses jugemens.  
Faut-il qu'il adhère au sentiment de celui  
qui l'a requis ? la maladie sera *contagieuse* ,  
*épidémique*.

Sur ce nouveau piédestal , on voit l'a-  
mour-propre & la présomption de l'habi-  
tant élever fastueusement leur colosse ,  
comme un monument ingénieux de mépris  
aux yeux même de l'homme de l'art , qui  
semble se sentir glorieux de s'être rencon-  
tré avec l'habitant. Il y gagne ; il n'est pas  
opiniâtre , & sera rappelé dans le besoin.

Mais connoît-il la nature & les causes de  
la maladie ? a-t-il la fermeté de soutenir  
qu'elle n'est nullement épidémique , comme  
on se l'est imaginé ? son crédit est perdu  
sans espoir. Il n'avoit qu'un tyran qui se

feroit contenté de l'avantage donné par un jugement conforme à ses idées ; il vient de se faire un ennemi, non-seulement irréconciliable, mais encore porté à nuire à ses intérêts dans toutes les occasions.

C'est une fatalité que je ne puis comprendre, elle nous force & nous entraîne ; nous aimons qu'on nous trompe & qu'on nous abuse ; l'erreur semble être notre élément ; nous nous tenons offensés quand une main charitable entreprend de faire luire à nos yeux le flambeau de la vérité. C'est surtout le malheureux sort des habitans à l'égard des maladies.

Pourquoi ? parce qu'ils semblent avoir conspiré de contrarier les maîtres de l'art, & qu'ils se figurent, sans prétention, en faveur, au sein de leurs possessions, plus qu'un homme qui, dans un entier dévouement de lui-même pour son état, sacrifie chaque jour qui luit pour lui, à suivre les maladies dans leur invasion, à combiner leurs symptômes & remarquer leur déclin ou leur éruption. Tranquilles & sans connoître le mécanisme de l'animal, l'économie de sa structure, la combinaison harmo-

nique de ses ressorts , que par la lecture de livres quelquefois trop savans , ils ont la modestie de se donner le pas devant ces laborieux praticiens qui , d'une main hardie & d'un œil curieux , dépouillant cette délicatesse de petit-maître , consultent à chaque instant les entrailles sanglantes d'un cadavre expiré.

Cependant , malgré cette impérieuse prétention de tout savoir , les animaux disparaissent , la dépopulation devient générale dans l'atelier. Orgueilleux préjugé ! tes ouvrages sont sublimes & consolans. Te verrons-nous donc toujours régner avec cet empire tyrannique ? S'il ne tenoit qu'à moi , il y a long-tems que tu ne serois plus ; mais je ne puis vaincre ni forcer l'obstination des esprits. Je me contente de leur donner le flambeau : il pourra venir un tems où l'on sentira la nécessité de son usage : l'homme se rappellera qu'il fut formé pour penser ; il reprendra son plus noble attribut. Pour nous , préparons le succès de la révolution.

Les contagions ne sont autre chose qu'un venin subtil qui s'évapore , se répand , & sur les ailes du vent seme par-tout la désol-

lation & la mort. Ce venin peut dépendre de plusieurs causes que je ferai seulement appercevoir.

Les sécheresses, pendant une grande partie de l'année, entretiennent la flamme dans l'atmosphère & perpétuent l'aridité dans les plaines; la chaleur, répandue dans l'air, a pompé, de la terre calcinée & des marécages bourbeux, les vapeurs infectes qui devoient naturellement s'y trouver. Les individus ont respiré cet air, qui n'étoit assurément pas salubre; les liqueurs se sont viciées peu-à-peu & disposées au dérangement. Des germes de putridité se sont formés & même développés dans l'ombre mystérieuse du secret.

Comme l'air semble une dette que nous ne contractons envers la nature, qu'à condition que nous le restituerons au moment que nous le prendrons, les individus qui ont respiré un air corrompu, surchargé des miasmes morbifiques, en envoient un encore plus corrompu & plus capable de porter par-tout les germes de putridité & de contagion. Ils s'impregnent dans l'atmosphère; la quantité du venin augmente; un

individu s'empoisonne ; celui-ci fournit bientôt , par son haleine , de quoi corrompre les liqueurs d'un second ; successivement les germes de la contagion se préparent , ils commencent à envahir. Comme pour leur donner plus de force , & leur prêter secours , les orages arrivent , les torrens se précipitent. Outre que ces fortes de pluies portent souvent avec elles des germes morbifiques , ou en produisent à la faveur de quelques circonstances trop propres , elles foulevent encore , excitent & fomentent ceux qui ne sont que trop répandus. Nouveau degré de furie dans la peste , & de cruauté dans ses effets.

Cependant , par une sage disposition de la surveillante Providence , toutes les causes n'ont pas leurs effets ; le glaive est suspendu ; le foible crin se soutient , il branle , il chancelle , mais un ressort caché l'arrête au moment où il va tomber.

La destruction reconnoît encore pour principe l'explosion des volcans : dans l'éruption visible ou secrète il s'échappe des parties arsenicales , qui s'élevent , se con-

dentent dans l'atmosphère , & s'impregnent dans les individus sous mille formes différentes ; ce qui n'est pas rare , si l'on veut s'accorder à croire avec moi que les tremblemens de terre , assez communs sur ces rivages , ne dépendent que de l'action secrète des volcans souterrains , ou de la dissolution éruptive d'une masse de matieres combustibles , de tout ce qu'il y a de plus subtile & de plus inflammable , dont le choc ébranle , secoue , bouleverse la machine & la fait chanceler sur elle-même. Je n'ai jamais connu d'autres causes dans ces sortes de révolutions , qui ne sont presque jamais annoncées par quelques symptômes manifestes.

Si ces tremblemens répondent souvent bien loin , ce n'est que parce que ces matieres inflammables , que la terre recèle dans son sein , formoient un enchaînement de la même étendue. Dans tous ces chocs , ces ébranlemens , où la terre , comme dissoute , se fend & s'entr'ouvre à tous instans , il s'échappe nécessairement des parties arsenicales vénéneuses , très-capables de pro-

duire , du moment qu'elles s'exhalent , les contagions les plus affreuses, les pertes les plus désolantes.

Or , je voudrois bien à présent que ces créateurs d'épidémies me disent s'ils ont observé aucune de ces causes indispensables dans les contagions qu'ils prétendent porter le ravage & la désolation sur nos troupeaux ? S'ils étoient en droit de caractériser capricieusement du nom d'épizootie une maladie qui dépeuploit une habitation d'animaux , tandis que ceux de la voisine jouissoient de l'embonpoint le plus brillant , une maladie qui n'étoit souvent qu'un épuisement total , occasionné , ou par la disette , ou par la mauvaise qualité des fourrages & des eaux , ou par les imprudences si fréquentes , & dans les bains , & à la sortie des travaux , ou bien encore par les négligences à l'égard des écumes fermentescibles de sirop chargé de mille insectes venimeux , croupissant aux vives ardeurs du soleil , avec une bagasse très-souvent putréfiée dans des chaudières ou bassins surchargés de parties hétérogènes , capables ,

elles seules , d'empoisonner le malheureux individu qui va les lécher.

On ne fauroit le soutenir , la vérité se montre dans un trop grand jour ; nous devons en bénir le ciel & nous en féliciter , puisque , malgré la multiplicité des causes susceptibles , par leur nature , de produire des contagions également funestes à tous les individus , & d'en dépeupler la Colonie comme un coup de foudre , il ne permet jamais que leurs fléaux y viennent exercer leur infernal ravage.

Toutes ces considérations , dont la vérité frappe d'un si grand éclat , corrigeront peut-être nos absurdes opinions ; rien de plus glorieux pour l'homme que d'abjurer aussi publiquement qu'il l'a préconisé , une erreur qui l'avoit séduit. En même tems qu'il s'honore , il prépare des avantages dont il avoit eu le malheureux talent de se priver : long-tems égaré dans les circuits du labyrinthe , il est enfin guidé par un fil qui le soustrait de cet empire féditieux. L'abîme se découvre à ses yeux ; rougissant de s'y être si imprudemment & si volon-

tairement précipité, il s'en relève avec effort, & l'évite désormais.

L'erreur a disparu ; la vérité triomphe ; on ne voit plus un fléau destructeur dans ce qui n'étoit qu'un léger accident, ou une maladie ordinaire. Les épidémies perdent & deviennent moins en vogue ; on se plaint plus rarement de leur funeste ravage ; on se rassure ; on hasarde un remède que dans l'épizootie contraire on jugeoit inutile ; les pertes sont moins multipliées, le succès nous sourit, & nous nous glorifions de nous être dépouillés d'un absurde préjugé, d'avoir employé le secours d'un art que nous estimions aussi impuissant que méprisable.



---

## CHAPITRE II.

### *Des moyens de prévenir les Epidémies.*

C'EST peu d'avoir confondu le préjugé & détruit sa chimere, ôtons-lui les ressources qui pourroient le relever du milieu de ses ruines. Nous avons montré l'inexistence des épizooties; offrons les moyens, je ne dirai pas absolument de les prévenir, mais d'empêcher que les maladies ne le deviennent. Rien de plus à craindre. Mille circonstances qu'on pourra voir, parsemées dans un chapitre de cette première partie, pourront nous en convaincre invinciblement. Elles sont d'autant plus propres à produire cette métamorphose, qu'on semble se plaire à faire éclore leurs funestes résultats.

Pour remplir d'abord notre objet, il seroit indispensable d'obliger chaque habitant à faire au commandant du quartier un rapport exact & prompt sur les maladies qui viendroient attaquer ses animaux.

Le commandant , pourvu de tous les pouvoirs nécessaires , délivreroit aussitôt un ordre à un maître de l'art pour aller faire la visite. Nous supposons le praticien éclairé ; celui-ci , guidé par les lumières d'une profonde théorie , soutenu d'une longue expérience , feroit les opérations relatives & nécessaires à l'objet que nous nous proposons , & rendroit un compte scrupuleux de sa conduite à celui qui l'auroit commis. Nonobstant cette visite extraordinaire , l'homme de l'art devoit en faire une tous les quarante jours sur chaque habitation du quartier , prendre connoissance de tous les animaux , & donner copie de son recensement à son commandant. Par ce moyen on sauroit le nombre des quadrupedes morts , on vérifieroit si la dénonciation de leur maladie a été faite ; le contrevenant reconnu ne pourroit échapper à l'amende , on le puniroit de son imprudence à laisser subsister ou traiter dans le secret des maladies très-capables d'occasionner des épi-zooties pendant qu'on les croit le plus éloignées de ce point de malignité , & qu'on laisse l'individu attaqué , frayer &

communiquer avec le reste du troupeau. On le feroit repentir de cette délicatesse mal entendue qui le porte à s'empoisonner, lui, ses troupeaux & ceux du voisinage, plutôt que de faire son rapport ordonné au commandant du quartier. Il croiroit s'avilir, parce qu'il s'imagine avoir sur lui un titre de prééminence, moins, il est vrai, du côté du mérite, que du côté de l'opulence.

Comme les prétextes ne sont pas rares, que cette adresse de donner à toutes ses actions un air d'innocence & de non-intention, est poussée ici au dernier période, que pour s'affranchir de la sévérité d'un examen trop scrupuleux, on pourroit dire avoir vendu tous les animaux trouvés manquans au recensement; l'habitant, pour justifier de la vérité du fait, feroit tenu, à l'époque de la vente, d'en mettre copie au commandant du quartier. Il n'y a dans ce procédé rien de choquant, rien d'attentatoire; l'honnêteté ne s'y refuse point, il suffit de l'avantage pour la déterminer & la faire souscrire; aussi ne doute-je pas du suffrage de MM. les habitans propriétaires. Quelle

consolation pour eux de connoître enfin le principe de leur perte d'animaux, qu'ils avoient jusqu'alors ignoré ! Quand on connoit si bien le prix d'une fortune qu'ils ne doivent qu'aux fueurs & à la fatigue, quelle douleur de se voir ruiner insensiblement, sans pouvoir percer le cruel mystere qui couvre le principe du désastre !

Puisse ce suffrage solliciter un jour celui qui peut seul donner une sanction à mes vues ! Je ne doute pas qu'il n'ait ce bonheur, s'il peut jamais parvenir à la connoissance du prince auguste & bien-aimé, dont la sagesse éclairée & l'amour pour ses peuples comblent nos souhaits, font notre bonheur, & cimentent à jamais la durée de la monarchie.

Pour ne rien laisser aux détours, l'artiste devrait, à ces obligations, ajouter celle de marquer d'une fleur-de-lis sur le front, tous les animaux reconnus attaqués d'une maladie capable de devenir épidémique. Un autre habitant, trompé par l'embonpoint que l'animal conserve encore, malgré les crises violentes qu'il éprouve de tems en tems, venant dans un moment

où rien n'annonce une maladie , pourroit en faire l'acquisition & emporter le germe de la destruction parmi ses animaux. Par une si sage précaution on éteindra , dans le foyer où elle vient de naître , une flamme qui pouvoit occasionner un incendie des plus affreux.

Cependant , la pratique de ces moyens ne rempliroit jamais notre objet dans toute son étendue ; il faut , pour y réussir , déraciner , s'il se peut , un des abus qui conspirent le plus à préparer les épizooties , perpétuer & nourrir le funeste préjugé que nous venons d'abattre.

Un animal tombe malade sur une habitation ; vous croyez déjà voir l'infatigable praticien accourir & voler à la voix qui l'appelle ; vous vous figurez qu'il va venir mettre en jeu sa profonde théorie & sa lumineuse expérience. Détrompez-vous , & prêtez l'oreille : « Negre , cours à cet animal , examine sa maladie , fais-lui les » pansemens analogues ».

Cependant la connoitra-t-il , la maladie ? Oui , suivant son calcul. L'animal , le crin hérissé , l'œil hagard , l'oreille dressée ,

s'élançe , court , & s'arrête , se replie avec effort sur lui-même , & comme effrayé de son ombre , il se précipite horriblement à l'écart. Bientôt , dépouillant sa bouillante furie , l'œil triste & d'un air douloureux , il regarde languissamment sous le ventre. De quoi peut-il donc être attaqué ? son embonpoint est à son période. Entendez le negre : « Ce sont des tranchées ». Toujours du vraisemblable , mais de la vérité , point : cependant il affirme ; & quoiqu'il ignore dans le fond , il affecte de connoître. Voyez le ton décisif avec lequel il prononce ; comme il soutient son caractère ! On le croit. Il conseille les lavemens & les breuvages , relatifs ou non. L'animal est déjà guéri dans ses mains , suivant l'opinion de l'habitant , qui fait , dans chaque occasion , l'éloge de son negre & de son talent.

Cependant l'animal meurt bien lavementé & bien abreuvé. Mais quel étoit donc son mal , on n'avoit donc su le reconnoître ? Hé non , sans doute. Ouvrez le cadavre , fixez un œil curieux & attentif sur ses parties. Ciel ! quelle méprise ! des vers par millions , nichés comme des frelons dans

la membrane de l'estomac, qu'ils rongent & dévorent; des vers qui, laissant parsemés dans les intestins des renforts considérables & nombreux, s'en vont le long de l'œsophage, & descendant par sa glotte, enfilent le canal aérien, vont porter le ravage dans les poumons; des gros sacs anévrismaux, arrêtant le cours de la circulation; des épanchemens d'un sang noirâtre & coagulé, exhalant une odeur fétide, cadavéreuse, insoutenable. Voilà les tranchées, voilà le talent du negre. Quelle découverte! qu'elle justifie bien la confiance du présomptueux habitant!

Cependant, si l'Africain s'est trompé, doit-on lui en faire un crime? Il obéit; que ne lui donnoit-on, en commandant, l'intelligence & la capacité qu'un maître de l'art peut à peine parvenir à posséder à l'aide d'une profonde théorie & d'une longue, continuelle & pénible expérience? Ignorant tout, ne sachant rien, ne pouvant rien connoître, puisque son attention est captivée par des travaux qui engourdissent l'esprit, en même tems qu'ils fatiguent le corps; comment les soins qu'il donne

donne aux animaux malades , feroient-ils couronnés par le succès ? L'art de la médecine , & surtout l'art vétérinaire , ne s'apprennent pas la bêche ou l'écumoire à la main. Ce n'est que dans la paisible solitude , au sein de la paix , loin du trouble & des alarmes , ce n'est que dans ces retraites qu'enveloppe une ombre mystérieuse , que l'esprit , uniquement occupé de l'objet de son étude , parvient à saisir tous les divers points de vue , rapproche les rapports , les éloigne pour les mieux ramener , & prépare un choc qui fera bientôt jaillir de plus grands éclats de lumière. C'est là qu'on combine ; c'est là qu'on conjecture ; c'est là qu'on raisonne & qu'on parvient à changer en vrais principes , des principes supposés , ou qu'on n'a supposé faux que pour mieux en établir la vérité en la cherchant , la discutant & la prouvant point par point.

Après avoir ainsi long-tems fortifié ses ailes , comment ne pourroit-on voler plus sûrement que ces individus qui veulent prendre un trop subit essor ? Assez semblables à ces oiseaux qui , sentant déjà de

quel auteur ils viennent de recevoir le jour, veulent, dans un mouvement d'audace, s'élaner loin du nid. Mais quel est leur sort ? ils se précipitent de la cime du rocher, & vont expirer dans l'abyme.

Ce n'est pourtant pas la seule chose qu'on ait à craindre de la part du negre : son ignorance est un grand fléau, je l'avoue ; mais sa malice n'en est pas un moins grand & moins funeste. Plein de l'idée d'un injuste esclavage, l'Africain ne roule dans son ame redoutable que des projets sanguinaires de vengeance. Attentif, il cherche tous les momens favorables à l'exécution. L'impar-donnable confiance de l'habitant les lui ménage, & semble même lui assurer l'impunité. C'est alors que les empoisonnemens ont, ou peuvent avoir lieu ; c'est alors qu'il assouvit sa colère & sa rage, & se venge du maître sur les innocens & précieux animaux ; c'est alors qu'il le ruine pour se dédommager de ce qu'il ne peut, ou crainte de supplices, ou par défaut d'occasion, lui percer un cœur qu'il hait, & éteindre dans les flots de son sang les feux de son ressentiment. Rien de plus probable, peut-être rien

de plus vrai. Car je présume que ce n'est pas sans fondement qu'on a fait expirer sous les coups de fouet, ou dans les flammes d'un bûcher ardent, un million de ces Africains chargés du soin des animaux dans leurs maladies ou dans les pâturages. Quel motif peut donc affermir notre confiance dans cette race vindicative ? seroit-ce une vue d'économie ? Je ne puis néanmoins supposer une si mauvaise politique dans les habitans. Tout dépose contre elle. L'heureux succès des remèdes administrés par quelques negres intelligens ; les exécutions qu'on en a faites, tout le prouve, tout le confirme. Seroit-ce un motif d'aifance, de liberté ? Je sens à merveille qu'on ne paroît jamais plus habile homme que quand on veut le faire parmi des ignares & des brutes, pour qui tout est extraordinaire & nouveau, ou qui sont intéressés à la basse complaisance & à l'indigne flatterie. Mais l'éclat de Phébé s'éclipsa toujours aux rayons de son frere. Aussi a-t-elle la bonne politique de ne briller sur notre horizon que lorsque tout est tranquille & que tout sommeille. Cependant je me ferois une délicatesse de

présumer que le ridicule amour-propre & la sottise présomption se portassent à ce période.

Que faut-il donc en penser ? Tout ce qu'on voudra. Je n'entre dans aucune conjecture. Content d'avoir démontré les moyens de prévenir les épidémies, telles qu'on l'entend dans cette Colonie ; satisfait d'avoir dévoilé leurs principes, ou plutôt établi leur possibilité, je reste indécis, & ne prononce rien. L'habitant doit savoir sur quels motifs il fonde sa conduite ; c'est à lui à se rendre justice, à continuer ou bien à prendre un autre tour.

Pour rapprocher tous ces divers points de vue, & présenter en précis tous ces moyens, je dirai qu'on ne peut mieux faire d'ordonner une visite, tous les quarante jours, des animaux de chaque habitation du quartier, par un maître de l'art, honnête & éclairé, sous l'inspection du commandant du quartier, qui prendroit connoissance scrupuleuse de sa conduite à cet égard, pour prononcer avec plus d'équité contre les contrevenans à l'ordre du rapport. J'ajouterai que mettre sa confiance

dans son negre pour les maladies , fera préparer insensiblement sa ruine & sa destruction , & qu'on doit même défendre à tous gens de couleur noire , affranchis ou esclaves , de se mêler d'un art qu'il n'est pas possible qu'ils sachent , même passablement , dans la moindre de ses parties , d'un art dont l'ignorance ne peut que devenir très-dangereuse dans les individus qui se permettent de le professer. Si le charlatanisme vaut dix mille pour cent plus que la science , il est aussi ving-cinq mille fois plus funeste. Puissent ces considérations utiles réunir tous les suffrages qu'il leur faut pour obtenir leur exécution !

Ce sont les intérêts de MM. les habitans ; ce sont les intérêts de l'état , que je plaide en même tems dans ce chapitre. Plus la Colonie augmente en richesses , plus elle conserve sans diminution celles qui en sont comme le principe. Plus la métropole s'en ressent , plus l'aisance s'établit dans son sein , plus elle met en jeu les ressorts dans tous les ordres des citoyens ; enfin , plus l'équilibre de la fortune se maintient dans

l'un & l'autre hémisphère , plus il cimente sa durée.

Je ne parle donc nullement en faveur de la profession , de dessein prémédité. Quand bien même je confondrais ses intérêts avec ceux de l'habitant , je serois toujours à l'abri des traits d'une injuste satire. L'homme , quand il est utile , & qu'il ne l'est jamais aux dépens de la fortune d'autrui ; l'homme est toujours , non-seulement excusable dans ses vues , mais encore il auroit des droits sur la reconnoissance publique , si servir sa patrie n'étoit pas sa plus belle récompense. L'honnêteté , le zèle , dictent ses vues ; la nécessité en prescrit la pratique , l'utilité en sollicite le prix. Rien de plus naturel , rien de plus vraisemblable. En effet , les hommes sont tous rassemblés , ils ont composé des sociétés , bâti des villes pour vivre ensemble ; il faut donc qu'ils se prêtent tous un secours réciproque , chacun dans son genre. Pour se le prêter utilement , il faut donc qu'ils se récompensent mutuellement ; rien de plus incontestable , rien de plus propre à justifier mes vues , si quelque es-

prit intéressé, se levant tout-à-coup du sein de l'ombre où il est assis, pour mieux cacher un odieux monopole, les prenant sous un point oblique, vouloit leur donner la couleur d'un bas & indigne intérêt, qui ne pourra que respirer dans ses expressions comme dans sa conduite.

---

### CHAPITRE III.

#### *De la fréquentation des Boucheries.*

L'HOMME qui fait profession de veiller aux animaux, & d'entreprendre la cure de leurs maladies, ne devoit rien omettre pour s'assurer du succès. Il n'y réussira qu'en s'instruisant, il ne s'instruira qu'en observant.

Les flambeaux ont lui parmi les ténèbres de la médecine vétérinaire; mais l'incertitude regne encore en bien des occasions. Il est donc de l'artiste de la faire évanouir; son honneur personnel & la gloire de son art lui en prescrivent la loi.

Ce n'est qu'en observant les nuances qui

différencient l'état de santé & l'état de maladie, qu'il remplira son objet ; il n'observera bien ces nuances que dans les endroits consacrés pour la tuerie des animaux.

O B J E C T I O N.

Le sain comme le malade ensanglantent ces affreux théâtres. Mais pour un homme reconnu de l'art, la démarche est hardie, & peut devenir suspecte.

Les ressources de son esprit mettront le praticien à l'abri de tout soupçon. Quand on veut absolument parvenir au but, on ne manque pas de moyens. Hyppomene fait vaincre la légèreté de son Atalante, & mériter sa main. On ne ménage aucun moyen pour dissiper tout ombrage dans ceux qui sont intéressés à tenir cachée une partie essentielle de leur conduite : nécessité assez ordinaire chez les directeurs des boucheries dans cette Colonie.

J'ai souvent assisté à leurs opérations ; mais j'affectois toujours que le seul hasard, ou le besoin de quelque chose m'y avoit conduit. Pendant que ma langue les amusoit, mon œil curieux consultoit les en-

trilles encore palpitantes de l'animal ouvert. J'en faisois tacitement l'analyse , & disois en moi-même : « Faisons notre pro- » fit de cette maladie dont il étoit attaqué. » Qu'il seroit avantageux pour la santé des » habitans de la Colonie d'établir un maré- » chal expert-juré , aussi plein de probité » que de lumieres ! Il ne laisseroit assommer » aucun animal atteint de maladie , ni » vendre ceux qui pourroient se trouver » intérieurement infectés , sans qu'il en ait » rien paru au dehors. On ne se verroit » plus nourri d'une viande mal-saine , d'une » viande souvent gangrénée & putréfiée » dans bien des parties délicates ; une viande » capable , dans cet état de corruption , » d'occasionner des maladies dangereuses & » cruelles ».

Mes réflexions étoient d'autant plus fondées , que dans ces visites multipliées & que je ne faisois que pour mon instruction , j'ai mille fois observé dans les animaux , tantôt dans les uns , tantôt dans les autres , des tubercules au foie , des engorgemens , des tumeurs sanguines & charbonneuses , le mésentere très-violet , le feuillet prodigieu-

fement dur , le premier estomac brisé au premier contact. Dans les bêtes à corne , outre ces maladies , j'ai encore observé très-souvent des abcès adhérens aux côtés & dans les poumons , la rate œdémateuse , d'une grosseur étonnante ; les poumons , quoique moins fréquemment , étoient aussi attaqués de ces dernières maladies.

Peut-on douter qu'elles ne soient capables d'en occasionner de périlleuses , que dis-je ? de mortelles , dans les individus qui se nourrissent de ces viandes infectées ? Que ne m'a-t-il été permis d'élever la voix ? j'aurois instruit sur les abus les plus funestes à notre santé , & les plus capables d'abrégger le cours de notre vie.

Si je n'avois fait qu'écouter les tendres impulsions de l'humanité , j'aurois donné avis de tout ; mais je craignois qu'on ne criât à l'audace , à l'effronterie. J'ai su me taire , peut-être pour le malheur du public ; mais son injustice accoutumée m'en prescrivait la loi.

---

---

## CHAPITRE IV.

*Des inconvéniens qu'il y a à laisser communiquer les Animaux malades avec ceux qui sont sains.*

**S**I l'artiste doit s'instruire pour bien opérer la cure des maladies , l'habitant ne doit rien négliger pour les prévenir , ou pour préparer l'effet des remedes. Il peut remplir une partie de cet objet en défendant toute espece de communication entre les animaux sains & les animaux malades , du moment qu'ils sont reconnus pour tels ; ils peuvent être atteints d'une maladie contagieuse , tandis que , trop prévenu en faveur de ses connoissances , l'habitant les laisse avec le troupeau , parce qu'il croit , & que , selon lui , ces animaux n'ont qu'une maladie sans conséquence. Toujours conduit par son opinion , il est surpris de voir insensiblement tout son troupeau tomber malade. Il en cherche les causes où souvent elles n'existent pas , même vraisemblable-

ment. Il ne pense plus que parmi les animaux certaines maladies se communiquent avec la dernière facilité ; que tout, dans cet état de souffrance, est venin subtil, qui s'évapore, se répand & porte un germe de contagion dans tout un atelier d'animaux. Le plus sage seroit donc de séparer les animaux malades du moment qu'ils sont reconnus pour tels, de ne plus les laisser manger, boire & frayer ensemble en aucune maniere.

Je ne fais si de cette conséquence on pourroit conclure la nécessité de préposer un *maréchal expert* juridiquement. On prévient par-là les contagions auxquelles tout conspire dans cette Colonie. Aussi integre qu'éclairé, l'artiste, sur l'avis que les habitans seroient obligés de lui donner, condamneroit à être assommés tous les animaux attaqués d'une maladie incurable capable d'empoisonner tout le voisinage, & empêcheroit qu'on en jettât les cadavres à la voirie sur les grandes routes, ni dans les savannes, où l'on n'en trouve, hélas, qu'en trop grand nombre, & pour la santé de l'homme, & pour celle de l'animal. Il les feroit profondément enfouir.

C'est ce que goûta très-fort M. de la Belcombe, qu'on vit toujours favorablement accueillir ce qui portoit l'empreinte de l'amour de la patrie. Aussi sa conduite est-elle son meilleur panégyriste.

---

## CHAPITRE V.

### *Nouvelles Ecuries , précautions nécessaires.*

QUAND il s'agit de conserver nos troupeaux , cette partie si précieuse de notre fortune , il ne faut point borner ses vues à un seul objet , il faut les porter plus loin , embrasser tout ce qui mene au but.

Parmi les animaux il en est de plus forts & de plus violens les uns que les autres ; glorieux en quelque façon de leurs avantages , les plus vigoureux s'en prévalent pour tyranniser & opprimer les plus foibles ; ce sont les victimes qu'ils dévouent à leurs fougueux emportemens ; ils ne leur laissent rien manger ; ils leur ravissent le fourrage , comme un tribut dû à leur fureur.

De cette tyrannie résultent des inconvéniens qui en produisent eux-mêmes d'autres des plus funestes.

1°. Ces animaux sont frustrés de leur nourriture , reviennent souvent aux ouvrages du soir sans avoir pu réparer leurs forces épuisées par les travaux du matin.

2°. Effrayés par la fureur des plus forts , les negres s'en prennent de préférence aux plus foibles , parce qu'ils trouvent plus de facilité & moins de péril. L'état de foiblesse augmente insensiblement ; enfin la mort étend ses ravages.

Pour prévenir ces pertes , qu'on n'attribue jamais à leurs véritables causes , il faudroit bâtir une écurie dans ce goût : il est simple , mais utile ; on met la crèche au centre de la longueur de l'édifice , on la partage par un ratelier en demi-cœur , ou bien encore on en fait deux également à la longueur de l'édifice ; entre l'un & l'autre on laisse un espace assez grand pour qu'un homme y puisse passer aisément.

Dans ces écuries , très-aérées , il seroit nécessaire de pratiquer de tems en tems des fumigations , de faire brûler toutes fortes

d'aromates , d'enduire tous les mois , de goudron & de chaux , certains endroits d'où les animaux approchent le plus souvent.

Le goudron , comme balsamique , & la chaux , par son sel volatil , ont la propriété de dessécher les humeurs superflues des animaux , & d'entretenir la salubrité de l'atmosphère.

On devrait observer de ne jamais laisser les animaux dehors pendant la nuit ; il regne continuellement alors une fraîcheur & une humidité capables d'occasionner mille différentes & dangereuses maladies.

J'ai encore remarqué , dans mes observations sur la nature & les influences du climat , que les coups de nord donnent beaucoup de coliques , d'indigestions & de relâchemens de ventre , surtout aux bêtes à cornes. C'est ce que j'ai démontré à plusieurs habitans : ils ont vu la vérité , avoué la conséquence , & n'ont eu depuis qu'à se féliciter de m'avoir cru.

Quoiqu'on ait des mares , des puits & des rivieres , il est indispensable de pratiquer , suivant la quantité d'animaux , un ou deux bacs dans chaque écurie. Dans

quelque endroit de l'édifice qu'on le mette , il doit toujours être à l'abri du soleil , rempli de la meilleure eau , qu'il ne faut pas négliger de se procurer , quelque prix qu'il en coûte.

Cent mille livres exposées à chaque instant à se perdre , doivent nous armer de la plus grande circonspection. Les animaux qu'on n'est pas en usage d'amarer dans cette Colonie , pourront se désaltérer quand la soif les y invitera.

## C H A P I T R E V I.

*De l'établissement d'un Hôpital , & de ses commodités.*

**S**ES services & ce qu'il nous rend , donnent à l'animal des droits sacrés sur nos soins & notre secours dans ses maladies. On les observera en partie , ces droits sacrés , si on lui consacre un hôpital dans le coin de la savanne

La bâtisse sera dans le goût que nous avons observé sur l'article des écuries. Le  
soleil

soleil ni la pluie n'y doivent point pénétrer. Il faudra l'enfermer d'une enceinte en maçonnerie ou en palissade pour plus grande facilité dans les opérations, & pour que les autres animaux n'aillent y flairer ou manger les ordures & le sang des malades, ce qui entraîneroit infailliblement une contagion. Il est des maladies qui demandent de la chaleur; on consacre à cet effet un corps de l'édifice, qu'on a le soin d'enfermer. On y pratique, comme dans les écuries, la fumigation avec les aromates & un enduit avec le goudron & la chaux.

On consacre encore une étendue de savanne palissadée, où les malades qui commencent à se rétablir peuvent se promener pendant leur convalescence.

Ce sont des dépenses, il est vrai, mais elles sont utiles, mais l'importance de l'objet pour lequel on doit les faire en fait une loi. Ce sont des peines, j'en conviens, mais l'intérêt qu'on doit prendre à la fortune de ceux qui nous en confient l'administration, doivent nous les rendre légères.

Quoique l'Amérique diffère presqu'en

tout de l'Europe , il est des choses qui peuvent rapprocher , dans la conduite de leurs habitans , ces deux parties considérables du Globe. Et c'est ce qui peut se réaliser dans les deux objets que nous venons de traiter. L'exécution en est praticable sous les tropiques comme au milieu de la zône tempérée. Il n'y a pas plus de difficulté à Saint Domingue qu'en France. L'utile s'exécute par-tout , & jamais il ne dort du sommeil de l'oubli , si l'indifférence & l'intérêt ne l'y condamnent. Il ne faut que bien vouloir , tout dépend d'un acte de volonté ; mais qu'on en voit de rares exemples ! qu'ils seroient plus communs , s'ils s'accordoient avec nos vues !



---

---

**CHAPITRE VII.**

*Des Marches forcées, & dans les voyages, & pour se rendre aux bains.*

**S**I l'on se plaint de la multiplicité des maladies, on a beaucoup de tort, on est soi-même l'auteur de sa ruine; on occasionne soi même ces fléaux qui nous désolent & nous emportent à vue d'œil nos précieuses richesses. Le palais se brûle, pourquoi gémir & nous plaindre? nous avons nous-mêmes lancé les feux. En effet, c'est à nos seules négligences, à nos seules imprudences, que nous devons attribuer ces maladies, aussi cruelles que fréquentes, dont nous avons la douleur de voir nos troupeaux attaqués. Les imprudences, personne ne les partage avec nous; seuls coupables, nous n'avons aucun complice. Les négligences, nous y tombons d'accord avec les negres.

A l'égard des imprudences: nous partons

pour un voyage , nous préludons par des évolutions & des caracoles. Fier de la main qui le guide , l'œil étincelant , remplissant le mors d'une écume guerrière , le cheval observe tout l'art pénible du manège. Il se cabre , s'élançe , recule , écarte & galoppe. La sueur coule de tout son corps , ses flancs ont un battement précipité , la fatigue l'épuise ; cependant il va faire un voyage de dix , quinze & même vingt lieues ; sa marche est continuellement rapide & cadencée ; le vent intercepte mille fois sa respiration. L'animal ne peut-il pas alors être attaqué d'une maladie dont la célérité périodique ne laisse aucun instant aux secours de l'art ?

J'ai mille fois été témoin de pareilles aventures , & je souffrois de voir que malgré l'évidence des causes , le propriétaire me disoit ne pas connoître le mal , encore moins son principe ; car , me disoit-il , l'animal , quelque tems avant de partir , & même dans tout le cours du voyage , étoit dans l'embonpoint le plus brillant , & n'avoit aucun symptôme de maladie.

Je me suis contenté de dire dans plusieurs

de ces occasions , que l'animal ne vivroit pas plus de quatre ou six heures ; mon pronostic , que j'ai encore répété , & chez moi & sur des habitations , s'est toujours vérifié , mais au grand étonnement de ceux qui m'environnoient. Des imprudences si funestes dans leurs effets devroient un peu corriger cette cruelle manie de tuer ainsi ses chevaux.

Heureux encore si l'on se bornoit à ces fortes d'imprudences , sans conséquence dans un point ! mais on tombe dans des négligences qui sont des plus funestes pour l'habitation. En effet , envoie-t-on quelque part des chevaux & des mulets conduits par des negres , ces Africains , naturellement cavaliers , qui ne sont jamais si satisfaits que lorsqu'ils peuvent lancer un cheval , le fatiguer & l'épuiser , par un esprit de malice & de vengeance , font toujours la route de la course la plus précipitée. La sueur coule en abondance ; mais combien de fois est-elle supprimée ; cette suppression feroit-elle sans effet ? peut-on raisonnablement se le promettre ?

Si les négligences ne s'étendoient pas

plus loin , le mal ne seroit pas des plus grands ; mais ces esclaves maudits , si enclins à mal faire , qu'on peut dire qu'ils se sont oubliés quand ils ont fait une bonne action , font éprouver la fatigue la plus cruelle à tout le troupeau quand ils le conduisent au bain.

La mer est éloignée de deux à trois lieues de certaines habitations ; dans d'autres , les mares considérables sont à une très-grande distance. Les negres s'y rendent du pas le plus précipité , en faisant faire en chemin aux animaux , les tours & les détours les plus analogues à cet esprit d'harmonie qu'ils mêlent dans leurs moindres opérations , & qui font une partie essentielle de leur caractère. On ne doute pas que la suppression de la transpiration ne se reproduise souvent , qu'elle n'ait encore plusieurs fois lieu au sortir du bain , tems où les negres semblent finir d'épuiser leur ingénieuse malice. On conviendra conséquemment que des effets de ces négligences , il en peut très-fort résulter des maladies qui réalisent enfin ces prétendues épizooties qui ont fait tant de bruit à Saint Domingue.

---

---

CHAPITRE VIII.

*Des Abus dans les moulins à canne.*

**T**OUT le monde fait que tourner un moulin est la fonction la plus pénible que nous ayons annexée aux animaux. Pour en retirer un meilleur & plus long service, on ne feroit pas mal de les changer toutes les deux heures.

Les negres , pendant l'ouvrage , se plaignent à les accabler de coups de fouet , à filonner cruellement leur corps. Auroient-ils donc besoin d'être barbares ? un claquement , un vif éclat de voix , ne produiroient-ils pas le même effet ?

On a la mauvaise habitude d'abandonner les animaux dans une ingrate savanne au sortir des ouvrages ; il faut donc les supporter d'airain pour ne pas craindre qu'épuisés de fatigue , dégouttans de sueur , ils prendront , d'un coup d'air , une péripneumonie. J'ai eu le chagrin de le voir sur plusieurs habitations. Ne vaudroit-il pas

mieux , dans ces endroits où les moulins font éloignés , y établir une écurie attenante , pour y faire passer les animaux au sortir de l'attelage ? Il devrait continuellement s'y trouver à manger & à boire. L'animal , après s'être délassé , répareroit plus promptement ses forces épuisées.

Dans ces moulins il existe encore un abus qui n'est peut-être pas moins funeste que les autres. On met à l'animal pour collier , un licol ou corde de la grosseur , tout-à-plus , d'un pouce. Quel est donc cet aveuglement ? On ne voit donc pas que ce licol , toujours tendu par l'action , qui devient plus vive à mesure que le negre frappe , peut étrangler l'animal , ou du moins lui couper la respiration tout-à-coup ? Au moins reste-t-il toujours pour vrai qu'on voit , à ces parties où touche le licol , le poil tomber , le cuir s'entamer , & la plaie paroître. Que l'animal dans cet état sorte à l'air ou à la pluie , que de germes vont se former ! l'inflammation , la douleur , la fièvre , & ce qu'elle amene souvent après elle. Un collier de cuir est-il donc si coûteux ?

---

---

## CHAPITRE IX.

### *Des Écumes de sirop.*

PLUS j'avance dans la carrière des observations, plus je me confirme dans cette idée, qu'on doit regarder comme un fléau ces imprudences multipliées où l'on tombe presque généralement. Nous en avons analysé quelques-unes. On aura trouvé qu'elles sont des plus funestes, si on a voulu en combiner les résultats. Mais celle qui fait l'objet de ce chapitre ne leur cède assurément en rien du côté de la malignité.

On convient de la disposition fermentescible de l'écume de sirop continuellement échauffée par les rayons brûlans d'un soleil plus ardent parce qu'il est voisin de nous. Cette écume, qui croupit avec la bagasse, entre en fermentation. La corruption est déjà plus de moitié formée dans cette matière nutritive. Les parties hétérogènes qui se ramassent ou se forment dans les chaudières ou bassins, ajoutent un nouveau degré

de malignité. Avides du piquant & du sucré, les insectes volent y déposer leurs œufs. Un essaim innombrable de vers y prend naissance, & acheve de rendre cette écume un vrai poison. L'animal court favoriser cette écume à loisir; & le malheureux, avec le venin, n'avaleroit pas le germe d'une infinité de maladies, le principe de mille morts? il n'auroit pas des gonflemens, des tranchées, des vers? il ne seroit pas attaqué d'une cruelle indigestion? & lorsque la mort porte le deuil & la désolation parmi les troupeaux, l'habitant sera excusable, il sera pardonnable d'en attribuer la cause aux maléfices, aux empoisonnemens?

O B J E C T I O N.

Il faut donc condamner cette partie considérable de la nourriture de nos animaux.

Me préserve la raison d'une idée aussi absurde! Non, il ne faut point la condamner cette partie si considérable de la nourriture, mais il faut la corriger; c'est le sentiment de M. Chabert: c'est le mien, puisque ce n'étoit que d'après lui que je soumis,

dans son tems , mes observations , à l'examen scrupuleux & réfléchi du directeur savant des écoles royales vétérinaires de France. Il faut corriger la malignité de cette écume ; rien de plus aisé , rien de moins coûteux. On reçoit l'écume dans des vases propres ; on sépare la partie la plus consistante , de celle qui l'est moins ; on donne d'abord cette dernière à manger.

On n'en met qu'une petite quantité dans chaque vase ; on les tient à l'abri des insectes , de la poussière , & des autres corps nuisibles ; on y mêle des substances amères , aromatiques. Il seroit peut-être encore facile de former , du mélange de ces différentes substances , des espèces de galettes ou gâteaux qui se conserveroient long-tems sans se gâter ni s'altérer.

On pourroit les concasser au moment de les départir aux animaux. Cette méthode faciliteroit le moyen de rendre cet aliment salutaire , parce que toute substance , quelque bonne qu'elle soit d'ailleurs , ne conserve jamais la qualité de salutaire , si l'animal ne peut la mâcher & la pénétrer de salive.

---

## CHAPITRE X.

### *Des Fourrages.*

ON se plaint sans cesse de la disette des fourrages à Saint-Domingue, mais on a tort. Un homme doit-il se plaindre qu'il gémit dans l'indigence, quand il peut disposer d'une brillante fortune ? Il n'a qu'à vouloir, il jouit. Tel est le sort de MM. les habitans à l'égard des fourrages ; ils peuvent s'en procurer sans qu'il leur en coûte la moindre dépense.

Ne pourroient-ils, en effet, faire faucher des herbes qui, dans certaines saisons de l'année, viennent en si grande abondance dans les divisions des pieces à canne, dans les places à negres, celles à manioc, dans les bananeries, en mille autres endroits des habitations, au lieu de les condamner à pourrir sous la poussiere ? Ne pourroit-on pas bien ramasser & secouer ces herbes qu'on arrache au tems des sarclaisons ? Seroit-il si difficile & si pénible

de les sécher au soleil & de les emmagasiner ? Sans parler de la graine de maïs , excellent aliment , que ces animaux aiment , & qui est très-commun dans ce pays , la feuille de cette plante , l'enveloppe qui couvre son épi , sont-elles donc si méprisables , doivent-elles être ainsi abandonnées.

Cette vérité , que la nature ne peut inspirer à l'individu rien qui lui soit funeste , le goût que ce même individu témoigne pour cette sorte de plante , de laquelle il a été très-souvent porté à manger les enveloppes enfermées dans les paillasses ; tous ces motifs ne seroient-ils pas plus que suffisans pour nous déterminer à procurer aux animaux tout ce qui peut les nourrir & en même tems flatter & satisfaire leur goût ? Que nous en coûteroit-il ?

Cette piece , que je voudrois qui fût consacrée à planter du maïs , vous la mettez , il est vrai , en cannes de sucre ; vous vous repaissez du doux espoir d'un abondant revenu , l'événement justifie votre attente ; mais pouvez-vous dire que vous en êtes plus riches ? Ne cherchez pas à vous séduire ; combinez sans impartialité com-

bien d'animaux péris de disette , ou moissonnés par la mauvaise qualité des fourrages , que vous auriez pu racheter du trépas & vous conserver , si vous aviez planté en maïs ce que vous avez planté en cannes de sucre ! Très-peu qui ne puissent se faire un pareil reproche. L'industrie est l'essence du François ; mais la réflexion , mais la combinaison , devroient plus souvent présider à sa conduite.

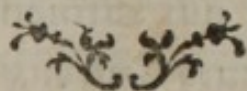
Ce n'est que cette seule vérité (1) qui m'engage à déterminer MM. les habitans à faire le sacrifice de quelques recoins pour y semer du maïs & du petit mil , & y planter encore cette herbe salutaire de Guinée dont les animaux sont si avides.

Si dans ces endroits le foin ne se trouvoit

(1) Vérité d'autant plus incontestable , que j'ai mille fois , dans des tems de sécheresse & de disette , retiré du rectum d'une infinité d'animaux une quantité prodigieuse de terre & de sable. J'en ai aussi communément trouvé recouverts les estomacs des individus dans des ouvertures nécessitées par des maladies d'un effet rapide & inaccessible aux secours de l'art. Mais les quadrupèdes peuvent-ils manger autre chose dans une savanne aride & calcinée ?

pas assez gras , on pourroit , avec un peu de peine , lui donner toutes les qualités nécessaires , en y mettant ce fumier qu'on laisse si long-tems dans les écuries , où il devient le germe indubitable d'un grand nombre de maladies graves & dangereuses. Nous n'avons en effet qu'à réfléchir un peu : ce fumier s'échauffe & fermente ; dans cette action il s'échappe des vapeurs , des exhalaisons qui forment dans ces écuries une espece d'atmosphère qui n'est assurément ni salubre , ni bienfaisante.

Par une conduite aussi sage , & qui n'exige que de la volonté , on se mettroit à l'abri de cette cruelle perplexité , de ces inquiétudes désolantes , inséparables de la triste perspective de l'indigence. Tranquille & sans alarmes , on pourroit contempler du port ces funestes orages dont notre indifférence & notre négligence nous avoient si long-tems rendus les déplorables victimes.



---



---

## C H A P I T R E X I.

*Ne seroit-il pas plus avantageux , & même nécessaire , de confier à un blanc , plutôt qu'à un negre , la direction des troupeaux ?*

**L**E tableau de l'Africain esquissé , le problème est résolu.

Continuellement rempli de l'idée de son ancienne liberté , sans cesse mutiné sous les fers de l'esclavage , le negre ne peut se voir commander sans frémir de colere. La rage & le désespoir agitent son ame & la déchirent sans cesse. Dans les accès d'une secrete furie , il se dit à lui-même :

« Placé par la destinée sur un brûlant ri-  
 » vage , tranquille au sein de la paix ,  
 » affranchi du joug de la contrainte , je  
 » devois couler des jours sereins & sans  
 » nuage , sous l'empire de la seule nature ;  
 » & ces jours , qui auroient fait mon bon-  
 » heur , ces jours heureux , il faut que je  
 » les sacrifie à cette ambition cruelle &  
 » tyrannique

» tyrannique qui m'enchaîne dans le plus  
» cruel esclavage ». Il s'indigne, il se dé-  
pite; mille fois il est tenté de s'arracher la  
vie; mais arrêté par ses attraits, ou calmé  
par des idées de vengeance, il tire sur sa  
fureur le voile obscur de sa dissimulation.  
Le brasier s'allume, il n'attend qu'une cir-  
constance favorable pour lancer des feux &  
produire l'incendie.

Cruelles catastrophes, événemens tra-  
giques, hélas! vous n'êtes que trop mul-  
tipliés! vous passerez un jour à nos neveux  
avec les autres monumens de cet important  
hémisphere; vous irez leur apprendre avec  
quelle confiance ils devront se remettre du  
soin de leurs richesses à ces Africains dis-  
simulés & barbares, après que leurs an-  
cêtres ont vu le fil de leurs jours tranché  
par le glaive d'une vengeance si long-tems  
méditée dans l'ombre du secret.

Cependant ces terribles assassinats ne sont  
pas aussi communs qu'on devoit le crain-  
dre, vu l'infinie multitude de ces esclaves  
que l'on apporte sans cesse sur ces rivages.  
La raison n'en est pas difficile à saisir: l'au-  
torité de la justice, la sagesse de l'adminis-

tration , l'harmonie soutenue de l'ordre ; les supplices effrayans préparés aux coupables , tout arrête la fureur de leur vengeance , mais il ne l'éteint pas. Ces projets sanguinaires ne font que se modifier. Le traître se dit à lui-même : « Tyran qui m'op- » primes , je ne puis t'arracher la vie qu'en » m'exposant à perdre la mienne ; va , je » trouverai le secret de me venger sur tes » richesses ; mon ressentiment , pour être » dissimulé , ne t'en fera que plus fatal ; je » ferai tout , je ne ménagerai rien pour te » ruiner insensiblement ».

D'après ces sentimens , qui ne sont point de pure imagination , doit-on être étonné de cette indifférence , de cet oubli , que dis-je ! de ce sommeil que mêlent ces Africains dans leurs moindres opérations ? Est-on jamais satisfait de leur travail ? Font-ils jamais quelque chose qui soit à notre goût , si nous ne les y forçons malgré leur vindicative malice , si nous ne les pressons , si nous ne les surveillons à chaque pas ?

Mais quelle contrainte désespérante , d'être toujours forcé de rester dans son

atelier ? Quel cruel désagrément d'avoir deux ou trois cents bras à son service & de ne pouvoir se fier à aucun !

Je ne dis rien que n'ait dit mille fois l'habitant lui-même , & c'est ce qui cause ma surprise quand je vois qu'il ne discontinue pas de confier à ses negres la conduite de ses troupeaux.

Nous avons en effet des habitations où l'on compte jusqu'à trois cents quadrupedes ; dans le nombre il peut se trouver des malades. Les negres n'en auront aucune connoissance , parce qu'ils ne se sont pas donné la peine de faire exactement la visite , ou parce que les symptômes étoient encore obscurs , ou que le hasard ne les avoit pas fait découvrir ; la maladie ne voyant aucune barriere opposée à son invasion , se hâte de parcourir ses divers périodes ; elle est au moment d'opérer son éruption mortelle ; enfin le negre s'en aperçoit , l'évidence lui fait même craindre qu'on ne l'accuse d'invigilance & d'inattention. Pour se couvrir , il court , il avertit. On vole , admirant en secret l'exactitude de son domestique ; & ce n'est pourtant , en

mille pareils cas , que la négligence & la malice de ce même domestique qui causent la perte de l'animal & celle d'un grand nombre de quadrupedes. Quelquefois la mort d'un seul suffit pour entraîner la ruine de tout le troupeau.

En effet , que cette maladie eût malheureusement été de nature à devenir contagieuse , qu'elle eût eu pour cause des germes de putridité ; le venin ne pouvoit-il encore , n'avoit-il pas tout le tems de vicier les humeurs , corrompre les parties les plus essentielles à la vie des autres animaux ? Ne pouvoit-il , en un mot , les empoisonner à la faveur de cette négligence ou de cette malice détestable de ces negres , qui voient d'un œil indifférent subsister le germe destructeur parmi les richesses de leurs maîtres ?

Ne vaudroit-il donc pas mieux en confier la direction à un homme moins indifférent , à un homme engagé , par l'intérêt de son bien-être , plus encore par la noblesse du sentiment ? Flottant dans cette alternative , si je remplis mes devoirs , ma place est assurée ; si j'y manque , ou si je

les néglige , me voilà remercié. Il voudra fixer l'incertitude de son sort par l'observance la plus exacte.

O B J E C T I O N.

Mais qui voulez-vous qui s'abaisse jusqu'à ce point ?

Moi-même , si l'infortune ou le défaut de secours pour faire éclore mes talens , me réduisoit à cette nécessité. Eh quoi ! est-ce l'état qui nous avilit & nous dégrade ? On ne peut donc marier le sentiment à la houlette ? Le jardinier de Sidon , pour avoir manié la bêche , n'étoit donc plus digne de ceindre le diadème ? Quel est donc cet honneur qu'on fait sonner si haut , & dont tout l'univers retentit ? En quoi consiste-t-il donc cet honneur ? D'ailleurs , quel est le vil & le méprisable qu'on attache à cet emploi que je propose ? Au détail des fonctions qui en sont l'essence , délicatesse & vanité , vous serez confondues.

Croyant avoir éludé pour un tems une importune & futile objection , j'en entends une autre murmurer à mes oreilles.

## O B J E C T I O N.

Mais , dit-on , croyez-vous sincerement qu'il soit aussi aisé d'exécuter ce que vous proposez , que de l'imaginer dans vos réflexions philosophiques ? Pensez-vous que nous n'ayons pas assez d'occasions de dépenser ? faut-il encore que nous soyons ingénieux à faire manger à des étrangers une partie du peu que nous parvenons à sauver du milieu de cet océan de dépenses ?

Vains raisonnemens ! Eblouissantes objections ! Et moi , je vous dirai : Faut-il donc que , pour épargner mille écus , vous vous exposiez à perdre cinquante ou soixante mille livres d'animaux tous les ans , si ce n'est pas davantage ? Qui n'a souvent eu le malheur d'éprouver un pareil échec dans sa fortune ? & qui peut garantir que la principale cause de ce désastre n'a pas été dans la négligence ou la malice de ses negres ?

L'entêtement résistera contre l'évidence ; mais ce n'est pas pour lui que je prends la peine d'écrire , je ne le fais que pour me rendre utile à ces ames douces , pleines d'une noble souplesse , à ces ames honnêtes

qui , se rappelant sans cesse au prix de  
quelles sueurs elles ont acheté leur for-  
tune , font toujours disposées à pratiquer  
les moyens qu'on leur propose pour se la  
conserver ; d'ailleurs , il sera toujours plus  
consolant & plus agréable pour l'homme  
de n'être soumis qu'à ces personnes , qui  
se font un mérite de ne jamais rendre vic-  
times de leur caprice & de leur bizarrerie ,  
ceux qu'elles emploient au soin de leurs  
affaires. Il est si doux & si engageant de  
voir que l'éducation & la douceur menagent  
& respectent en quelque sorte notre amour-  
propre ! Mais , hélas ! c'est une chose si rare  
dans cet hémisphère , qu'on regarde pres-  
que comme un phénomène d'humanité ceux  
qui observent une conduite aussi sage &  
aussi noble.

Combien en effet qui empoisonnent tous  
nos jours par le fiel & l'amertume ! com-  
bien qui , par leurs reproches insultans ,  
par la licence de leurs mépris & la fierté  
de leurs propos , nous font pleurer & gé-  
mir sur la fatalité qui nous asservit à leurs  
caprices ! Combien qui nous reprochent la  
bassesse de nos fonctions , le méprisable de

notre état , comme si nous avions abjuré tout sentiment & toute sensibilité en embrassant la profession qui nous rend nécessaires ; en un mot , comme si nous n'avions plus de cœur , & si nous n'étions plus des hommes ! Aveugle fortune ! quelle éducation tu donnes à la plupart de tes favoris !

Délicatesse & vanité , pour qui tout ce qui ne vous ressemble pas n'est que vil & méprisable , c'est ici le moment de vous confondre !

L'emploi du blanc sera de suivre les negres conducteurs des troupeaux , de veiller sur eux dans les pâturages. Observateur attentif de toutes leurs démarches & de celles du quadrupede , il ne pourra que facilement s'appercevoir du malade ; vite il le séparera. Il mettra encore par sa présence un frein à ces transports subits ; ces accès momentanés des negres qui tombent sur l'animal à grands coups de fouet ou de bâton. Il devra encore passer en revue & visiter les troupeaux le matin , à midi & le soir , se faire rendre compte par les negres à lui subordonnés , & en rendre compte lui-même au gérant ou au procu-

reur ; il fera tenu de veiller à ce que les attelages , les harnois , en un mot , tout ce qui concerne les attelages d'animaux , soit en bon état , & qu'il puisse , sans aucun retardement , fournir des rechanges nécessaires en cas de besoin. Il faudra qu'il en fasse lui-même la distribution , le matin , aux negres commandeurs , & qu'il les renferme au sortir des travaux dans le magasin destiné pour cet usage. Il sera encore de son ressort de faire exactement emmagasiner , dans certaines saisons où tout végete , les fourrages qui couvrent mille endroits de l'habitation , comme nous l'avons observé dans le chapitre précédent. Il ménageroit ainsi aux animaux une très-grande ressource pour les tems malheureux où les sécheresses & la disette entraînent après elles les désordres les plus grands. Il s'occuperoit à faire ensemençer , récolter , dessécher & mettre en grange du petit mil & du maïs , dans les mêmes vues ; en un mot , le blanc employé devroit avoir pour département tout ce qui concerne l'animal sous le point de vue de la nourriture , du harnois & de la maladie : il présideroit à toutes les ma-

nœuvres relatives au précieux objet qu'on lui auroit confié.

Vous y gagneriez doublement , ô vous tous qui jouissez de grandes possessions & d'immenses richesses. A l'avantage d'être humains vous joindriez celui de travailler pour vos intérêts ; vous secourriez un nombre infini de jeunes gens que l'abandon , le défaut de secours & d'emploi , ou leur mauvaise destinée , promènent sans cesse dans nos rues ; vous les retireriez du sein de la misère ; vous leur épargneriez souvent des bassesses que la seule nécessité leur fait commettre , malgré la révolte de l'honneur forcé de plier , & du sentiment qui succombe ; vous combleriez leurs vœux & couronneriez leurs desirs ; ils auroient enfin une place.

Instruits à l'école du malheur & de l'indigence , la sagesse & l'exactitude seroient leur étoile & leur guide. Vous travailleriez encore pour vos intérêts , comme je me suis déjà fait l'honneur de vous l'observer. Dix , vingt , trente , cinquante , & même cent mille livres d'animaux épargnés chaque année , sans y comprendre les avantages

d'un travail toujours continué avec la même ardeur, ne feroient-elles pas capables de remplir le vide que peut faire dans votre fortune la modique somme de mille écus ?

Et vous dont je plains le sort, parce que j'en ai moi-même partagé l'amertume, jeunesse transplantée, dont la fortune semble se jouer; quand on vous proposera cette ressource que mon zèle & ma tendresse pour les malheureux vous ménagent, prenez-y garde, n'en concluez pas que puisqu'on jette ses vues sur vous, quelque chose de meilleur vous soit réservé: si telle est votre destinée, l'étoile qui brilla sur votre berceau vous y conduira toujours, en dépit des obstacles & des traverses. Quoi qu'il en soit, profitez de ce qui s'offre: fermez l'oreille à la voix du préjugé le plus absurde. Des amis qui se titrent de ce nom, & qui veulent faire les officieux, pourvu qu'il ne leur en coûte que quelques paroles inutiles, vous feront entendre que vous n'êtes pas fait pour un pareil état: foyez sourds à leur voix traîtresse, si vous aimez vos intérêts: suivez la pointe, sur-

montez la barriere, si vous desirez sincerement parvenir.

Dépouillez votre chagrin , calmez vos soucis ; la délicatesse de vos sentimens , leur noblesse , votre honneur , rien ne se trouve compromis dans ce nouveau genre d'occupations. L'habitant est honnête , il est humain , il reconnoitra toujours l'homme en vous , il y verra son semblable ; la différence de ses occupations & des vôtres ne lui donnera pas le droit de vous mépriser ; son éducation , la noblesse de son ame , tout vous en garantit & le sauve de ce travers infamant ; il ne se fera pas une sottise honte d'avoir la houlette pour associée dans la confiance d'un propriétaire , plus grand par le sentiment que par les richesses.

Il y trouvera son avantage , parce que la nature & la multiplicité de ses occupations ne lui permettent pas de se transporter en même temps dans tous les lieux qui demanderoient sa présence. Il ne peut être à la fois dans la sucrerie & la savanne ; il prépare des richesses dans les fourneaux tandis qu'un accident, une maladie subite,

une mortalité imprévue, ruine le propriétaire dans les bois ou la plaine.

---

## CHAPITRE XII.

*Des Animaux venus de l'Espagnol.*

**P**OURQUOI, venus à la partie françoise, les animaux y font-ils malades, tandis que dans la partie espagnole ils jouissent de la santé la plus constante ?

Libres & sans frein dans les lieux qui les virent naître, abandonnés à leur propre conduite, dans des forêts immenses, ces animaux se nourrissent & se procurent eux-mêmes de quoi subsister; ils n'ont d'ennemis que la chaleur & la sécheresse; l'ombrage les défend de la première, leur instinct les met à l'abri de l'autre.

En passant à la partie françoise, ils changent en quelque façon de climat, ils prennent un nouveau genre de vie opposée à celle qu'ils menaient dans la paix & la solitude parmi leurs hâtes ombragées. Du sein d'une oisive & douce liberté, ils passent à tous les soucis d'un pénible esclavage.

Ils étoient dans l'inaction , on les force à des travaux. Courbés sous le joug , accablés toute la journée du poids de la chaleur , ils arrosent de leurs sueurs continuelles , & les sillons qu'ils fendent , & les chemins qu'ils parcourent ; ils n'avoient de maître que la nature , ils n'obéissoient qu'à ses loix ; ils sont asservis aujourd'hui , plutôt à des tyrans qu'à des maîtres ; ils semblent des victimes dévouées aux imprudences les plus cruelles , & aux négligences les plus multipliées. En effet , au sortir des ouvrages , épuisés de fatigue , dégouttans de sueur , on les lâche dans une savanne , souvent aride & presque toujours ingrate. Les vents soufflent , la fraîcheur arrête & surprend tout-à-coup la circulation des liqueurs échauffées.

Après un pareil contraste dans la conduite de ces animaux , devra-t-on être surpris qu'ils soient malades à la partie françoise , tandis qu'à la partie espagnole ils jouissent de la santé la plus durable ?

Cependant ceux qu'on foumet au joug & qu'on asservit à des travaux pénibles , éprouvent une révolution comme ceux de

leurs semblables qu'on apporte dans nos ports. La même chose existe, à quelque chose près; il faut bien qu'elle produise son effet plus ou moins funeste, selon les circonstances qui conspirent plus ou moins à les faire éclore. Mais l'Espagnol, quoique naturellement paresseux, rachette son indolence par sa sagesse & sa circonspection dans la conduite du quadrupède domestique; tandis que le François, suivant trop aveuglément son active industrie, commet très-souvent des fautes considérables.

Que faut-il donc conclure de cette révolution inévitable & funeste? Si la nature lui eût donné la faculté d'exprimer ses sensations secrètes, nous entendrions ici l'animal nous instruire lui-même, & nous dire, d'un langage touchant & discret: « Je vous » fers, je travaille pour vous; adoucissez » les peines de mon esclavage; il n'est déjà » que trop dur de me voir asservi, ne me » faites pas regretter les avantages dont je » jouissois dans les jours heureux de ma » liberté; l'épais feuillage me servoit d'a- » bri contre les intempéries de l'air; mon » instinct & la nature pourvoyoit à ma

» subsistance ; daignez me fournir un asile  
 » & me mieux nourrir , la reconnoissance  
 » enflammera mon cœur , je ferai tout pour  
 » vous satisfaire ; vous aurez un esclave  
 » d'autant plus disposé à vous bien servir ,  
 » qu'il sera plus vigoureux ».

L'homme de l'art qui se consacre à la conservation des animaux , doit se faire une loi , comme leur avocat & leur médiateur , d'interpréter leurs mouvemens , leurs soupirs , & de faire même parler leur silence.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Des Maladies des chevaux d'Espagne.*

**J**E ne détruis rien de ce que je viens d'établir dans le chapitre précédent , lorsque je dis que les chevaux venus de l'Espagne débarquent presque toujours malades dans nos ports ; ce n'est pas qu'ils soient partis dans cet état du rivage qui les vit naître , ce n'est qu'aux inconvéniens de la traversée qu'on doit attribuer ce désordre dans  
 l'économie

l'économie de leur santé; désordre qui leur vaut très-souvent la mort, puisqu'il est vrai qu'un germe en produit encore un autre; que ces deux réunis en font éclore un grand nombre, & que la maladie, parvenue à certain période de complication, est toujours incurable & inaccessible aux meilleurs remèdes. L'effet de cette maladie ne se développe pas tout-à-coup; mais pour être lent dans son éruption, il n'en est pas moins au-dessus de tout l'art de la médecine.

Or, ce sont les traits qui caractérisent, en quelque façon, les maladies dont sont atteints la plupart des animaux qu'on nous apporte de l'Espagne.

Ces animaux ne nous présentent, pour la plupart, qu'un spectacle peu satisfaisant de maigreur & de misère. Ils sont, pour ainsi dire, étiques, constipés; rien ne semble pouvoir satisfaire leur voracité; ils ont un appétit dévorant; leur ventre est très-tendu & très-gorgé; leur respiration est extrêmement gênée. Un état aussi déplorable nous fait une loi de la circonspection & de la prudence. Une indigestion suffiroit pour abattre le foible reste de leurs forces épui-

sées , & rien de plus à craindre , si l'on fait attention à leur étonnante avidité. Nous devons donc ne leur donner des fourrages qu'avec la dernière réserve.

Ces maladies , dépendant de plusieurs causes , de la disette , ou de la mauvaise qualité des fourrages , ou du défaut d'eau , ou de son insalubrité , les effets de ces causes sont plus ou moins prompts. Il est des individus qui résistent plus long tems à la violence du mal. Leur bonne constitution les défend , c'est une forteresse qu'on n'emporte qu'après plusieurs assauts. Il faut que la mine joue continuellement avant que le rempart s'écroule. D'autres , plus foibles , d'une constitution moins vigoureuse , succombent au premier choc. Leurs jambes chancelantes semblent , à tout instant , se dérober sous le poids de leur corps. On les diroit paralytiques ; ils tombent & meurent , mais toujours le fourrage sous la dent , tant ils sont affamés.

Pour ne point m'étendre sur les causes assez sensibles par elles-mêmes , je ne m'arrêterai que sur les qualités nuisibles de l'eau qu'on leur donne à boire.

Soit faux calcul dans la provision d'eau, soit défaut imprévu de ce liquide, occasionné par un de ces coups de tems qui, sans vous permettre de faire route, ni de revenir vers les lieux dont vous êtes partis, semble vous enchaîner dans un point, & vous force d'épuiser vos modiques provisions, on est très-souvent obligé d'abreuver les animaux avec l'eau de la mer : comme l'usage modéré peut en être un médicament salutaire, l'excès & l'habitude en font un poison des plus funestes. Rien qui ne soit constaté par l'expérience; rien dont l'ouverture des cadavres ne m'ait pleinement convaincu. Cette eau cause une dissolution dans tout le mécanisme; elle crispe les intestins, relâche les ressorts & les énerve.

L'ouverture des cadavres des chevaux expirés à leur débarquement, ne m'a jamais rien offert que des entrailles absolument contre nature, l'estomac très-racorni, la membrane interne très-enflammée, les boyaux avec le même caractère, les poumons desséchés, blancs, mollaſſes, & la chair très-flasque.

C'est ce que je remarquai dernièrement,

le 20 Juin 1786, dans la visite d'une cargaison de mulets, pour laquelle j'avois été appelé par ordre de MM. les juges, qui assisterent à toutes mes opérations, afin de dresser le procès verbal nécessaire au jugement demandé par le propriétaire & le consignataire. Ces animaux, embarqués dans l'Espagne, étoient, avant leur départ, dans l'état de santé & d'embonpoint le plus brillant. Leur traversée fut de quinze jours; depuis le onzième l'eau & le fourrage leur ont manqué; cependant il a fallu les soutenir, pour ne pas perdre une source de richesses aussi considérable. On leur a donné ce que la seule nécessité pouvoit exiger pour leur nourriture; pour la boisson, ce n'étoit que de l'eau de la mer, dont on les a abreuvés pendant quatre jours. Aussi en avons nous vu périr quarante les uns après les autres, presque aussi-tôt après leur débarquement.

La cause de leur maladie & celle de leur trépas ne se bornent point à celles que nous venons d'indiquer. Une longue inaction, une indolence forcée, qui enchaînent leur ardeur naturelle pour l'action & les exer-

cices , les affectent & les engourdissent ; le chagrin & l'ennui s'en emparent ; la mélancolie les abat. Il faudroit donc , pour leur faire prendre leur genre de vie accoutumé , sans lequel ils ne sauroient que succomber à la crise , il faudroit , au sortir du bord , leur donner un peu d'exercice , les promener hors la ville ; le retour de la liberté feroit évanouir la tristesse & les impressions funestes de la noire mélancolie. La gaieté les ranimeroit , & prépareroit le rétablissement de leurs forces épuisées ; leurs ressorts , comme enchaînés & suspendus , reprendroient insensiblement leur jeu. Combien de maladies cruelles , & même jugées des plus dangereuses , dont on est parvenu à opérer la cure en guérissant les affections du cœur , & faisant disparaître la cruelle amertume qui l'empoisonnoit !

Vérité dont j'ai fait mille fois sentir la force à plusieurs consignataires de ces cargaisons d'animaux. Les moins présomptueux , qui l'ont goûtée , l'ont mise en pratique & sont venus m'en témoigner leur reconnoissance , me disant , de l'air le plus ouvert , de la franchise la moins suspecte , que ce

n'étoit qu'à la sagesse de mon conseil qu'ils devoient le doux plaisir de ne plus perdre, comme ils avoient le malheur de le faire, les cargaisons arrivées à leur adresse.

Nonobstant cette pratique, on doit encore avoir soin de faire fouiller tous les animaux nouvellement débarqués, pour le moins, une ou deux fois par jour, de leur donner des lavemens avec une décoction de casse ou de gombeau. On peut leur suppléer, à cet effet, le pourpier, ou la raquette, ou le savon; l'eau tiède, fortement siropée, ou la décoction d'épinards, qui ne leur cede en rien du côté de la salubrité. On les fait boire à blanc; on ajoute à la boisson quelques pincées de sel de nitre ou de cristal minéral; on leur fait boire l'équivalent de trois à quatre bouteilles de cette boisson préparée. La décoction de tamarin, de gombeau ou de casse, peut leur être donnée à la même quantité. Pour reconforter leur estomac, on peut prendre deux verres de vin & un de sirop. Rien de meilleur pour rétablir les forces épuisées.

Parmi ces animaux il s'en trouve toujours qui sont attaqués de tranchées; on

leur fait avaler par jour trois ou quatre bouteilles d'eau de lessive qu'on aura fait bouillir avec une poignée d'anis jusqu'à la réduction de la moitié, qu'on coule dans un tamis ferré ou une serviette. Ces lavemens ne doivent pas être oubliés dans cette circonstance, non plus que le fouillement de l'animal.

Comme la maigreur & cette espèce de racornissement ou de dureté font soupçonner, avec assez de fondement, l'interception de la transpiration, on aura soin de faire bien brosser les animaux, de leur laver le corps avec des aromates, de leur frotter les extrémités avec du taffia camphré. Pour la première de ces deux dernières opérations, l'eau de lessive peut très-bien servir.

Quant à la nourriture, les fourrages devront être fanés au soleil, & on ne les donnera qu'avec une extrême modération.



---

**C H A P I T R E X I V.***De l'Etablissement d'un Haras.*

**U**N établissement qui conserveroit à la Colonie des richesses immenses , un établissement qui n'entraîne aucunes dépenses qu'on ne puisse bientôt racheter avec usure , seroit-il un objet digne de l'attention de MM. les habitans ?

C'est à ces personnes consacrées par l'état à l'étude de l'esprit du commerce , & à la combinaison de ce qui peut en faciliter les opérations , qu'il appartient de développer les avantages dont je ne puis que très-imparfaitement esquisser le tableau. Ils ont l'usage & la pratique ; & moi , je n'ai que la raison , c'est le seul flambeau qui me guide ; cependant je tâcherai de répandre le plus grand jour qu'il me sera possible sur les traits que je parsemerai çà & là.

Je propose de nous rendre propre une branche de commerce qui ne nous fut que

trop long-tems étrangere , & qui ne peut qu'avoir beaucoup concouru à la diminution des especes dont on se plaint généralement , comme un échec qui répand les plus grandes difficultés sur les opérations des principales branches du commerce. Les avantages de ce projet , les voici dans un léger point de vue.

L'habitant , obligé jusqu'à cette époque de déboursfer chaque année , pour des animaux , depuis vingt jusqu'à trente , quarante , & souvent cinquante & soixante mille livres , trouveroit un avantage réel à se les conserver. Or il y parviendroit en établissant un haras.

Cet argent resté dans les mains de l'habitant le mettra plus en état de multiplier ses affaires ; l'industrie se nourrit par l'abondance des secours. En doublant ses affaires , le colon double celles du négociant. Celui-ci , qui rencontre moins de difficulté dans les paiemens , agrandit la sphere de ses spéculations ; la circulation des especes devient plus aisée ; le commerce se réveille , s'étend & se multiplie ; l'activité

se nourrit, & lui prête sans cesse un nouveau lustre.

O B J E C T I O N.

Mais vous figurez-vous donc qu'il soit aussi facile d'exécuter votre projet qu'il l'a été de l'imaginer ? Vous ignorez donc la nature des possessions de l'habitant ? Quelle absurdité de penser que l'industrie françoise abandonne ainsi sans culture l'espace immense qu'il faudroit nécessairement consacrer à la propagation & l'entretien du haras !

Toutes les habitations, je le fais, n'ont pas les commodités nécessaires ; mais forment-elles le plus grand nombre ? car je ne propose pas l'impossible. Le coin du voile est levé ; quiconque y trouvera son profit, pourra le découvrir.

Outre les habitations de la plaine, qui se trouvent dans la position la plus commode pour faciliter l'exécution du plan offert, combien qui dans les montagnes jouissent des avantages nécessaires !

L'immenité des forêts, l'épaisseur des

ombrages , la riante verdure , la fraîcheur du gazon , l'abondance des fourrages , la multiplicité des sources & des fontaines , le doux murmure des eaux , le fracas important des cascades , en un mot , tout ce qui fait les charmes de la liberté , l'enchantement des loifirs ; combien qui peuvent se flatter de réunir toutes ces commodités dans la sphere de leurs possessions ! Combien , par conséquent , qui pourroient faire l'établissement que je propose ! Combien qui , dans peu , se verroient dans le cas de fournir aux habitations voisines les animaux nécessaires , après s'être munis eux-mêmes suivant leur besoin !

L'argent resteroit dans son centre , ou s'en éloigneroit moins. Autre avantage , on auroit des animaux faits au climat , accoutumés aux diverses influences qu'entraînent toutes ces révolutions ; on ne craindroit plus ces perplexités désolantes , ces inquiétudes cruelles , inséparables de la vicissitude qu'éprouvent toujours , & dont se ressentent considérablement les chevaux anglois & les autres cargaisons étrangères.

En effet , on voit souvent ces animaux

maigrir & dépérir à vue d'œil. Ils sont toujours mélancoliques , tant a d'empire sur les individus l'instinct qui les rappelle vers le lieu qui les vit naître ! Le cœur affecté , bientôt tout le corps s'en ressent. Combien qui sont morts , moins de maladie que de tristesse !

Pour dernier trait au tableau , je pourrois encore ajouter que la couronne y trouveroit son avantage en cas de besoin. En effet , que le flambeau de la guerre vînt à s'allumer dans la Colonie , que la banniere espagnole se liguât avec les drapeaux d'Albion , l'Empire des lys pourroit facilement monter & remonter sa cavalerie ; le François , le généreux François , auroit occasion de faire éclater son amour envers son prince , cet amour que rien n'intimide , ce zele que nulle considération n'arrête , & qui sont les plus beaux fleurons de son caractère.

Mais l'on néglige ces avantages ; nous ferons obligés de tout attendre des Etats-Unis de l'Amérique pour fournir nos escadrons : quels embarras !

La fatigue , l'épuisement , démonte nos guerriers. Cependant l'occasion d'une im-

portante victoire , & dont dépend le succès de nos armes , durant tout le cours de la guerre , se présente & nous sourit. La prudence éclairée de nos généraux veut la saisir promptement ; une longue expérience & l'histoire des guerres leur ont démontré que ces sortes d'occasions ne se retrouvent jamais ou presque jamais. Cependant pouvons-nous seconder la fortune ? Pouvons-nous , sans trop présumer , nous flatter de le pouvoir sous peu ?

Qui garantiroit en effet une navigation heureuse aux convois des Etats-Unis de l'Amérique ? qui assureroit que les pavillons ennemis , croisant sur nos parages , ne les intercepteront pas , ne mettront pas tout en œuvre pour nous enlever un avantage dont ils auroient avis , du côté de leur parti ; que la prompte arrivée nous vaudroit à nous une moisson de lauriers , & à nos ennemis une défaite sanglante , ou une déroute funeste ?

L'intérêt pour sa propre fortune , l'amour pour son roi , tels sont les juges qui doivent présider à nos options. Je puis avoir vu du bon comme du mauvais côté ; quoi

qu'il en soit , je hasarderai toujours les moyens capables de nous ménager , en même tems , dans le choix des haras , & l'utile , & l'agréable. Si les vues en sont bonnes , & qu'on exécute mon projet , le bonheur de rendre service aura payé mes peines ; si le sort les condamne à rester ensevelies dans les ombres de l'oubli , j'aurai toujours prouvé au public mon entier dévouement pour ses intérêts.

On ne peut être gueres plus jaloux , qu'on ne l'est dans cette colonie , de ces agrémens que la nature semble avoir donnés en apanage à tous les chevaux anglois. Pour se les conserver , on pourroit accoupler ces chevaux avec les jumens espagnoles.

Cependant ceux de Carac & les bayaondes ont quelque chose de plus qui leur assure la supériorité & devoit leur mériter de notre part la préférence. On prendroit les étalons parmi ces derniers , pour les mettre avec des jumens angloises. Les poulains qui fortiroient de ce couple , ne pourroient que former un ensemble parfait de beauté & d'agrémens. Sans avoir dans les pieds la mollesse de presque tous

les chevaux anglois , ils auroient la dureté des espagnols. Leurs jambes sont plus effilées , leur constitution plus capable de résister aux fatigues des travaux & des voyages. En un mot ils auroient tout ce qu'il faut pour remplir les vœux & contenter le goût des amateurs qui trouvent une sorte de volupté dans cette marche légère , cet amble naturel. Les vues de l'intérêt feroient également comblées , parce que ces animaux sont forts & vigoureux , d'une complexion moins malade que celle des autres chevaux étrangers , pour qui tout est nouveau , climat & nourriture.

Si nous fixons notre choix sur l'étalon anglois , observons qu'il n'ait pas le sabot ou les pieds blancs ; rien de plus écaillé que cette corne. Prenons de préférence ceux qui ont le pied quarré , noir aux extrémités. Quant à ceux qui boivent dans leur blanc , je n'en dis rien. Le cas que le goût de tous les peuples en fait , nous apprend ce que nous devons les apprécier.

Si les motifs que je viens de proposer , comme sollicitant l'exécution de mon plan ,

ont le bonheur d'être goûtés , on ne jugera pas , j'espère , indigne de son attention une idée qui conspire à l'entier développement des avantages dont nous n'avons fait qu'ébaucher le tableau.

Mon plan suivi , nous établissons parmi nous une nouvelle branche de commerce. Il faut donc en faciliter les opérations. Or , une ou deux foires chaque année , dans les endroits jugés les plus convenables , ne rempliroient-elles pas cet objet ? Je laisse à prononcer à la sagesse qui combine ; pour moi , je ne prétends qu'observer , me renfermant dans le droit incontestable dont jouit tout citoyen , de communiquer au public ses vues & ses idées sous le sceau de l'esprit patriotique.



CHAPITRE

---

**C H A P I T R E X V.***Economie pastorale.*

**Q**UOIQUE mes vues ne soient fondées que sur des expériences faites en France ; quoique ce climat & la nature de la terre dans les îles soient fort différens de ceux de notre continent d'Europe , les dangers que courent ici les brebis , la conduite de ceux à qui la garde en est confiée , ne différent pas assez pour que je désespere d'être utile. La Colonie & la France pourront également faire leur profit de mes observations. On les trouvera bonnes assurément ; j'ai long-tems manié la houlette , & je doute beaucoup que ceux qui ont discoursé sur ce point de l'économie pastorale , aient donné de meilleures vues. Renfermés dans l'enclos d'un musée , ne conduisant les troupeaux que la plume à la main , ils n'ont gueres pu que conjecturer sur tout ce qui peut avoir rapport à la santé des quadrupèdes. Ils n'ont pu même en imagination se

transporter dans les différens pâturages où on les mene, selon les circonstances. Ils n'ont pu saisir les différentes nuances des périls qui résultent de la différence des lieux & des altérations du tems.

Ils n'ont donc pu rien donner de décisif, rien de positif? Leurs réflexions, pour la plupart, ne portent donc sur rien? Ils ne peuvent donc instruire? On spécule, on combine, on raisonne, on conclut du centre d'un cabinet. Le crayon philosophique peut diriger l'action dans un jour de bataille; il peut conduire une négociation, il relève les absences du guerrier & réclame contre celles du plénipotentiaire; tout cela n'est que discours pompeux, des raisonnemens magnifiques; pour tout mérite ils n'ont que l'éloquence & la séduction; jamais ils ne pourront servir de regle & de bouffole au héros dans le champ de Mars, ni à l'enfant de Minerve portant l'olive pacifique. Ils ne sont fondés que sur une conjecture qui vous éblouit d'abord, parce qu'il y respire quelque chose de combiné, un certain air de réflexion & de solitude; & quand bien même une longue expérience leur serviroit

de base & de fondement , on ne pourroit en retirer que de très-foibles avantages pour ne pas dire aucun , puisque les circonstances , les motifs & les sentimens ne sont & ne peuvent être aujourd'hui ce qu'ils étoient hier , & qu'ils sont susceptibles d'une trop grande variation & d'un trop grand éloignement.

Souvent la théorie la plus profonde & la plus lumineuse , mérite de n'être payée que par la plus juste indifférence , sur-tout quant à la santé des individus. La pratique n'est jamais sans prix sur ce point ; à elle seule appartient le droit de parler d'un ton décisif sur tout de ce qui concerne l'économie des ressorts dans le mécanisme animal.

Qu'on ne doive laisser sortir les brebis & les autres animaux dans les pâturages que le soleil n'ait entièrement dissipé la rosée , rien de plus connu , rien de plus avoué ; mais qu'on les abandonne dans les endroits lagoneux , argileux , marécageux , & ceux qu'un débordement vient de couvrir de limon & de vase , c'est à quoi l'on ne prend pas assez garde , c'est à quoi l'on ne donne pas assez d'attention.

Cette terre limoneuse , cette vase dont les terres sont couvertes , brûle les entrailles de l'animal , décompose ses liqueurs , en cause la dissolution , la phtisie , le marasme & la mort. Mille exemples en font foi , mille faits réclament contre une pareille imprudence , de laisser les animaux ainsi paître dans les lagons , les marais , & sur ces terrains où paroissent encore les traces d'un débordement.

Mais cette riante verdure , mais ces herbes fraîches & touffues , il faut donc les condamner , il faut donc les perdre ?

Point du tout ; mais il faut observer les tems , mais il faut attendre qu'une pluie favorable , venant les purger de ce limon , ou de cette vase , leur rende leur bienfaisante propriété. Alors les brebis pourront les savourer à loisir ; alors elles pourront satisfaire leur appétit ; alors moins de maladies chroniques , puisqu'il est vrai que cette terre limoneuse , cette vase , sont reconnues pour une de leurs causes principales.

Cependant il est des circonstances où l'on ne peut tirer aucun parti de ces herbes

abondantes, quoiqu'une pluie bienfaisante les ait purifiées. Dans le tems d'épais brouillards, qu'on voit sur-tout régner aux approches de Noël, il faut avoir une grande attention de ne laisser les animaux descendre dans les enfoncemens marécageux que tapisse une mouffe verdoyante, & paître dans ces terrains argileux, ces vallées lagoneuses où tout semble attirer le jeune berger & son troupeau, pour qui la paisible solitude & la tranquille retraite sont remplies de charmes ravissans. Par cette sage précaution on prévient toutes les impressions funestes & malignes que peut faire sur le mécanisme de l'individu, une atmosphère encore chargée, dans ces vallons & ces marécages, des vapeurs insalubres & pestilentielles qui constituoient le brouillard.

Lorsqu'on l'a vu régner pendant la nuit, on observe de ne faire sortir les troupeaux qu'un peu plus tard; quand la sérénité a reparu, que l'horizon s'est épuré, on cherche pour les pâturages les endroits les moins enfoncés, les terres les plus sablonneuses, les endroits les plus découverts.

Rien de mieux que de gravir alors sur les collines & les coteaux; l'air y est moins dense & plus salubre, les herbes n'y sont point chargées d'aucune de ces parties aqueuses & malfaisantes. Le fait dont je vais me permettre le récit semble avoir été ménagé par un dessein secret que je ne puis comprendre, pour confirmer, d'une manière frappante, tout ce que j'avance & tout ce dont j'aurois encore discouru, s'il n'étoit lui-même son organe le plus éloquent & le plus persuasif.

1762. Chassés de leur chaumière par l'arrivée des neiges qui blanchissoient déjà les sommets des Pyrénées, deux bergers, pere & fils, arrivent à Castelpigon dans le Biébil, pays d'Armagnac, pour y passer leur quartier d'hiver. D'un troupeau de cent cinquante brebis, ils en font deux, pour mieux pourvoir à leur subsistance. Prenant chacun la conduite du sien, ils s'en vont demeurer à demi-lieue l'un de l'autre. Le pere, selon sa prudente coutume, se leve pendant que tout sommeille: on étoit aux approches de Noël. Deux heures après-midi il remarque repandue sur l'horizon une

bruine des plus épaisses, sentant une odeur désagréable. Il se leve au point du jour, tout a disparu, tout est pur & serein, aucun nuage n'altere l'azur des cieux. Trop persuadé que ce brouillard ne pouvoit qu'avoir laissé dans l'atmosphère un germe subit de poison, il ne sortit qu'un peu tard pour conduire son troupeau dans les bois aérés & les terres les plus sablonneuses, où la brande croît & ménage toujours une salutaire ressource au pasteur embarrassé. Parti plein de vigueur & de santé, le troupeau de ce pere prudent & sage, revint avec le même embonpoint & la même fraîcheur, dans les gras & bons pâturages des Monts-Pyrénées, au retour de la saison nouvelle.

Le fils ne put se flatter d'un succès pareil; son troupeau périssoit de jour en jour & à vue d'œil; il n'en resta plus rien sur la fin du mois de mai. D'où provenoit donc ce désastre? C'est que le jour même où le pere se conduisit si prudemment, le fils, qui auroit sans doute craint de s'enrhumer le cerveau, s'il se fût levé pendant la nuit, ou qui n'y pensa peut-être

pas , jugeant de sa beauté par celle du jour & la pureté de l'horizon , conduisit son troupeau dans ces bas fonds , dans ces marécages , ces terres argileuses & lagoneuses , où il vouloit les régaler , comme je le présume , de ces herbes fraîches & touffues , de cette mousse verdoyante qui en tapisse les bords ou les couronne par groupes çà & là. C'est de quoi le forcerent de convenir les justes reproches d'un pere d'autant plus courroucé , qu'il étoit vaillant , infatigable , & qu'il n'avoit jamais balancé dans le sacrifice de son sommeil & de son repos , en faveur des intérêts précieux d'un riche troupeau , sa seule fortune & celle de sa famille.

Il est si vrai que ces bruines & ces brouillards sont un poison fatal à l'individu qui , pendant qu'ils couvrent ou après qu'ils ont couvert la terre , s'en va repaître dans ces endroits marécageux & lagoneux , dans les vallées argileuses , que les brebis qui composoient ce malheureux troupeau , en portoient les impressions les plus douloureuses. Leur laine ne croissoit plus depuis trois semaines pour le moins : cependant

elle étoit superbe , on ne pouvoit en ce genre voir rien de plus brillant. Leurs yeux étoient engorgés & mourans ; l'extrême blancheur en éclipsoit absolument ces especes de petites veines qu'on y remarque toujours ; s'ils couroient un peu , leur respiration étoit extrêmement gênée ; dans cette action on entendoit des eaux murmurer dans leur ventre. Après une course tout au plus d'un quart de lieue , celui qui étoit le plus gras & paroissoit le mieux portant , on le voyoit tomber & s'abattre.

Appelé pour voir ce troupeau , spectateur du fait , j'ouvris les cadavres expirés : au premier coup d'œil le foie n'offroit rien que de sain & de bien portant ; mais à peine l'ai-je incisé , qu'il en sort en quantité des sangsues de toutes grosseurs. Je mis ce viscere sur le gril : il n'étoit pas à moitié cuit , qu'on le vit se fondre & se réduire en une pâte liquide , assez semblable à la bouillie.

Le berger me demande mon sentiment. Je lui dis avec franchise , que n'étant pas à mon pouvoir de mettre à ses brebis un viscere sain à la place d'un déjà pourri ,

le reste de son troupeau n'en réchapperoit pas ; qu'il pouvoit le condamner. En effet, je trouvai dans tous ceux que j'ouvris, les chairs flasques & pleines d'eau, en un mot, une décomposition générale dans toute la masse. La conformité des symptômes, dans ceux qui luttoient encore, me fit présu-mer que leurs visceres étoient dans le même état.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les brebis qui mettoient bas n'avoient presque point de mamelles, ni de lait. Cette espece de membrane qui couvre le fœtus au sortir du sein de la mere, étoit blanche comme de l'albâtre : symptôme funeste.

Indifférente, la brebis ne donnoit aucune marque de cette vive tendresse dont nul individu ne peut naturellement se défendre pour son fang. Si elle léchoit parfois son petit, ce n'étoit que dans une sorte de distraction, puisqu'elle l'abandonnoit soudain, & s'en alloit en bêlant. Mais sa voix étoit enrouée, foible & tremblante ; la laine, quand on en prenoit quelque fil, cédoit sans effort à la main.

Il en étoit bien autrement du troupeau

du pere : brebis , agneaux & moutons , tout avoit l'œil rouge , vif & pétillant ; l'haleine forte & vigoureuse ; les femelles mettoient bas sans paroître du tout affoiblies. Elles avoient beaucoup de lait & d'amour ; leur laine , ni leurs cornes n'avoient cessé de pousser ; c'est là la marque où l'on connoit la bonne constitution & le bon état intérieur des jeunes moutons sur-tout. Les petits sortis de ces vigoureuses femelles , étoient gros & gras. La membrane qui les enveloppoit paroissoit chargée d'une graisse jaune comme le safran : symptôme manifeste de force & de santé.

Mais comment seroit-il possible qu'un seul jour , une seule imprudence , aient suffi pour perdre un troupeau ?

Rien de plus vrai ; le brouillard , & sur-tout aux approches de Noël , est reconnu pour une espece de poison. Du sein des marécages & des lagons s'élevent des vapeurs qu'on ne prétendra jamais être bénignes & salubres , sans heurter le bon sens & faire gémir la raison.

De cette double exhalaison se forme une atmosphere doublement empoisonnée ; les

herbes & la verdure qui tapissent la terre , contractent la malignité de l'influence ; rien de plus délicat que la constitution de la brebis ; rien de plus sujet au dérangement & à la décomposition.

Mais un seul jour ! oui un seul jour a suffi ; c'est l'aveu de l'imprudent berger lui-même ; on peut y faire foi. Il n'étoit pas dans cet âge où , pour diminuer la grandeur d'une faute qu'on nous force d'avouer , nous sommes assez méchans & assez orgueilleux pour affecter , malgré les questions , le silence le plus imposant , l'ignorance la plus vraisemblable sur nombre de faits qui ont également concouru aux tristes effets produits par la seule cause dont nous convenons. Ce berger étoit jeune , encore dans l'innocence pastorale , d'ailleurs eût-il pris la plus forte résolution de cacher les autres imprudences , tremblant à l'aspect d'un pere courroucé qui le menace , il eût tout avoué.

Que faut-il donc conclure ?

Que si nous voulons conserver nos animaux , nous devons scrupuleusement éviter désormais ces périls que nous étions accou-

tumés à mépriser comme des choses minuscules, faites pour effrayer les âmes pusillanimes, & trop indignes de captiver la précieuse attention des esprits forts & intrépides, & que ce n'est qu'en ouvrant ainsi les yeux sur des principes de maladie, de contagion & de mort, sur lesquels nous étions comme glorieux de nous être étourdis, que nous parviendrons à détruire la chimère dont le vulgaire se laisse frapper.

Alors l'impofante illusion s'évanouira, la superstition glaçante délogera des esprits étonnés; nous verrons le maléfice ébranlé sur sa base, se perdre dans la poussière, &, par un enchaînement de ruine, la frappante magie, le devin merveilleux, le forcier persuasif, nous verrons tout s'éclipser & disparaître. Dans cet augure favorable je me plais à supposer le retour de la raison, mais je me flatte peut-être d'un trop doux espoir. Il est si difficile de désabuser le peuple d'une opinion vraie ou fautive une fois adoptée. Aussi ne balance-je pas à dire que ces ténébreux suppôts du mensonge & de l'imposture, qui n'ont d'emploi que celui d'effrayer les esprits par leurs

fortileges , leurs termes magiques & leurs enchantemens , qui ne vivent qu'aux dépens des peuples abusés , devroient être abandonnés aux poursuites les plus sévères des magistrats , & à toute la rigueur des loix armées contre le séducteur & le brigand.

*Fin de la premiere Partie.*

HISTOIRE

DES MALADIES

DES ANIMAUX.

---

SECONDE PARTIE.

---

HISTOIRE

DES MARIAGES

DES ANIMAUX

---

SECONDE PARTIE

---

---

# DISCOURS

## PRELIMINAIRE.

---

C'EST des abus que je viens de développer & de combattre dans la première partie, que les maladies des animaux, dans cette Colonie, tirent en quelque sorte leur origine. Je réduis à trois leurs causes principales : les malignes influences de la température dans ses diverses variations; la mauvaise nourriture ou la disette, & les malfaisantes qualités des eaux; les imprudences & les négligences dans la direction des quadrupèdes.

Ces maladies, presque toujours les mêmes, sont ici moins nombreuses qu'en

France. On ne trouvera point mauvais que nous n'entrions pas dans la description de toutes celles auxquelles les animaux sont exposés. Nous n'écrivons que pour Saint-Domingue : ainsi nous ne parlerons que des maladies qui le désolent. Elles sont d'autant plus cruelles & difficiles à saisir , qu'elles se reproduisent sous mille formes différentes. Dans chacune les symptômes éprouvent toujours une variation plus ou moins légère. Ils sont plus ou moins nombreux , ou plus ou moins frappans.

Mais lorsque le praticien , le maître de l'art , a vu , la première fois qu'il l'a vue , saisir & distinguer la maladie , sa nature & ses causes ; la modification , le changement , l'augmentation ou la diminution dans les symptômes , ne produisent que des foibles difficul-

tés qui disparoissent bientôt au flambeau de la pénétration & de l'expérience.

Avant d'entrer dans la carrière que je suis prêt à fournir, il faut que je prévienne mon lecteur & que j'implore son indulgence, dont je puis d'autant moins me passer ici, que les épines de l'art ne sont pas tout-à-fait susceptibles des roses du langage. Je lui réitere ma priere de ne point exiger de moi cette aménité, ces agrémens dans le style, cette finesse dans la pensée, cette délicatesse dans l'expression, à la faveur desquels des génies privilégiés ont su rendre aimables & parfemer d'attraits des matieres abstraites & souvent ingrates.

Nourris dès le berceau dans la cour des muses, par la main de ces savantes Fées, élevés sous leur aimable tutelle,

les graces devoient leur être propres , il falloit que tous les traits de leur plume en portassent l'empreinte enchanteresse.

Mais moi , qui naquís , pour ainsi dire , parmi les glaces des Pyrénées , dans l'humble chaumiere d'un rustique berger , je crois avoir quelques droits à l'indulgence de mes lecteurs. Loin d'en abuser , je ne me permettrai aucune licence , je châtierai ma diction autant qu'il dépendra de moi.





# HISTOIRE

## DES MALADIES

### DES ANIMAUX.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

##### *De la Gourme.*

**L**A gourme proprement dite est une députation des liqueurs qu'on observe dans tous les jeunes animaux. L'écoulement s'en fait par les naseaux ou par les glandes de la ganache, souvent par ces deux endroits à la fois.

La ganache s'engorge, il s'y forme un dépôt, la suppuration s'établit.

La couleur variée des humeurs qui s'écou-

lent , sert à déterminer l'espece de gourme.

On en distingue de trois sortes :

La gourme , qui n'est qu'une dépuration bénigne de pituite épaisse & visqueuse.

La fausse gourme , qui n'est que le reste d'une gourme écoulée imparfaitement.

La gourme maligne , qui tient des deux autres , & ne peut même en être que l'effet.

Les symptômes sont plus ou moins frappans dans chacune de ces trois especes de gourme.

Le plus ou le moins de malignité dans les humeurs qui s'écoulent , détermine l'espece.

Les signes principaux auxquels on connoît la maladie , sont : l'évacuation par les naseaux , & l'engorgement des glandes de la ganache.

Bientôt on voit l'abattement , la tristesse s'emparer de l'animal. Il verse des larmes ; à peine peut-il respirer ; les organes par où se filtre l'air pompé par les poumons , sont bouchés par cette humeur ou trop abondante , ou trop épaisse , qui cherche vainement à se faire jour par les urines , les felles & les voies de la transpiration ;

le battement de flancs a aussi lieu très-souvent.

La gourme est , chez les animaux , ce que la petite vérole est chez les hommes. Elle est de tous tems. Très-peu lui peuvent échapper. J'en ai traité , j'en ai guéri , qui étoient attaqués à douze & quinze ans d'une gourme qui ne cédoit en rien à celle dont les jeunes chevaux & les jeunes mulets éprouvent ordinairement les atteintes.

L'inaction de l'animal étoit , à cet âge , mon traitement le plus en usage ; mais il étoit le moins administré. Depuis que l'esprit de médecine a fait invasion , que l'effervescence est venue échauffer les cerveaux , on veut tout savoir , on veut tout contredire , & ne rien souffrir d'égal à soi du côté des connoissances. Il suffit que le praticien défende une chose , pour qu'une voix , plus sûre d'être obéie , la commande.

Et malgré cette dangereuse conduite , cause visible de l'irritation du mal , de son rapide progrès & de sa complication , on se plaindra qu'un animal , qui n'avoit que la gourme , dont l'écoulement étoit

des plus iouables , soit plus affoibli , plus abattu , & ne jette que des humeurs d'un caractère malin ? Toutes ces lamentations font-elles bien fondées ?

L'interprete de la nature , dans la maladie de l'animal , prescrivoit prudemment l'inaction , commandoit la suspension des travaux , & , plus éclairé que le maître de l'art , sans avoir l'expérience , qu'il ne doit qu'à la dixieme & vingtieme année de pratique & d'observation , vous défendez tout , & commandez qu'on affermissé le quadrupede au joug accoutumé. Comment , épuisé déjà par les pénibles accès de la maladie , comment soutiendra-t-il la fatigue des ouvrages ? Le travail ne fera-t-il pas augmenter le mal ? N'en rendra-t-il pas même la cure impossible ?

Car ce n'est plus supposer de problème. Qu'un germe déjà développé , dont non-seulement on néglige l'extinction , mais encore dont on aiguise la furie , en réveille un autre ; celui-ci met de son parti le germe voisin le plus conforme à sa nature ; la ligue se forme , la complication répand sur

les symptômes une obscurité mystérieuse, & rend les secours presque toujours, pour ne pas dire absolument inutiles. Rien de plus incontestable que cet enchaînement successif de germes, ce développement mutuel qu'ils produisent les uns des autres, cette confédération foudroyante qu'ils forment contre un malheureux individu dont la maladie n'est pas seulement négligée, mais encore envenimée par l'usage des choses qui lui sont absolument des plus contraires.

La gourme à laquelle on n'a pas donné tous les soins qu'elle demandoit, de simple se transforme en fausse gourme; de ces deux se déclare enfin la gourme maligne, qui passe elle-même à la morve, au moyen de l'affinité la plus étroite. Quoi de plus authentique? quoi de plus irrefragable? & quoi par conséquent de plus capable de nous engager enfin à tarir une source de désordres, & à réformer des abus qu'entraînent toujours après eux & notre présomption & notre entêtement?

Mais il faut enfin imposer silence à notre orgueilleux & ridicule amour-propre, &

suivre docilement le flambeau de la vérité qui nous éclaire.

*Traitement.*

Lorsque la respiration est gênée, pour en établir & faciliter la liberté, on saigne l'animal; si le succès ne couronne pas l'opération, on la répète.

Les glandes de la ganache sont-elles engorgées? ce qui est toujours de bon augure, puisque l'écoulement se faisant par deux voies en même tems, on peut se promettre une évacuation entière, seul moyen de guérison; l'enflure s'est-elle déclarée? on apporte promptement le feu au centre du dépôt: on frotte de suif tous les alentours de la brûlure.

Pour les autres remèdes en pareil cas, voici ceux dont l'usage n'a jamais été couronné que d'un succès complet. Ce sont des émoulliens. Ils sont encore très-spécifiques pour les fluxions de poitrine, les maladies inflammatoires & les rétentions d'urine.

*Plantes émollientes.*

La raquette , le fagon des Indes , le pourpier , l'oignon de lis , la laitue & la lentille.

On fait de tout une décoction dont on donne à l'animal une bouteille le matin & une le soir ; on lui en donne aussi en lavemens. On trouvera encore un excellent remede dans le chapitre qui traitera du mal des os ; avec la description des propriétés des simples qui ont de l'analogie avec ceux qu'on doit employer pour la cure de la gourme.

L'animal aura toujours la boisson devant lui ; on y aura mêlé , ou du sirop , ou du sucre , ou du miel , avec quelque peu de farine ; on la renouvellera exactement tous les jours.

Les fourrages , outre qu'on les aura fait faner au soleil , lui seront donnés avec discrétion. On l'étrillera & brossera régulièrement tous les jours , lui laissant une entière liberté dans l'écurie.

On fera les fumigations avec du sel marin , ou des aromates , ou du goudron , jettés

sur un brafier , précisément sous les narines du cheval gourmeux ; cela facilitera l'écoulement des humeurs par cet endroit.

Il seroit assez inutile de dire que les plumes de volaille brûlées & la fumée du cuir de fouliers sont très-dangereuses , & qu'on doit les regarder comme un vrai poison. Toutes les fois que , comme dans le cas dont il s'agit , on les dirige sur des parties irritées & enflammées , la fumigation qui convient le mieux dans cette circonstance , est sans contredit la décoction de substances émoullientes & adoucissantes.

---

---

## CHAPITRE II.

### *De la Morfondure.*

**C**ETTE maladie , qui est pour les animaux ce que le rhume est pour les hommes , est aussi commune à Saint-Domingue que ses causes sont fréquentes.

La chaleur tient les pores toujours ouverts. Les vents soufflent ; observez que l'animal n'agit plus , il paît tranquillement

dans l'aride savanne ; la transpiration est répercutée & supprimée ; la morfondure se forme dans l'individu.

On connoît cette maladie aux symptômes que voici : une humeur s'écoule par les naseaux, le poil se hérissé, l'appétit s'éteint ; la tristesse & la toux surviennent bientôt ; la difficulté de respirer, les yeux pétillans & pleins de feu, tout annonce l'inflammation ; la fièvre se développe ; les forces diminuent au point que l'animal ne peut bientôt plus se soutenir.

L'humeur qui s'écoule, toujours acre & gluante, est de couleur blanchâtre & transparente, tantôt verte & épaisse ; les glandes de la ganache s'engorgent comme dans la gourme. Cette maladie dégénère presque toujours en morve, si l'on ne se hâte de l'arrêter dans son principe.

Les symptômes reconnus, il faut promptement saigner l'animal ; l'opération se réitére au bout de six heures.

Si la fièvre devient plus forte, employez les sudorifiques indiqués dans le chapitre I. Observez à cet égard la méthode prescrite. On peut la suppléer, avec espoir du même succès, par la décoction qui suit :

Prenez feuilles pois Congo , de petit baume , l'herbe langue de chat , le grand médicinier ; faites bouillir le tout dans deux bouteilles d'eau ; ajoutez-y une bouteille d'eau de chaux & une de taffia. La dose est d'une bouteille pour chaque animal.

C'est un excellent sudorifique , en raison d'un fel volatil alkali qu'il contient , & qui corrige l'acide qui péche dans les premieres voies.

### CHAPITRE III.

#### *De la Morve.*

**D**ES auteurs , dont les écrits ne respirent que l'érudition , le profond savoir & l'amour de la vérité , peuvent sans doute prétendre à notre respect & à nos suffrages ; mais ils auroient tort de vouloir qu'on reçoive leurs opinions comme des oracles , ce seroit se déprécier & s'avilir ; l'homme , s'il est vraiment homme , n'aura jamais la foiblesse d'y déférer sans un examen exact & réfléchi. Une si puérile & si indigne fa-

cilité n'appartient qu'au foible vulgaire, susceptible de toute sorte d'impressions, qu'un rien fait mouvoir & entraîne, comme le vent agite le feuillage & emporte l'épi dans nos sillons.

Il me sera donc permis de n'être pas du sentiment de ceux qui prétendent que la morve n'a de siege dans tout le mécanisme de l'animal que la *membrane pituitaire* : j'aurai donc la liberté de dire que cette maladie peut se loger dans toutes les parties internes qui ont communication avec la membrane pituitaire. Je réserve de le prouver dans son lieu à l'aide du raisonnement. Ici je n'invoque que mon expérience, qui mettra mon assertion dans un degré d'évidence incontestable.

En effet, des ouvertures de cadavres que j'entrepris toujours par le desir de m'instruire, afin de mieux répondre à la confiance dont m'honoroit le public, m'ont prouvé mille fois que si la morve se retrace communément dans la membrane pituitaire, les autres parties internes de l'individu ne sont point à l'abri de sa furie, puisque j'ai trouvé les poumons infectés, ulcé-

rés , que dis-je ? rongés même de ce virus morveux ; le larynx & l'arrière-bouche aussi cruellement infectés , sans que la membrane pituitaire fût le moins du monde endommagée , quoique l'écoulement de ces humeurs se fît par les naseaux.

On conviendra de la possibilité qu'il y a que la morve s'établisse dans les autres parties du mécanisme reconnues pour communiquer aux naseaux , comme dans la membrane pituitaire. Mais les partisans de l'opinion que je combats , pour tirer une espèce d'avantage de celle que je propose , & envelopper leur défaite d'un léger nuage , vont me demander : Mais comment fixer l'incertitude de nos idées ? Comment savoir le véritable siège du mal , & administrer le remède analogue à sa nature & à la partie qu'il attaque ?

Supposé que les symptômes ne dénotent pas clairement la partie affectée , le praticien , ou quelqu'autre que ce soit ( car la fureur épidémique de médeciner envahit toutes les cervelles ) n'en fera pas pour cela sans ressource.

La morve , qui , comme la pulmonie &  
mille

mille autres maladies , ne tire , ce me semble , sa dénomination que de la partie où elle établit communément son siege , c'est-à-dire , de la membrane pituitaire & des narines , par où nous la voyons toujours s'écouler , dépend du vice des liqueurs ; on levera donc l'embarras que pourroit produire l'incertitude , supposée possible , du siege du mal , en purifiant les liqueurs au commencement de la maladie.

*Divers caractères de la Morve.*

Dès l'invasion , l'humeur qui s'écoule est toujours transparente , quoique d'une couleur variée & qui n'annonce rien de bon.

Lorsque cette même humeur est purulente , sanieuse & noirâtre , qu'elle exhale une odeur qui révolte & souleve , que l'animal , gêné de la respiration , ne peut presque pas ouvrir la bouche , malgré les efforts qu'il fait pour y réussir , alors il n'est plus tems de travailler à la dépuracion des fluides , tout est inutile. Le plus court parti c'est d'assommer le quadrupede & de l'enfvelir profondément , pour éviter une contagion très-possible.

*Son incurabilité.*

En vain la théorie la plus lumineuse , à l'aide de l'expérience la plus longue , se présenteroit pour opérer la cure de la maladie parvenue à ce dernier période.

Je n'avance rien qui ne soit fondé sur ma pratique. L'ouverture des cadavres , intérieurement rongés par le virus morveux , me l'a démontré d'une manière invincible ; & c'est ce qui nous amène naturellement au raisonnement qui doit finir de prouver que la *membrane pituitaire* n'est pas le siège exclusif de la morve , comme on le prétend. En effet , s'il reste incontestable que toute maladie dépend du vice des liqueurs , il faudra nécessairement convenir que la morve peut s'établir dans tous les endroits qui ont communication avec la membrane pituitaire , & jamais l'expérience judicieuse de la liqueur corrosive ne fera preuve que la morve existe exclusivement sur cette dernière partie. Parce que cette liqueur corrosive , injectée par les naseaux , corroderoit la membrane pituitaire , il faudroit en conclure que cette même membrane est

la partie la seule susceptible de la morve , son siege local , son unique asile ? Quelle absurdité ! quelle irréflexion !

Qu'on me prouve au moins , pour me persuader , que ces mêmes injections faites sur quelques autres parties du mécanisme de l'animal , n'y feront aucune impression corrosive. Or , y parviendra-t on jamais , puisqu'il est indubitable que parmi les parties qui composent le mécanisme animal , il n'y en ait qui ; comme la membrane pituitaire , ont l'aptitude de recevoir les impressions corrosives de la liqueur ?

Que faut-il donc conclure ? Que cette expérience , aussi ridicule qu'irréfléchie , n'autorisera jamais son auteur à s'emporter en invectives , qui lui feront toujours plus de tort , à raison de son éducation & des sentimens dont je suppose qu'il se pique , qu'elles ne molesteront les maréchaux , qui semblent , de concert avec plusieurs écrivains vétérinaires , dévoués comme des victimes à son humeur acariâtre & à son dépit atrabilaire.

Mais peut être n'est ce pas pour plus ample preuve du siege exclusif de la morve

dans la membrane pituitaire , qu'il se permet l'indécence de ces propos injurieux. C'est un nouveau lieu dont il enrichit sa rhétorique ; mais c'est dommage qu'il réponde si mal à sa prétention.

Les symptômes de la morve sont un écoulement , par les naseaux , d'une humeur plus ou moins claire & transparente , de différentes couleurs , le regard triste , le poil hérissé , l'amaigrissement de tout le corps , la difficulté de respirer.

Il en est encore d'autres ; mais comme ils paroissent dans quelques individus , tandis qu'on ne peut les appercevoir dans d'autres , & que leur absence n'empêche pas qu'on ne distingue & saisisse la nature de la maladie , nous nous permettrons de les passer sous silence.

*Traitement curatif.*

Tels sont les remedes dont je me suis toujours servi avec succès.

Le bézoard oriental tient un rang des plus distingués parmi les sudorifiques , & est très-propre & très-convenable pour la maladie sur laquelle nous discourons.

La dose est un gros , sur une bouteille de taffia.

C'est la potion journaliere sur la même quantité d'eau.

L'antimoine & la thériaque peuvent servir au défaut de bézoard ; on les emploie à la quantité de deux onces.

On peut encore substituer le camphre à celui-ci ; on en prendra la dose de deux gros.

Le bézoard est un sudorifique , la thériaque un cordial , l'antimoine un diaphorétique , & le camphre un antiputride.

On trouvera encore pour la morve , un excellent remede dans le chapitre qui traitera du mal des os.

Après avoir fait précéder les sudorifiques , on emploie la fumigation. Voici la façon dont je m'y suis toujours pris : je mettois deux entonnoirs , faits exprès en fer blanc , dans les naseaux du morveux ; je lui couvrois la tête , afin qu'il ne perdît rien de la fumée. Cette méthode m'a toujours paru la meilleure , & préférable à celles qu'ont proposé nombre d'écrivains , & notamment à celle où on se sert d'une

forte de boîte contenant un brasier où se trouve adapté un tuyau qui va aboutir aux narines.

En effet, une fumée qui monte ainsi sans interruption, peut-elle ne pas nuire à l'animal? Elle embarrasse le cerveau & porte l'étourdissement dans cette partie, dont l'économie soutenue est si nécessaire au mouvement régulier des ressorts, & au maintien de l'ordre combiné du mécanisme.

Une atmosphère de fumée, rendue moins dense par une plus grande filtration de l'air, ne seroit-elle pas plus spécifique & plus salutaire? Je me le suis imaginé, & quoi qu'on en puisse dire, l'événement a justifié mon idée, & m'a porté à n'en point suivre d'autre à cet égard.

Après avoir placé la tête de l'animal d'une manière perpendiculaire au réchaud, je prenois :

Une once de cinabre factice,  
Deux d'antimoine crud en poudre,  
Deux de mercure.

Après en avoir fait un mélange complet, je les partageois en quarante prises, dont

j'en faisois brûler une par jour , & que je ne jettois sur le brasier que petit à petit. Quand l'effet n'étoit pas assez sensible dans certains individus , j'augmentoïis la dose d'une demi-prise , comme je la diminuois d'autant lorsqu'il en étoit besoin. Quelquefois la tête de l'animal enflloit.

Dans ces circonstances il n'y a rien de dangereux. La trop grande quantité des humeurs produit le phénomène. Le moyen de le faire disparoître c'est de suspendre la fumigation pour quelque tems , sans discontinuer les sudorifiques.

L'emploi que je faisois du mercure armera sans doute , échauffera contre moi les ennemis conjurés de toute innovation dans le systéme médicinal. Mais pourquoi ne pourroit-il opérer sur l'animal le même effet qu'il produit sur l'homme ? D'ailleurs , l'événement a toujours confirmé ma hardiesse à cet égard.

Les lavemens rafraîchissans sont d'un usage très-salutaire. Tout le monde fait les préparer , je n'en dirai rien.

Les herbes qu'on donne à l'animal pour

nourriture , seront soigneusement fanées au soleil.

Le malade ne sortira jamais à la rosée.

La boisson , qu'on aura soin de renouveler chaque jour , devra être continuellement devant lui. On y mettra quelque peu d'antimoine , de cristal minéral , & quelques cuillerées à café de vin d'Auxane.

Les injections avec une décoction d'émolliens , ou l'eau de savon , seront mises en usage. Si elles ne sont pas assez utiles pour guérir la morve dans la membrane pituitaire , puisqu'il est reconnu qu'elle peut avoir son siège ailleurs , du moins serviront-elles pour préserver cette même membrane des ulcères que peut y causer le séjour d'une humeur corrosive qui ne peut que s'y arrêter , vu l'abondance qui s'en écoule ; les injections dissoudront le virus incrusté , nettoieront le tuyau , & faciliteront l'écoulement.

On ne doit pas oublier qu'au même instant où l'animal est reconnu morveux , ou même soupçonné de l'être , il faut le séparer du reste du troupeau. Je ne puis mieux

en faire sentir la nécessité , qu'en disant qu'on peut regarder comme un vrai désastre de ne pouvoir deviner quels sont les animaux que la morve doit attaquer. En effet , j'en ai vu périr de cette maladie : mais qui s'y feroit attendu ? leur embonpoint étoit à son période ; gras , puissans , pleins de vigueur & de force , n'ayant même perdu aucun poil , ils expiroient en quelque sorte avec la rapidité de l'éclair qui fend la nue.

Mais comment étoient-ils devenus morveux ?

Le plus vraisemblable , c'est qu'ils avoient pris cette maladie en communiquant & mangeant avec d'autres animaux déjà pris & rongés de ce virus morveux ; car si le germe leur en eût été propre , qu'ils l'eussent porté dans leurs fluides , tout le mécanisme s'en feroit très-certainement ressenti.

Rien de plus vrai , puisque des individus de leur espèce , gros & gras comme eux , promettant , par leur bonne constitution & leur complexion vigoureuse , la santé la plus durable & la plus inébranlable au choc d'une de ces dangereuses maladies qui

viennent sapper très-souvent le mécanisme jusques dans ses fondemens , sans le terrasser & l'abattre , parce que le tems prescrit par la destinée , qui compte les jours de tout ce qui respire , & fixe le terme de leur destruction , n'est pas encore arrivé ; ces mêmes individus , infectés de ce virus mortel , se dépouilloient de ce brillant embonpoint , & ne présentoient bientôt que le dégoûtant composé , l'effrayante & nue architecture d'un squelette décharné , couvert d'une simple peau dépouillée de tous les agrémens , ne respirant que le deuil & la tristesse.

Or les quadrupedes dont nous parlons ci-dessus , mouroient avec tous les symptômes de la santé la plus brillante , avec l'embonpoint le plus éclatant. L'œil avide du possesseur aimoit à se repaître d'un spectacle si charmant. Ses soins vigilans pour ses troupeaux se plaisoient à s'admirer dans leur état pompeux & magnifique , & sembloient s'animer de plus en plus pour se perpétuer une scene si consolante & si voluptueuse pour l'homme laborieux. Mais le malheureux ! dans l'instant où il s'y atten-

doit le moins , il a le désespoir de voir périr ses troupeaux sans pouvoir percer le mystere qui lui dérobe le principe de leur mort.

Cette vérité , qui prouve d'une maniere si invincible la nécessité de séparer tous individus reconnus ou soupçonnés morveux , n'établirait elle pas aussi fortement celle que nous avons déjà démontrée dans notre premiere partie , & qui consiste à proposer à la direction des troupeaux , un blanc de préférence à un negre ?

L'Européen auroit fait ce que n'a pas fait l'Africain ; le premier morveux qui n'auroit pas échappé aux yeux attentifs d'un visiteur exact , n'auroit pas communiqué son mal aux autres quadrupedes que la subtilité du poison vient de tuer sans altérer leur embonpoint.



---

---

## CHAPITRE IV.

### *Des Tumeurs lymphatiques & non charbonneuses.*

**S**I cette maladie regne avec tant d'empire à Saint-Domingue, si presque tous les jours sont marqués par les tristes effets de sa tyrannie ; c'est que les exercices violens, les fatigues forcées dans les travaux, les voyages, les marches & les bains, la transpiration supprimée & répercutée dans toutes ces occasions, se perpétuent avec elle, nourrissent & alimentent continuellement sa fureur.

Un peu plus de réserve & de circonspection, dans les plus grandes, comme dans les plus minces opérations des quadrupèdes, pendant les sécheresses, les fortes brises & les tems pluvieux, on verroit les maladies exercer moins fréquemment de ravages sur les troupeaux ; on verroit moins souvent les fluxions de poitrine, la pleurésie, la courbature, en un mot toutes

les maladies inflammatoires du poumon , mettre les animaux à contribution , & notamment le cheval.

La réalité de ces causes est souvent constatée par la prompte apparition ou invasion de la maladie , qui suit toujours leur existence d'assez près.

Lorsque ces tumeurs qui la caractérisent ne se déclarent que long-temps après la complication de plusieurs germes morbifiques , nés les uns des autres , la cause de la maladie n'est assurément pas douteuse , & la meilleure preuve , c'est l'état incurable de l'individu qui nous la fournit sans nuage & sans mystère.

Cependant , sans aucun égard pour les causes véritables & premières , on ne date la maladie que du moment de son invasion , ou de son apparition , tandis que l'animal en étoit attaqué depuis long-tems , qu'il souffroit tacitement , & que le mal préparoit dans l'ombre son explosion redoutable.

Les symptômes sont presque toujours dans l'apparition de la maladie.

Les tumeurs qui la caractérisent se jettent ordinairement à l'extérieur indistinc-

tement sur toutes les parties du corps, tantôt à la tête, tantôt au poitrail, tantôt aux cuisses, & tantôt aux jambes ; leur siège le plus ordinaire semble être dessous le ventre.

Leur grosseur est très-conséquente, leur progression remarquable ; les unes ont depuis le volume d'un œuf, jusqu'à la grosseur de la tête d'un homme ; d'autres, de figure plate, offrent une forme circulaire.

Quoique l'animal en soit attaqué, il n'en perd pas l'appétit, ce qui fait souvent présumer qu'il n'est pas malade.

Ces sortes de tumeurs ne sont produites que par l'épaississement de la lymphe & des autres liqueurs. C'est par elles que la nature voudroit se décharger d'un poids qui l'opprime & interrompt le cours de ses opérations ( mais elle n'y réussit pas toujours ). Ces humeurs superflues, occasionnées par l'épaississement de la lymphe, ne pouvant se porter au-dehors, se jettent & séjournent indistinctement dans toutes les parties plus ou moins essentielles à la vie, dans l'intérieur de la poitrine ; elles s'épanchent autour du cœur & le long de

la trachée-artere ; la tête de l'animal devient alors bouffie & monstrueuse. Ces humeurs , seules causes de cet engorgement , se filtrent & se coagulent le long du canal aérien jusqu'à l'arrière-bouche. Elles portent quatre pouces d'épaisseur ; leur couleur est jaunâtre.

Dans ces fortes d'occasions l'animal ne peut respirer. Il découle de sa bouche & de ses narines une espèce d'écume blanchâtre ; sa langue pend hors de sa bouche ; un long ronflement , qui s'échappe du canal aérien , se fait entendre à plus de cinquante pas. Alors , plus d'appétit ; & depuis cet instant jusqu'à la mort de l'animal , il n'y a pas plus de vingt-quatre heures , & qu'il passe dans de fortes douleurs.

Cette maladie n'attaque pas tous les individus indistinctement. Comme elle a sa cause dans les violens exercices , les quadrupèdes qui n'y sont pas sujets , n'en ressentent jamais les cruelles atteintes. Nous mettons dans cette classe les brebis & les cochons. Les chevaux , les mulets & les bêtes à cornes sont donc les victimes dévouées aux effets de cette maladie.

Quoique le caractère de ces tumeurs soit l'inflammation , comme l'annonce évidemment la nature des causes , on ne doit pourtant pas les regarder comme contagieuses ; car la vache , qui mugit auprès du bœuf , qui rumine & qui souffle , n'en éprouve aucune altération. Le cheval mange , boit & dort avec la dernière sécurité auprès du mulet languissant & moribond ; j'en ai moi-même fait l'expérience , en achetant des chevaux & les mettant avec ces quadrupèdes chargés de tumeurs.

C'est donc mal à propos qu'on leur donne le nom de tumeurs charbonneuses ou charbon , maladie qui peut avoir quelque analogie avec ces tumeurs , mais qui ne lui suffit pas pour justifier la dénomination qu'on se plaît à lui donner , puisqu'aux caractères de l'inflammation le charbon réunit tous ceux de la contagion.

Ces tumeurs produites , comme nous l'avons observé , par les exercices violens qui ont occasionné préalablement l'épaississement de la lymphe , & l'engorgement des glandes , sont très-souvent incurables. Observez que c'est toujours quand la complication

plication existe , ce qui est très-probable quand la maladie se déclare sans la moindre apparence de cause prochaine. Mais lorsqu'on a vu le principe , & que l'invasion ou le développement l'a suivi de près , alors on peut se flatter d'opérer la guérison.

*Traitement curatif.*

Tels sont les remèdes dont on peut faire usage dans les tumeurs simples , & dans les tumeurs que j'appellerois volontiers semi-intérieures , j'entends celles qui se jettent dans la trachée-artère , l'arrière-bouche , &c. Dans le premier cas , ils m'ont généralement réussi ; dans le second , quelques succès ont couronné mon espoir.

Ce sont des boissons sudorifiques ; voici les simples qui peuvent les composer , les unes au défaut des autres :

- La chicorée ,
- Le chardon béni ,
- Le chardon Notre-Dame ,
- La petite centaurée ,
- La dent de lion ,
- L'aloès *semper viva* ,
- Toutes sortes de vervennes ,

Verveine puante, verveine à cornes,  
& toutes celles qui ont un goût amer.

Toutes ces simples, en raison du nitre qu'elles contiennent, sont sudorifiques, diurétiques & détersives; on en fait une tisane qu'on donne, deux fois par jour, à la dose d'une bouteille.

Quant à l'opération relative aux tumeurs, on les scarifie longitudinalement à côte de melon, avec le fer tranchant. Mais comme tout le monde ne se sent peut-être pas dans le cas de s'en servir, on peut faire usage du fer chaud. L'ouverture ou scarification doit être plus ou moins profonde, suivant que la tumeur l'exige. Le centre en est jaune comme une écorce d'orange; il n'en découle au commencement qu'une humeur claire comme de l'eau de roche. Ces tumeurs ne sont point sensibles. Lorsque le sang, dont la scarification vient d'ouvrir les vaisseaux, s'est une fois arrêté, on déterge la tumeur avec une décoction aromatique tiède. Cette opération se fait tous les matins jusqu'à parfaite guérison. Vers midi, on frotte la plaie avec l'onguent dont voici la recette. Sa propriété est d'attirer, au moyen

de la suppuration, les humeurs qui produisent l'enflure.

*Onguent.*

Prenez :

Suif . . . . . 1 livre.  
Réfine . . . . . 2  
Huile . . . . . 1

Faites fondre le tout ; après qu'il est un peu refroidi , ajoutez-y trois jaunes d'œuf battus.

En voici encore un autre qui a toutes les qualités propres pour remplir l'objet qu'on se propose dans la cure de ces tumeurs.

*Onguent.*

Prenez :

Jus de citron . . . . . 1 bouteille.  
Esprit de sel . . . . . 2 onces.  
Sel ammoniac . . . . . *idem.*  
Cantharides . . . . . *idem.*

Faites bouillir le tout ensemble pendant quelques minutes , & quand il sera tiède , frottez-en les tumeurs.

Il est encore une autre espece de tumeur , qui dépend des mêmes causes , & n'est pas

moins commune que les autres ; elle en differe cependant , & s'annonce par des caracteres qui la font aisément saisir & reconnoître.

Cette tumeur , que nous dénommons phlegmoneuse , est accompagnée de chaleur , de dureté & de tension.

*Traitement curatif.*

On fait boire à l'animal des délayans & des humectans.

On applique , sur la partie enflammée , les cataplasmes avec le gombeau , la raquette & les epinards.



C H A P I T R E V.

*Du Charbon ou Anthrax.*

ON reconnoît trois especes de charbon : le charbon essentiel , le charbon symptomatique , & le charbon intérieur ou fièvre charboneuse.

*Charbon essentiel.*

Le charbon essentiel est à peu près le même que le charbon intérieur. Dans l'un & l'autre , l'ouverture des cadavres nous offre une coagulation générale du sang contenu dans les gros vaisseaux , dans les artériels sur-tout. Le sang qui coule dans les veines est quelquefois dissous & putréfié. L'un & l'autre est de couleur noire. Les visceres les plus voisins du siége sont de la même couleur & tout sphacelés.

Ce qui différencie ces deux especes de charbons , ce sont des petites tumeurs noires & dures , dont l'absence dans le char-

bon intérieur en constitue la malignité redoutable.

Si vous comprimez ces tumeurs, l'animal témoigne la plus grande sensibilité.

*Charbon symptomatique.*

Ces tumeurs, qui éloignent un peu le charbon essentiel du charbon intérieur, le rapprochent du charbon symptomatique.

On peut les regarder l'un & l'autre comme un effort de la nature qui veut se débarrasser de ce germe maladif, de cette humeur superflue & cruelle qui la surcharge & l'opprime; aussi doit-on soigneusement favoriser cet effort, & ménager la sortie de l'humour.

L'éruption, suivie d'évacuation, délivrera la machine du poids sous lequel on la voyoit succomber & périr; les ressorts reprendront leur jeu, & la santé de l'individu se relèvera sur le point de sa chute.

Comme cette maladie est peu connue dans cette colonie, je ne m'étendrai pas davantage sur son compte, pour ne m'occuper que du charbon intérieur, qui seul y fait sou-

vent d'affreux ravages. Si cependant les deux autres especes venoient à faire invasion , ce qui est très-possible , puisque tous les trois ont à peu près les mêmes causes , on pourroit consulter nos hippiatriques les plus connus , qui donnent à ce sujet les détails les plus étendus & les notions les plus satisfaisantes.

Le traité du charbon , par M. Chabert , est un ouvrage aussi instructif que lumineux.

*Charbon intérieur.*

Le charbon intérieur , que nous venons de définir , est un sang coagulé dans les gros vaisseaux & sur-tout dans les artériels , un sang quelquefois dissous & putréfié dans les veines , un sang toujours de couleur noire , qui reste concentré dans son siège clandestin. On ne peut jamais le déterminer sur la surface , parce qu'il enchaîne les mouvemens vitaux & les jette dans une especie d'inertie & d'inaptitude , en sorte qu'ils n'ont plus assez de jeu pour feconder les efforts du praticien.

Cette especie de charbon est très-difficile à saisir. Pour moi , j'avoue avec franchise

qu'il m'a fallu laisser périr quelques animaux faute de connoître leurs maladies, & pour m'assurer de sa nature. Est-il de l'homme de voir clair au milieu des plus épaisses ténèbres ? Peut-il deviner juste, quand tout ne lui présente qu'incertitude ? D'ailleurs, qui n'a tué pour guérir ? En fait de médecine, fou qui se donne pour curateur infallible ! Ce pouvoir est trop contraire à l'harmonie de l'univers, qui n'existe que par sa journalière destruction, pour nous être jamais accordé. Rien ne le justifie mieux que les expéditions des malades que font tous les jours les enfans d'Hippocrate.

Tout ce qu'on peut donc faire ; & ce qu'ont fait les plus fameux théoriciens, c'est de chercher dans un mal la source d'un bien ; & ce ne fut jamais que sur ce fondement qu'ils bâtirent l'édifice de leur expérience. Les objets offerts par l'ouverture des cadavres, combinés avec les symptômes, font notre lumière & notre flambeau.

Jamais maladie n'a fait de cette conduite une loi plus expresse que le charbon

intérieur ; il est d'autant plus cruel & plus désolant, que ses sinistres effets sont cachés comme lui dans l'ombre du plus profond mystère. Sa marche est prompte & rapide ; l'animal expire dans un embonpoint si complet , que si les symptômes ne se déclaroient pas , on seroit tenté de croire qu'il meurt sans être malade.

*Causes.*

Le charbon a toujours été reconnu pour un effet des révolutions du tems , & notamment de l'excès des sécheresses. Et comme si ces causes n'étoient pas assez cruelles par elles-mêmes , on semble se complaire à préparer leurs effets désolans par mille imprudences aussi fatales que multipliées.

Un animal sort du travail excédé de fatigue , dégouttant de sueur ; on le lâche dans une ingrate savanne , exposé aux brûlantes chaleurs d'un soleil ardent.

Déjà les longues sécheresses , l'excès d'un pénible travail , ou la disette , ou la mauvaise qualité des fourrages & des eaux ,

avoient indubitablement préparé l'explosion du germe.

L'épuisement, la chaleur brûlante, qui répand la flamme dans l'atmosphère, & l'aridité de la savanne, couverte à peine de quelques fouches d'herbes calcinées, en un mot la brise, qui vient subitement ralentir & refroidir les liqueurs en action; le sang épanché & coagulé dans les vaisseaux engorgés; la gangrene se forme, le charbon intérieur exerce sa furie.

Rien de plus vrai qu'une telle formation du charbon.

*Réflexion.*

En effet, un pareil ralentissement de la circulation, reconnu capable de produire des phlogoses, érysipelles, & phlegmons, ne produiroit-il pas l'anthrax ou le charbon intérieur? ne pourroit-il pas occasionner des étranglemens dans les artères mésentériques, & influencer malignement sur les organes?

*Causes possibles.*

Un animal est-il abandonné dans les pâtu-

rages pendant la nuit ? un orage s'éleve , une pluie se précipite , l'animal reçoit sur son corps tout le poids des eaux qui tombent en torrent. Il n'a aucun feuillage qui puisse lui offrir un abri contre les fureurs de la tempête.

Il n'y a donc rien de merveilleux si le germe éclôt & se développe , au moyen de ces nouveaux principes , & produit ces funestes effets.

*Réflexion.*

Cependant des hangards peu dispendieux & dispersés dans la savanne par les mains d'une sage économie , auroient pu prévenir tous ces cruels résultats.

Si je voulois faire l'analyse de toutes les causes du charbon intérieur qui naissent les unes des autres , & forment complication à peu près comme celles que nous avons observées dans les germes , elle me meneroit trop loin , & demanderoit des raisonnemens trop longs , sans instruire davantage. D'ailleurs des choses les plus vraies , si elles contrarient des opinions que l'intérêt de notre amour-pro-

pre nous oblige à conserver & à défendre , nous avons la ridicule & malheureuse délicatesse de les traiter de paradoxes qui n'ont pour tout mérite que l'air séduisant de la nouveauté. Il faudroit combattre , s'épuiser en raisonnemens , se consumer en preuves ; je ne veux point entamer un débat aussi fatigant qu'inutile. Je passerai donc promptement aux symptômes.

#### *Symptômes.*

L'animal commence à se promener dans la savanne ; il marche en flairant la terre , prend une bouchée d'herbe , & s'arrête tout-à-coup sans manger. Il leve fièrement la tête , prête l'oreille , comme s'il entendoit quelque bruit au lointain ; il frappe souvent la terre du pied de derrière , comme s'il vouloit se garantir de la morsure de quelques insectes ; bientôt il repâit , mais avec une méprisante indifférence , il frappe encore la terre à plusieurs reprises ; il se couche , mange , se roule , se relève , & cherche à se mordre sur le dos. Le venin qui le pique vivement , annonce que le mal est à son période.

Effectivement, ce malheureux individu, après avoir répété le même manège, leve subitement la tête d'un air éveillé; après s'être abattu, comme pour sommeiller, il se leve avec transport, va flairer les autres animaux, à qui son air rêveur & méditatif semble confier son mal & sa souffrance; le froid & la chaleur s'en emparent tout-à-coup & tour-à-tour. On reconnoît ces effets successifs en touchant les oreilles du moribond; le battement des flancs se déclare; enfin, après un moment des plus terribles convulsions, l'animal chancelle, tombe & meurt.

J'en ai souvent vu expirer sans avoir donné aucun des symptômes que nous venons de décrire, tant cette maladie est terrible, & ses effets prompts & cachés.

Il faut observer que dans les animaux en qui on remarque ces avant-coureurs du trépas, on entend s'échapper de longs & pénibles soupirs, lorsqu'on prête une oreille attentive.

Après des symptômes aussi effrayans, on peut absolument renoncer à guérir l'animal. Cependant, puisqu'il y a une ou deux

heures d'intervalle avant qu'il périclisse, je donnerai toujours le remede.

Le plus spécifique & le moins coûteux à mon avis, & que j'appellerai volontiers préserva-curatif (1), consiste à prévenir les causes qui produisent le charbon. C'est dans la prudence que git la salutaire pharmacie.

*Traitement.*

Voici les remedes dont je me suis toujours servi ; chacun peut les composer.

*Fébrifuge.*

Prenez, esprit de vitriol, depuis une cuillerée à café jusqu'à une cuillerée à bouche, & demi-cuillerée d'esprit de sel.

Mettez-les dans une pinte d'eau avec quelque peu de sirop ou de sucre.

C'est un excellent fébrifuge qu'on peut employer également dans les maladies putrides, comme dans les fievres charboneuses.

La propriété de ce fébrifuge est de tem-

(1) *Nota.* Le terme est nouveau. Exprime-t-il l'idée ? . . . il est bon, il est recevable. Le législateur du langage latin m'en garantit.

pérer l'effervescence du sang, toujours enflammé quand le charbon attaque un individu.

Cependant j'avouerais que je n'en ai jamais fait usage sur les animaux où j'avois observé les symptômes effrayans indiqués ci-dessus; je les avois condamnés incurables.

Je ne l'ai donc administré qu'en forme de préserva-curatif au reste du troupeau que je soupçonnois avec quelque fondement être attaqué de la même maladie. Je ne m'appuyois en cela que sur la multiplicité des morts & des malades, dont le nombre augmentoit chaque jour; je parvenois par ce moyen à éteindre ce brasier qui menaçoit d'un si grand incendie. Il est vrai que je ne dois pas peu à cet autre remède dont voici la recette: c'est une tisane qui, comme l'autre, me servoit de préserva-curatif. J'en faisois usage tour-à-tour; la dose du premier étoit d'une bouteille donnée en deux fois; celle du second est d'un verre chaque fois, dans une demi-bouteille d'eau; j'en donnois jusqu'à trois fois par jour.

## Tisane.

Prenez :

Eau . . . . . 3 bouteilles.

Quinquina . . . . . 2 onces.

Sel de nitre . . . . . 1 once.

Vitriol romarin . . . .  $\frac{1}{2}$  once.

Serpentin de Virginie. 2 onces.

Faites bouillir le tout ensemble jusqu'à la réduction d'un tiers ; après ce degré de coction , on le passe à travers un linge fin , puis on y ajoute :

Huile de camphre . . . . 2 gros.

Extrait de mars . . . . . *idem*.

Comme l'enchaînement des choses exigé par la combinaison du discours , n'a pas permis de réunir tous les traits affreux qui constituent le charbon , & rassemblent sur lui tous les caracteres d'incurabilité , nous allons décrire ici tout ce que nous avons observé dans les ouvertures des cadavres infectés de cette maladie.

Nous avons trouvé dans le mésentere un sang noir & caillé à la faveur des engorgemens ; dans certains il n'exhaloit aucune  
mauvaise

mauvaise odeur ; dans d'autres , il révoltoit. La grosseur étoit depuis un œuf de pigeon jusqu'à celle d'un pain d'une livre. Les intestins , noirs & livides , avoient tous les traits de la putridité & de la gangrene , ce qui ne prouve pas peu que j'étois en droit de condamner l'animal , en dépit de l'appel qu'on prétendoit faire de ma sentence , fondée sur l'embonpoint de l'individu , qui n'en avoit éprouvé aucune altération.

Un remords me défend de finir ainsi ce chapitre sans parler du traitement relatif à la tumeur charboneuse ; il suffit en effet que l'anthrax s'annonce quelquefois par ce trait , pour que le praticien , qui doit entreprendre toute cure faisable , donne tous les moyens de le faire disparoître.

Cette humeur est caractérisée par la chaleur & la dureté. Moins il y a de sensibilité dans la partie , plus il y a de danger. Elle est annoncée par le poil hérissé :

Après avoir scarifié la tumeur , il faut y appliquer , deux fois par jour , l'onguent dont voici la recette. On ne le cesse point qu'il ne sorte de la plaie un pus louable & de bon augure.

## Onguent.

Prenez :

Arsenic . . . . . 1 once.

Souffre . . . . . 1 *idem*.Antimoine en poudre, 1 *idem*.Poix de Bourgogne . . . 1 *idem*.Savon . . . . . 1 *idem*.Huile, . . . . . 4 *idem*.

Faites cuire le tout à petit feu , pour éviter la trop grande évaporation. Ce mélange , que l'activité de la flamme rend très-susceptible d'ascendance , sera jugé fait quand il ne montera plus ; on ne cesse de le remuer jusqu'à ce qu'il se coagule , pour empêcher les minéraux de s'évaporer.

Pour les autres médicamens , on peut employer ceux déjà prescrits dans le charbon intérieur. L'administration n'exige aucun changement.



## CHAPITRE VI.

*Des Vers artériels formant de gros anévrysmes.*

J'EN fis la découverte en 1780. On m'a publiquement frondé pour m'en être donné pour le premier observateur. Pour répandre un certain ridicule sur ma réputation, on n'a pas craint d'employer publiquement le mensonge : le terme est fort, mais il n'exprime que la vérité.

En effet, on a dit, à l'occasion de ma découverte, que les vers artériels avoient tout récemment été observés au Port-au-Prince par MM. Joubert & Sire, médecin du roi & chirurgien, & que ces Messieurs en faisoient mention dans un opuscule imprimé en 1776, au sujet de l'épizootie régnante dans la plaine du Cul-de-Sac. Cet opuscule devoit se trouver à l'Imprimerie du Port-au-Prince ; j'ai prié un ami que j'ai dans cette ville, j'ai prié le directeur lui-même de me le procurer à quelque prix que ce fût ; ils m'ont répondu tous les deux que

l'impression de cet opuscule n'avoit pas eu lieu , qu'ils devoient le savoir. C'est donc en imposer ; c'est donc afficher le mensonge ; c'est donc vouloir mettre obstacle à l'accroissement des arts ?

N'est-ce pas en effet préparer , que dis-je ! n'est-ce pas disposer , au moyen d'importantes & fausses autorités , le public à rejeter désormais toute sorte d'observations ; monument glorieux d'un corps uniquement établi pour encourager le timide talent & nourrir sa tremblante émulation ?

Mais supposons pour un moment l'existence de cet opuscule ; auroit-il détruit la nouveauté de ma découverte ? On prétendoit avoir observé des vers artériels , mais a-t-on observé des gros sacs anévrismaux farcis d'un million de vers , suspendant le cours de la circulation , occasionnant l'épaississement des liqueurs , leur engorgement , & leurs effets funestes qui operent la destruction entière de la machine ?

Ils ont donc mal invoqué ? Leur jugement en défaut n'auroit donc fait que relever l'éclat de ma découverte , établir plus solidement sa nouveauté & lui prêter un

nouveau lustre ? Mais ils ont voulu la couronner avec plus de splendeur : rachetant par le mensonge l'impuissance où ils étoient de trouver une vérité fatale à ma prétention , ils ont généreusement justifié tous ses droits. Je suis sensiblement mortifié du sacrifice qu'ils ont fait en ma faveur. Le défaut de jugement n'est pas un crime , mais le mensonge est toujours affreux. J'aurois souhaité que l'autorité qu'ils ont invoquée eût été mise sur nos gazettes. Ce n'eût plus été un opuscule , mais une feuille périodique , j'en conviens ; mais aussi auroit-il été moins désagréable pour eux d'avoir battu faux , que d'avoir affiché l'imposture. On peut faire gémir le bon sens , personne ne s'en affecte , tout le monde en rit ; mais trahir la vérité , en imposer au public par une aveugle jalousie pour les intérêts d'un amour-propre outré , c'est indigner , c'est irriter , c'est soulever contre soi tout ce qu'il y a de gens honnêtes & vertueux.

Pour ce qui me regarde personnellement , l'indulgence fut un des dons précieux dont la nature enrichit mon caract-

tere ; je leur pardonne , je suis même au désespoir qu'ils m'aient épargné les soucis d'une vengeance que je n'aurois jamais prise qu'ils ne soient eux-mêmes punis par leurs propres absences. Puiffe & veuille le public ménager , comme je le fais , un corps qu'il n'avoit établi que pour en être éclairé , & qu'il doit se repentir d'avoir vu perpétuer l'erreur & maintenir ses ténèbres !

Pour constater invinciblement , & sans m'engager dans une trop légitime censure , la nouveauté de ma découverte , je n'ai qu'à ramener ici notre détail sur l'objet de ce chapitre , extrait de notre lettre en réponse à l'extrait des registres du Cercle des Philadelphes , imprimée dans le n<sup>o</sup>. 31 de 1785.

« Au moyen de ces perquisitions exactes  
» & scrupuleuses , nous parviendrons à con-  
» noître au juste si réellement avant l'an-  
» née 1780 quelques médecins de chevaux  
» ont fait mention & ont effectivement  
» trouvé dans les artères des vers qui aient  
» occasionné des *anévrismes* , comme j'en  
» ai fait la découverte qu'on me conteste ».

O B J E C T I O N.

Ce sont des faits qui établissent & la nouveauté & la vérité de votre découverte; mais de quel espoir peut vous flatter sa publicité? Quel avantage pouvez-vous en retirer?

Eh ! n'en seroit-ce pas un de démontrer de plus en plus combien est puérile & indigne d'une ame sensée cette opinion si repandue qui ramene au maléfice la cause des morts imprévues qui emportent souvent des animaux dans l'état le plus sain & l'embonpoint le plus brillant? N'en seroit-ce pas un de faire comprendre combien, lorsqu'il y a possibilité d'autres causes, il est nécessaire de les chercher, de les analyser, & de s'assurer de leur influence relativement à la maladie, ou à la mort qui vient de frapper d'un coup imprévu nos esprits étonnés, au lieu de précipiter un jugement toujours hasardé, s'il n'est pas toujours injuste?

O B J E C T I O N.

Vue digne de tous nos éloges ! Cette

funeste opinion n'a déjà que trop long-tems regné ; je crois cependant que c'est là tout ce que vous pouvez vous en promettre.

Les Cortez & les Pizarres volerent chacun à la découverte d'un nouvel & riche hémisphère. L'immortel Génois leur avoit tracé la route. Je pourrois m'appuyer en quelque façon sur ces événemens, mais je ne dissimulerai pas à moi-même que jamais, supposé qu'on trouvât, ce que j'ai cherché vainement, un poison assez fort pour faire périr ces vers destructeurs, on ne parviendra à sauver le malheureux individu qui en est infecté.

Ce poison, je le veux, ira les assaillir & les faire expirer dans leurs inaccessibles retranchemens. Mais leur fera-t-il évacuer la place ? le chariera-t-il hors des routes de la circulation ? Quel sera l'émonctoire par où s'effectuera leur émission ? Le cours de la marche du sang en sera-t-il moins suspendu ? Les engorgemens dans les arteres & la cessation des mouvemens du cœur en auront-ils moins lieu ? Le jeu & le ressort des parties solides du corps de la machine, d'où résulte cette harmonie parfaite qui

constitue la santé, en feront-ils moins interrompus? L'animal abattu sous le poids du mal qui l'accable & l'opprime, sera en proie à des efforts violens; & les mouvemens convulsifs auxquels il se livrera pour se soustraire à la cause irritante qui l'agite, ne produiront d'autres effets que d'accélérer sa perte.

On ne peut disconvenir que le sang ne participe des qualités des alimens dont l'animal se nourrit. La pureté, la bénignité & la méabilité de ce fluide, dépendant absolument de la salubrité & de l'intégrité des substances qui doivent sans cesse le renouveler; si ces substances sont viciées & malfaisantes de leur nature, l'assimilation qu'en opéreront les organes digestifs & ceux destinés à la sanguification, sera toujours imparfaite, il en résultera un chyle tout aussi destructeur que celui résultant des premières substances sera restaurant. Ainsi, en partant de cette vérité physiologique, on doit inférer que des herbes & des fourrages surchargés d'insectes & d'une infinité de semences vermineuses, doivent nécessairement porter dans l'intérieur de la ma-

chine animale, une fourmilliere d'œufs, dont la ténuité & la finesse permettent aux vaisseaux absorbans de les porter dans le torrent de la circulation, & d'en parcourir tous les détours. Les plantes & le fourrage dont l'animal se nourrit, ne sont pas les seuls à la faveur desquels ces insectes parviennent dans son intérieur ; les écumes de sirop qu'on laisse imprudemment exposées aux rayons brûlans du soleil, croupir avec la bagasse, s'échauffer & fermenter, recelent encore une bien plus grande quantité d'œufs & de larves de toute espece d'insectes ; or cette écume doit nécessairement porter dans le corps de l'animal qui la mange, une source inépuisable de semence vermineuse ; enfin les eaux de mare infectes & bourbeuses, chargées d'animalcules que des milliers d'animaux vermineux & non vermineux y déposent, sont encore une troisième cause de l'introduction d'œufs, de larves & de vers dans le sang des animaux domestiques qui s'en abreuvent.

O B J E C T I O N.

Mais le sang d'un animal, jeune, &

nouvellement arrivé , ne peut-il porter avec lui le germe de ces vers ?

La chose est très-possible , & nous pouvons même admettre cette hypothèse comme une vérité démontrée ; mais que pourrions-nous en inférer ? Faudra-t-il , pour détruire les vers dont l'animal sera farci , le nourrir de substances entièrement couvertes de ces insectes ? Ne devrions-nous pas au contraire prendre tous les moyens possibles pour l'en garantir par une bonne nourriture , & espérer que ceux qui l'ont déjà pénétré s'épuiseront faute d'être renouvelés ? car nous ne pouvons nous dissimuler que ces insectes vivent peu , & qu'il ne faut pas moins que la persévérance des causes que nous leur avons assignées , pour la production de tous les effets destructeurs qu'ils opèrent dans l'économie animale , & que nous allons décrire. Mais avant que de nous livrer à ce détail important , nous croyons devoir faire des vœux pour que MM. les habitans ouvrent les yeux sur leur véritable intérêt , qui est la conservation de leurs animaux ; elle consiste à prévenir la maladie plutôt qu'à la

combattre , & ils la prévientront sûrement en s'occupant sérieusement à faire cesser les causes dont nous avons fait mention ; des alimens , tant solides que liquides , bien sains , seront , non-seulement un antivermineux excellent , mais encore un moyen préservatif pour une infinité d'autres maux.

*Effets des Vers.*

Ces vers artériels occasionnent à l'animal des convulsions & des spasmes très-cruels dans les entrailles , que suivent des tranchées très-vives , ce qui prouve l'impéritie de ceux qui ne voient dans ces accidens que des spasmes & des tranchées à combattre. Car méconnoître la cause de tous ces défordres , c'est négliger le foyer pour ne s'attacher qu'à l'étincelle. Il faut toujours en revenir à cet axiome : la cause détruite , l'effet disparoîtra. Mais entrons dans de plus grands détails sur les effets de ces vers.

*Symptômes.*

L'animal est triste & abattu , sa tête penchée , son œil morne & languissant ;

cependant il n'en fait pas moins ses fonctions ; il boit , il mange , & toutes ses excrétiions s'exécutent , ses urines sont , ou claires , ou rougeâtres , & extrêmement échauffées ; elles exhalent une odeur plus ou moins forte , suivant l'intensité de leur couleur.

Si vous attachez l'animal , il se plaint , il recule , tire sur ses longes & se débat ; ses jambes sont dans une agitation continuelle , il trépigne , il fléchit les genoux , il s'appuie sur l'os de la couronne , il se redresse , il heurte la terre avec les pieds de derriere ; il est impatient & inquiet ; sa bouche est , ou baveuse , ou sèche ; il est des momens où il semble s'affoupir & sommeiller , mais sa tête étant penchée jusqu'à un certain point , il se réveille subitement & entre en fureur ; il saisit un peu de fourrage , il le serre avec les dents , & ne le mange point.

L'accès passé , la rémission n'est pas longue , on peut même assurer qu'il n'y a pas ce qu'on appelle une véritable intermission ; l'animal passe avec célérité de l'agitation à la tranquillité , mais cette tranquillité n'est pas complète , il regarde à plusieurs re-

prises sous le ventre, & semble indiquer le siege de son mal; il reste toujours debout; s'il se couche, ce n'est que pour se relever sur le champ; ses forces s'affoiblissent, il devient sourd, il se plaint, il soupire; les jambes manquent sous lui, il tremble, tombe & meurt.

Certains animaux ont les oreilles & le nez très-froids.

Dans plusieurs animaux cette maladie parcourt rapidement ses divers périodes; quelques-uns périssent subitement; d'autres résistent à tous ces symptômes effrayans un plus ou moins grand nombre de jours.

J'étois si familiarisé avec les symptômes, que je ne craignis pas un jour de trop hasarder en priant, au quartier Mourin, le procureur de l'habitation Menon, de me laisser assommer un mulet dont l'embonpoint ne laissoit rien à desirer. Je m'engageai à lui compter mille livres si je ne lui trouvois pas l'artere émulgente assiégée d'un million de vers. Ma proposition étoit d'autant plus hardie, que les symptômes ne s'étoient encore que foiblement déclarés; c'étoit à peine leur aurore. Le procureur

souscrivit à tout, & l'événement justifia ma conjecture, au grand étonnement de M. Dazile, médecin du roi, prié d'assister à l'opération.

Ce fut sur cette habitation que je fis la découverte dont nous discourons maintenant. A l'époque de ma réquisition il étoit déjà mort vingt mulets; j'en vis mourir dix-sept dans le court espace de huit jours.

*Etat intérieur de l'animal dans cette maladie.*

Au moyen de l'ouverture que je fis de tous ces cadavres, j'observai dans les routes de la circulation des anévrismes considérables; les uns avoient la grosseur d'un œuf de pigeon, d'autres celui d'un œuf de poule d'inde. Ces anévrismes avoient causé dans les parties adjacentes des épanchemens dans le mésentère de certains individus; dans d'autres, ils avoient donné lieu à des tuméfactions plus ou moins volumineuses; ces tuméfactions, de couleur, ou jaune, ou noire, entouroient les reins.

Dans le plus grand nombre des sujets, l'ordre des viscères, ainsi que le jeu de ces organes, étoit dérangé & embarrassé par

des tumeurs , des indurations & des épaissemens de toutes especes & de tous volumes.

J'ai toujours trouvé , au moins , deux anévrismes dans chaque individu ; j'en ai remarqué même jusqu'à sept , placés de distance en distance sur une étendue de dix-huit pouces de l'aorte postérieure. L'animal n'offroit dans son intérieur , ni épanchement , ni engorgement , pas même aucune trace d'inflammation. J'ai tous ces anévrismes dans mon cabinet , où très-souvent les amateurs viennent les voir & satisfaire leur curiosité.

Telles sont les lésions qui ont produit les convulsions & les autres symptômes dont nous avons parlé ; mais voyons quelles sont les causes de ces anévrismes ; il a suffi de les ouvrir dans toute leur étendue , pour y trouver un million de vers dont les mouvemens en tous sens pouvoient être comparés à ceux des fourmis dans leur fourmil-  
lière.

*Peinture de ces Vers.*

Pour avoir une idée de ces insectes , peignez-vous un poil blanc de barbe , très-  
fin ,

fin , de six, sept, huit, dix, douze & quatorze lignes de longueur , extrêmement affilé par les deux extrémités ; plusieurs de ces vers sont si déliés , qu'il est impossible de les appercevoir à l'œil nud ; mais par le moyen d'un petit microscope on en découvre des légions innombrables. Dans quelques-uns de ces vers , & sur-tout dans les plus volumineux , on observe à l'une de leurs extrémités une espèce de museau couronné d'une ligne saillante de couleur brune.

Leur agilité est inexprimable , il faut la voir pour s'en former une idée juste. Si on les touche avec la pointe de l'escarpel , ils s'agitent subitement , & le mouvement imprimé à un seul , établit dans toute la masse vermineuse un ébranlement & un trouble général.

Par cet exposé court & simple de la forme de ces vers , de leur nombre , de l'agilité dont ils sont doués , & de leur voracité , on doit penser que leur présence dans des parties aussi reculées qu'essentielles à la vie , ne peut occasionner dans l'économie de l'animal qui les récele, que les maux

les plus affreux , dont la mort seule est le terme.

---

## CHAPITRE VII.

### *Des Vers dans les premières voies.*

**L**ES vers artériels ne sont pas les seuls contre lesquels les animaux ont à se défendre ; des ennemis en quelque sorte plus redoutables , parce qu'ils sont plus cruels dans leur morsure , viennent encore les assaillir. On les connoît sous le nom d'œstres.

On ne sauroit concevoir la peine qu'il en coûte quand on veut les faire périr & en débarrasser l'animal.

### *Peinture de ces Vers.*

Leur volume égale la grosseur d'un haricot , ils en ont aussi la longueur. Leur bouche est armée de deux crochets , & leur corps rayé de petite barbe en forme de piquans , que le seul microscope fait apper-

cevoir ; ils se nichent toujours par groupes de mille ; ils sont attachés à la face interne de l'estomac , comme les grains le sont à la grappe ; l'endroit qu'ils occupent dans ce viscere est à un pouce & demi de l'orifice ou du pilore. Le duodenum n'en est pas exempt ; je l'ai trouvé rongé mille fois par ces insectes ; ils ne ménagent pas plus l'orifice supérieur de l'estomac ; souvent ils attaquent ces deux parties à la fois , j'ai encore trouvé un très-grand nombre de ces vers dans le centre de l'estomac , qu'ils rongent & qu'ils dévorent. On ne peut mieux comparer leur nid qu'à celui des frelons ou des abeilles. On diroit que l'estomac a été criblé exprès par des trous faits avec des gouttes d'eau forte. Ces insectes meurtriers y sont cramponés , & s'y tiennent avec autant de force que d'acharnement. Leurs mouvemens tumultueux & furieux semblent annoncer qu'ils braveront tous les efforts , & que rien ne sera capable de leur enlever la victime qu'ils dévorent.

Les symptômes qui indiquent leur présence sont très-difficiles à saisir. C'est la

complication des signes qu'ils suscitent , qui produit l'incertitude de l'artiste. Ces vers meurtriers causent toujours des convulsions , des spasmes , des coliques & des tranchées dans le même tems.

Il faut d'abord distinguer les symptômes de ces trois maladies , afin de porter un pronostic assuré.

Ces symptômes varient dans chaque individu. Souvent l'animal alonge le cou , & se couche ; presque toujours il leve le bout de la levre supérieure , comme l'étalon quand il flaire une jument. Quelquefois il replie la tête du côté des flancs , & les regarde avec tranquillité.

D'autres quadrupedes sont plus violemment agités ; saisis subitement par des douleurs aiguës , ils s'échappent dans la savanne , sautent & bondissent comme des jeunes & vigoureux poulains.

On en voit qui s'élancent brusquement du milieu du troupeau , s'enfuient dans les écuries à toutes jambes ; ils sont subitement baignés de sueurs , & ils périssent dans les douleurs les plus cruelles.

Il en est enfin qui sont assoupis , qui

ont la tête penchée , jettent par la bouche une grande quantité d'écume , ont en outre tous les signes d'une fièvre maligne & intermittente ; ils perdent l'appétit , & meurent de la mort la plus prompte , quoique dans l'embonpoint le plus brillant.

Je fus dernièrement appelé pour voir une cargaïson ; j'observai dans des animaux attaqués de ces mêmes vers , les symptômes suivans :

L'animal étoit on ne peut mieux portant , gros , gras , vigoureux & sain en apparence ; six heures avant qu'on ne fût obligé de m'appeller , il mangeoit avec l'appétit le plus décidé. Tout - à - coup il est extrêmement triste , il s'abat , ses yeux sont hagards , son corps est brûlant ; on remarque çà & là des gouttes de sueur sur la surface du cœur , le cœur bat avec violence. Les oreilles , le chanfrein & le bout du nez sont très-froids ; les forces sont éteintes , l'animal vacille & chancelle sur ses extrémités ; il se plaint , il pousse des soupirs , s'abat , se relève , retombe & meurt.

L'ouverture de ces cadavres morts avec

les symptômes décrits , m'a toujours offert des inflammations dans le bas-ventre , des épanchemens d'humeur coagulée , ou noire , ou jaune.

Tous les animaux attaqués de ces vers meurtriers ne peuvent , pour ainsi dire , échapper à la mort.

Tous ces faits sont le résultat de mes propres observations , & souvent la leçon m'a coûté très-cher.

Dans l'année 1779 j'achetai un cheval échappé anglois ; son embonpoint ne laissoit rien à désirer , tout en lui annonçoit la santé la plus parfaite. La nuit du troisieme jour qui suivit mon acquisition , on vint m'annoncer que mon cheval étoit près d'expirer. J'en fus d'autant plus surpris , qu'ayant passé la nuit auprès d'un cheval malade , appartenant à M. d'Argons , alors général des isles sous le vent , je n'avois observé aucune altération dans le mien , quoique je l'eusse très-souvent regardé avec cette curiosité dont on ne peut naturellement se défendre quand on se plait dans un objet intéressant qui nous appartient ; quoi qu'il en soit , je courus le voir :

sur l'inspection des premiers symptômes dont j'ai tracé le tableau, je soupçonne les vers. Vîte je vole préparer un vermifuge; mais je ne revins que pour être témoin du douloureux spectacle de sa mort. J'en fis l'ouverture sur le champ, l'événement justifia mon pronostic.

L'orifice intérieur de l'estomac se trouva si bouché & si obstrué par un million de vers, que l'air n'auroit pu s'infiltrer

Il est si vrai que ces insectes rongeurs font un fléau capable de faire périr les animaux les plus sains & les mieux portans, que leurs ravages ont été consignés en dépôt au greffe de l'amirauté, au sujet d'un procès qui se forma, le 6 janvier 1782, entre deux particuliers du Cap.

Le premier avoit acheté de l'autre douze chevaux anglois: les voyant, pour ainsi dire, expirer au moment qu'il vient d'en faire l'acquisition, il refuse de les payer. Comme je les avois tous ouverts, & que cette mort n'avoit d'autre cause que ces insectes, ma déposition fut exigée & eut force de loi, par la justice & la sagesse ordinaires de M. le juge de l'amirauté.

*Causes de ces vers.*

Le principe de ces vers ne peut être autre que celui que nous avons indiqué dans le chapitre précédent.

Cette maladie, pour avoir des effets si rapides & si funestes, n'est cependant pas incurable; mais il faut l'attaquer dans son principe, & administrer les anti-vermineux à propos; car pour peu que ces secours soient retardés, l'ennemi dont il s'agit rend leurs efforts moins réels.

*Méthode curative.*

Voici quelques excellens vermifuges, dont on peut user de l'un au défaut de l'autre.

L'huile empireumatique, découverte par M. Chabert, en est un excellent. On en donne un verre & demi à liqueur dans un verre d'eau.

L'esprit de térébenthine, infusé avec de la suie de cheminée, en forme un second; on en fait boire à l'animal deux verres à liqueur dans un verre d'eau.

L'esprit de térébenthine, où l'on a fait infuser deux grosses têtes d'ail bien con-

cassées , en est un troisieme. On le donne à la dose de deux verres à liqueur , dans une demi-bouteille d'eau. On peut l'administrer jusqu'à quatre fois dans vingt-quatre heures.

Voici la recette d'un quatrieme , qui est aussi excellent :

Prenez :

Feuilles de tabac , . . . 4 onces.

Suie de cheminée , . . 4 onces.

Vinaigre , . . . . . 1 bouteille.

Faites bouillir le tout ensemble jusqu'à ce que les feuilles de tabac soient entièrement cuites. La dose est de trois à quatre onces.

Tous ces vermifuges sont excellens. Je m'en suis servi plusieurs fois avec un succès complet. On peut en donner , des uns & des autres , jusqu'à quatre fois par jour.

OBSERVATION.

Comme j'ai porté mon attention sur tous les individus indistinctement , j'ai trouvé que la volaille n'étoit pas plus à l'abri de ces vers , que des maladies putrides

& charboneuses. Les engorgemens de sang , les hémorrhagies , le charbon , la gangrene & la mort , en étoient le résultat ; l'ouverture des victimes m'a montré les intestins farcis de ces insectes. On en voyoit une quantité ramper sur la surface des visceres.

Ces vers étoient bruns , & ressembloient à ceux des peins ; ils habitoient les routes de la circulation.

*Premier fait.*

J'ai trouvé le péricrâne d'un pigeon rongé par des vers. Cet animal venoit de mourir ; je l'ouvris sur le champ , en présence du chirurgien-major du régiment de Touraine. Ces vers avoient un pouce & demi de longueur ; ils étoient pointus d'un bout , très-blancs , très-minces & très-plats ; ils avoient un peu plus d'une ligne de largeur.

Ce petit animal avoit de violens efforts avant de mourir ; son anus étoit enflammé & tuméfié ; il en sortoit quelques gouttes de sang très-noir ; je lui ai trouvé de plus dans le bas-ventre trois vers pointus des deux bouts , rampant sur la surface des

boyaux ; ils étoient extrêmement noirs, & longs de demi-pouce.

*Deuxieme fait.*

J'ai fait la même observation dans le péricrâne d'un superbe cheval de l'escadron de Belfunce, ouvert en présence d'un maréchal-des-logis, & du capitaine des gens d'armes.

Ces vers étoient au nombre de trois ; il y en avoit deux longs d'un pouce & demi, l'autre d'un demi-pouce. Ils étoient également gris & pointus d'un bout.

Par-tout, les effets destructeurs des vers se font montrés à mes yeux avec l'apparence la plus effrayante ; d'où j'infere ( ce que je voudrois pouvoir graver dans l'esprit de tous les habitans ) qu'on doit chercher à prévenir leur évolution, & que la maladie déclarée, il importe de lui opposer sur le champ les moyens d'en arrêter les effets ; il importe encore de ne point s'en rapporter à la nature pour la destruction de ces insectes, parce qu'ils sont au-dessus de ses forces.

*Troisième fait.*

J'ai aussi trouvé des vers dans la verge ; ces vers sont les mêmes que ceux que nous voyons dans les voiries dévorer les cadavres putréfiés. Ils prennent naissance au milieu de cette crasse qui se ramasse dans le fourreau , lorsqu'on n'a pas soin de le nettoyer & de l'entretenir dans la plus grande propreté.

Ces vers une fois éclos établissent des ulcères , ils rongent le fourreau & la verge ; l'irritation qui en résulte établit une tuméfaction plus ou moins forte dans la partie locale ; la maladie acquiert de la force , l'animal devient triste , dégoûté , il dépérit , les convulsions surviennent , & la mort termine cet état.

La mal-propreté est une cause de l'évolution de ces insectes , d'autant plus certaine , que je l'ai vu produire le même effet sur l'espèce humaine. J'ai vu , de mes yeux , les narines d'un negre tomber en pourriture. Il appartenoit à l'habitation Lefebvre , à la grande rivière. Cette personne , après m'avoir fait part du regret de perdre ainsi un

Negre, sans pénétrer la cause de ce malheur, me demanda si je la connoïtrois. Je la lui expose, & l'effet d'un remede promptement administré, vient justifier le pronostic que j'avois porté; des vers sortent en foule des narines infectées du negre.

Mais revenons aux animaux qui nous occupent; les effets de ces ulceres, occasionnés par ces vers, sont si dangereux, que j'ai été une fois obligé de couper environ un pouce de la verge d'un mulet, en présence de plusieurs gens de l'art; cette partie devient œdémateuse, elle suppure & guérit.

Cette maladie est facile à connoître; la partie est enflée, l'animal y porte la dent, il la frappe presque toujours avec les pieds de derriere.

*Méthode curative.*

Il seroit inutile de recommander qu'on doit commencer par ôter les vers; la partie étant bien nettoyée des ordures & des infectes, on injecte, dans le fourreau, de l'esprit de térébenthine, de la saumure & du jus de citron où l'on a fait infuser du tabac.

Quand la malpropreté & les insectes ont disparu , on se conduit comme dans une plaie simple.

Pour prévenir cette maladie du fourreau & de la verge , qui devient presque toujours mortelle par la complication qu'elle forme avec d'autres vices qu'elle peut rencontrer dans les humeurs du sujet , il faut observer une grande propreté. La même chose doit se pratiquer à l'égard des bêtes à cornes , des jeunes taureaux & des bœufs , ayant fait sur eux plusieurs fois la même observation.

---

## CHAPITRE VIII.

### *Du Spasme.*

**L**E spasme est une des plus cruelles maladies , & qui attaque le plus fréquemment les animaux de Saint-Domingue. On ne fauroit jamais la traiter avec assez de précaution ; car , dès qu'elle a fait quelques progrès , elle est absolument mortelle.

*Causes.*

Un clou , une pointe de fer , un morceau de verre enfoncé dans le pied de l'animal , peuvent y donner lieu , sur-tout si la partie endommagée est humectée par l'eau avant l'application de l'appareil. Les vers artériels qui forment les anévrismes dont nous avons parlé , les vers oestres dont nous avons fait mention peuvent encore le produire. Le spasme produit par les anévrismes vermineux est incurable , il n'en est pas de même lorsqu'il dépend des autres causes que nous venons d'annoncer.

Les foulures & les gravures de la sole y donnent également lieu , sur-tout lorsque ces accidens sont négligés ou mal traités ; ils sont très-fréquens dans ce pays-ci , de même que le spasme qui en résulte , vu que la ferrure n'est presque pas en usage.

Mais la cause la plus fréquente de cette maladie dans cette colonie , est le passage subit du chaud au froid , ce qui arrive très-souvent après les travaux excessifs & les marches forcées , enfin la fraîcheur & l'humidité que les animaux éprouvent dans les

savannes dans lesquelles on les abandonne après les avoir fatigués au point d'être couverts de sueur, épuisés de lassitude; l'animal éprouve les impressions du vent & des injures du tems pendant le jour & pendant la nuit, d'où naissent des transitions qui sont la source d'une infinité de maux, & principalement de celui qui nous occupe ici.

*Symptômes.*

Les symptômes de cette maladie sont très-faciles à saisir; l'animal est roide, ses muscles sont tendus, ses oreilles dressées, ses yeux agités de convulsions, ses dents ferrées, sa bouche pleine de bave qui coule au travers des dents & des barres; ses mâchoires sont si rapprochées, qu'il est impossible de les ouvrir; l'animal subsiste dans cet état pendant cinq à six jours; la faculté de boire & de manger lui est absolument interdite; toutes les autres facultés s'éteignent peu-à-peu, & l'animal périt.

Dans cette maladie, qui réunit tant de caractères différens, la saignée ne doit jamais être admise: cependant la maladie est inflammatoire; mais l'expérience, qui doit  
l'emporter

l'emporter sur tous les raisonnemens , a prouvé que cette opération étoit non-seulement contraire , mais constamment mortelle.

Cette même expérience a prouvé qu'il falloit s'attacher à rétablir la transpiration , à agiter les liqueurs , à détruire la rigidité des muscles , & à fournir des issues artificielles à l'humeur.

*Méthode curative.*

J'ai toujours fait usage du laudanum liquide avec un grand succès ; j'en donnois depuis deux jusqu'à quatre onces.

Les brûlures par tout le corps , qu'on a cru très-propres à rendre la chaleur à l'animal , doivent être rigoureusement rejetées , parce qu'elles sont absolument inutiles , & qu'elles défigurent l'animal. Ce remède , qui nous vient des Espagnols , a été constamment dangereux.

L'usage des fétons a eu au contraire des effets très-avantageux ; le spasme cesse à mesure que la suppuration s'établit ; & plus cette suppuration est prompte & abondante , plus la cure est accélérée & complète ; rien ne peut suppléer à l'évacuation qu'ils pro-

curent ; mais l'expérience a prouvé que le laudanum pouvoit être remplacé par les breuvages suivans :

Prenez :

Urine d'homme . . . . . 2 bouteilles.

Tabac en feuilles . . . . . 4 onces.

Faites bouillir le tout ensemble jusqu'à la réduction de moitié ; coulez , partagez la liqueur en deux doses. Donnez-en une partie , étant un peu chaude ; faites prendre la seconde après avoir ajouté :

Antimoine . . . . . 2 onces.

Fleur de soufre . . . . . *idem*.

Mais cette dernière dose doit être administrée en deux fois , & à six heures d'intervalle.

Les frictions mercurielles operent encore de très-bons effets , mais il faut avoir l'attention de les suspendre absolument quand l'animal commence à saliver.

Celles faites avec le baume sucrier , & suivies de la circonstance ci-dessous , sont merveilleuses. On prend de ce dernier une demi-bouteille , qu'on délaye dans autant d'eau-de-vie ou de taffia camphré.

Comme l'animal est ordinairement constipé, il faut le fouiller au moins deux fois par jour, & lui donner des lavemens faits de décoction de coffes, ou faits avec l'herbe à plomb. On peut y suppléer ceux faits avec la térébenthine ou le savon.

La boisson journaliere doit toujours être placée devant l'animal; elle sera composée d'eau que l'on aura fait cuire, sur quatre pintes de laquelle on aura mis une once de tartre fixe.

---

## C H A P I T R E I X.

### *De la Fourbure.*

#### *Causes.*

**L**A fourbure, qu'on peut regarder comme une affection rhumatismale, provient, comme le spasme, du passage subit du chaud au froid, des exercices violens, des travaux forcés, du retour de la bile dans l'estomac, du racornissement de ce viscere. La fraîcheur de la nuit, la rosée, les indigestions, les engorgemens des liqueurs, sont encore

autant de causes qui donnent lieu à cette maladie, & qui la compliquent le plus souvent.

*Symptômes.*

La fièvre, la douleur & la roideur de l'animal.

Souvent la fourbure dégénere en courbature, & celle-ci en pleurésie.

*Méthode curative.*

Les calmans, donnés dès l'invasion du mal, en arrêtent souvent les progrès; mais lorsque la maladie résiste, il faut avoir recours à la saignée, aux anodins & aux lavemens émolliens; on ne doit administrer ces lavemens qu'après avoir fouillé l'animal, attendu que la constipation accompagne toujours cette maladie.

Comme les humeurs se jettent souvent sur les extrémités, il faut en prévenir promptement les effets, pour empêcher que l'os du pied ne soit endommagé. Pour s'opposer à cet accident, on dessole; cette opération prévient la chute des sabots & la perte de l'animal.

Quand la sensibilité des pieds est moins considérable , on se contente d'ouvrir les pieds en pince jusqu'au vif ; on applique dessus un plumaceau chargé d'onguent digestif , à l'effet d'établir la suppuration. On recouvre l'appareil par une espece de cuir de la grandeur du pied , qu'on fait tenir sur la plaie au moyen d'un fer léger que l'on fixe avec quatre clous non rivés. On réitérera ce pansement tous les jours , pour empêcher que l'humeur ne corrode l'os du pied.

On pourroit se trouver embarrassé pour faire soi-même cette opération , & l'embaras seroit encore plus grand , si l'on n'étoit pas à portée des gens de l'art ; en ce cas , on se contentera d'appliquer sur les pieds malades des oranges cuites sous la cendre , on les emploiera au sortir du feu , après les avoir partagées par le milieu , & de frotter les couronnes , les jambes & l'épine avec du suif fondu ; c'est ordinairement après ces frictions qu'on place les oranges cuites sur la sole du pied ; on les y maintient par une enveloppe faite d'un morceau de linge.

Ce pansement doit se renouveler deux

fois en vingt-quatre heures , observant cependant que les substances ne soient pas trop chaudes.

On peut substituer aux oranges & au suif la cendre ; on en délaie deux poignées dans du vinaigre ou dans du vin ; on l'emploie pour frictionner les couronnes , les jambes & l'épine , ainsi que pour mettre dedans & autour des pieds.

Les bains aromatiques sont excellens dans cette maladie. On prendra un sac , dans lequel on mettra les feuilles de plantes aromatiques qu'on aura déjà fait infuser dans l'eau ; on en couvrira le dos de l'animal , & on humectera de tems en tems le sac & les plantes qu'il contient avec du rassa , que l'on emploiera un peu plus que riede.

La boisson que l'on donnera à l'animal aura été cuite ; on y mettra du cristal minéral & de l'antimoine , avec un peu de farine. La diette doit être très-sévère.

Si le passage d'un grand chaud à un grand froid a causé la maladie , employez les cordiaux , la thériaque , ou le sel marin ; pilez dans un mortier quelque peu de

fuie de cheminée , quelques gouffes d'ail , & de l'écorce d'orange ou de citron , ou du poivre , ou de la cannelle.

Prenez , de ces mixtes cordiaux , celui qui tombe le plutôt sous la main , mettez-le dans une bouteille de vin , ou de faumure , ou de taffia. Après une infusion de quelques heures , coulez , & donnez , à la dose d'une demi-bouteille , trois à quatre fois par jour.

---

## C H A P I T R E X.

### *Du Mal des Os.*

C E mal se jette sur les parties dures , aux cuisses & aux jambes. Il suit depuis le sabot jusqu'au poitrail , ne faisant , pour ainsi dire , qu'une plaie sur cette partie ; il attaque aussi les sutures des pariétaux & des frontaux , il y forme de grosses exostoses.

On l'a nommé *mal des os* ; il y a des personnes qui le qualifient du nom de *mal de lagon* , prétendant que les émanations maré-

cageuses y donnent lieu , ou que la boue de ces mêmes endroits où l'animal s'engage & s'embarraffe souvent , l'occasionne. Pour moi , je ferois très-porté à croire que ce mal n'est que le résultat d'une gourme jettée imparfaitement , d'un virus morveux , ou de tel autre que ce soit , la nature faisant des efforts pour se débarraffer & se décharger d'un fardeau qui l'accable & l'opprime.

*Caractères de cette maladie.*

Les caractères de ce mal sont cruels ; ils consistent en petites tumeurs de la forme & du volume d'une châtaigne ; ces tumeurs renferment une matiere épaisse , de la nature de celles que contiennent les athéromes ; ces tumeurs dégènerent par la suite en ulceres , d'où découle une matiere tantôt blanchâtre , tantôt jaunâtre , & tantôt verdâtre ! Comme l'hydre de Lerne , elles se reproduisent à mesure que vous les détruisez. Leur progrès est rapide & cruel ; il faut promptement en arrêter le cours.

Quand il attaque la tête d'un animal déjà vieux , on doit renoncer à le guérir.

Le cheval en est plus rarement attaqué que le mulet ; les animaux des Cafaiers n'en font pas à l'abri.

Les caractères effrayans de cette maladie ont très-long-tems prêté aux interprétations les plus puériles & les plus absurdes. Toujours on en chercha la cause dans le maléfice. Cette fausse opinion a fait juger & punir comme coupables un grand nombre d'innocens.

Cependant ce mal ne dépend d'autre chose que du vice de la lymphe. On peut comparer ses effets à ceux du virus vérolique , cancéreux & dartreux ; il se fixe sur les parties tendineuses & osseuses.

Le centre de ces tumeurs renferme un bourbillon filamenteux , entouré d'une matière gluante & visqueuse. Avant d'être parvenues à leur degré de suppuration , ces tumeurs sont très-dures. Souvent on les extirpe sans attendre la maturité. Il en coule un pus de différentes couleurs. Si on les laisse invétérer , elles deviennent incurables.

Il ne faut cependant pas attendre qu'elles soient parvenues à ce période pour séparer

les malades du reste du troupeau ; cette maladie étant contagieuse , on doit faire la séparation au moment même de l'invasion.

Il faut , au reste , prendre garde de confondre avec ces sortes de tumeurs , celles qui proviennent de contusions , de chutes , &c.

*Méthode curative.*

Dans le mal des os , tous les symptômes annoncent la dépravation des liqueurs ; il faut purifier le sang. On remplit très-bien cette indication par le moyen suivant , dont une longue expérience a prouvé l'efficacité.

Prenez :

Sublimé corrosif. . . . 2 onces .

Beurre d'antimoine . 2 *idem*.

Sel ammoniac. . . . . 12 grains.

Extrait de ciguë. . . . 1 once.

On met le tout dans une pinte & demie d'eau , qu'on fait bouillir à petit feu jusqu'à la réduction d'une pinte qu'on filtre à travers un papier gris ; on la laissera reposer & on la filtrera de nouveau.

On en donne tous les matins , l'animal

étant à jeun , six cuillerées à bouche dans une bouteille d'eau , pour émousser les pointes qui pourroient irriter l'œsophage , rompre les petits vaisseaux , & causer une hémorrhagie. Quand l'animal en a pris pendant trois ou quatre jours , on peut augmenter la dose d'une cuillerée , & , en continuant , la porter jusqu'à vingt , & la diminuer selon la force & la maladie de l'animal. On donnera ce breuvage pendant un mois.

Quant aux ulceres , il faudra les panser avec l'onguent égyptien.

Il arrive communément qu'au bout de douze ou quinze jours l'animal devient plein de boutons ; on n'en doit point être surpris , le sang se dépure du levain morbifique qu'il contenoit. Dans ce cas , on lave tout le corps avec des décoctions aromatiques où l'on peut faire entrer les herbes à dartre ou Julienne , les quadrilles , l'écorce d'abricotier , celle de bois à laitue & de figuier maudit.

On observera soigneusement de ne pas laisser mouiller l'animal.

Quand la maladie est encore à son commencement , j'ai toujours employé le feu

avec succès. Après avoir brûlé en patte d'oie ces boutons naissans , comme on peut le voir dans la planche des fractures , chap. XXVI , fig. *a* , on les frotte avec un digestif composé de térébenthine & d'un jaune d'œuf , que l'on bat ensemble.

On peut y substituer le basilicum ou le suif ; l'opération se fait de deux jours en deux jours. Le douzieme on lui fait tremper la jambe dans la riviere ou dans la mare deux fois par jour , puis on déterge l'ulcere avec du taffia , ou l'eau de vie , ou les décoctions aromatiques , en empêchant que l'animal n'y porte la dent. C'est le meilleur moyen de guérir le mal ; il est bien préférable à la chaux dont on fait usage , qui masque la matiere & la retient sur la partie.

Au bout d'un mois d'un pareil traitement , on peut faire de trois jours en trois jours des frictions mercurielles de la maniere suivante.

Prenez pour chaque friction deux onces onguent mercuriel ; étendez-le dans deux livres d'huile à l'aide d'un mortier & du pilon , & servez-vous-en pour en oindre tout le corps de l'animal.

Dans le cours de la maladie , purgez-le de huit jours en huit jours , avec deux onces de foie d'antimoine , deux *idem* fleur de soufre , que vous mettez dans un verre de sirop ou de miel & deux verres d'eau.

Faites-lui boire tous les matins à jeun une bouteille d'eau de goudron. En voici la recette :

Versez quatre pintes d'eau chaude sur la valeur d'une pinte de goudron ; remuez-les & mêlez-les intimément avec une cuiller ou une spatule de bois pendant l'espace de cinq à six minutes , après quoi laissez-les reposer , dans le vaisseau bien fermé , pendant deux fois vingt-quatre heures , afin que le goudron ait le tems de se précipiter ; ensuite vous verserez tout ce qu'il y aura de clair , l'ayant auparavant écumé avec soin sans remuer le vaisseau. Vous en remplissez , pour le besoin , des bouteilles que vous bouchez exactement.



---

---

## CHAPITRE XI.

*Du mal de Garot , dit improprement mal de  
Gou.*

*Nature de la Maladie.*

CETTE maladie s'annonce par une tumeur très-petite qui vient sur le garot aux chevaux & mulets qui n'ont pas encore porté de selle , & qui , si elle est négligée , acquiert par la suite le volume de la tête d'un homme.

*Causes.*

Souvent elle se déclare après un coup de dent d'un autre animal , ou après un coup de bâton. Quelquefois les animaux eux-mêmes peuvent y donner lieu en se frottant contre des arbres , des poteaux & des murs.

*Méthode curative.*

Il faut d'abord donner issue à l'humeur , parce que son séjour formeroit un foyer de

matiere, & ne peut que produire de très-funestes effets.

Si l'écoulement ne se fait pas, & que la tumeur soit volumineuse, on la traversera par un féton, dont l'une des ouvertures sera dans la partie la plus déclive de cette tumeur, afin de favoriser l'écoulement de la matiere supurée. On frotte le féton avec l'onguent basilicum, que l'on anime par le moyen de la poudre cantharide. On le retourne de tems en tems.

L'écoulement une fois établi, on lave tous les matins la plaie & le féton avec de l'eau de savon bien dissous.

Lorsque le féton aura établi une bonne suppuration, & que la tumeur du garot sera dissipée, on substituera à l'onguent des déterfions avec des feuilles de plantes aromatiques.

On est dans la mauvaise habitude de vouloir résoudre cette tumeur par le moyen du suc d'orange; mais lorsque la matiere est formée, ce moyen endurecit la peau, & donne à la matiere suppurée le tems de faire les plus grands ravages.

Il y a des personnes qui, à cette funeste

manie , ajoutent celle de porter le feu sur la tumeur en forme de grille. La tumeur dispaeroît pour quelque tems , mais ce n'est que pour se reproduire bientôt , & souvent avec des caracteres plus malins. Le cuir brûlé & bigarré par le feu , déprécie l'animal.

Je l'ai toujours purgé jusqu'à six fois pendant le cours de cette maladie. Je le mets à l'usage de l'eau de goudron , tous les matins à jeun , à la dose d'une bouteille.

Pour retirer de ma méthode tout le succès qu'on peut s'en promettre , il faut prendre le mal du moment de son invasion. C'est faute d'une pareille précaution qu'on perd tant d'animaux.

Cette maladie ne s'annonçant que par de légers symptômes , on la méprise , on se figure que ce n'est qu'un petit dérangement que la nature vient d'opérer , & que la nature le réparera.

Les fétons peuvent être entretenus , non-seulement jusqu'à la parfaite guérison , mais encore autant qu'on le juge à propos. C'est un des meilleurs remedes ; la preuve en est que le cheval d'un particulier  
du

du Cap ayant été inutilement très-long-tems traité de cette maladie dans des mains étrangères , avec le feu & les oranges , fortit en très-peu de jours radicalement guéri de chez moi. J'entretins la suppuration établie , au moyen des sétons , pendant l'espace de dix-huit mois. J'ai pratiqué la même chose dans une infinité d'occasions , & toujours avec le même succès.

---

## CHAPITRE XII.

### *Des Maladies de la Peau.*

**L**es plus connues à Saint-Domingue sont la gale & le farcin.

La gale attaque les brebis & les chevres ; souvent elle infecte les chevaux , les mulets , les bêtes à cornes & les chiens.

#### *Caraëtere.*

Cette maladie s'annonce par de petits boutons qui s'élevent sur la peau ; l'humeur âcre qui en suinte , détruit souvent tous les filets de la laine , & les fait tomber , en sorte

que la peau se trouve dépouillée dans plusieurs parties du corps.

La gale dépend du vice des liqueurs ; il faut l'arrêter dans son principe , en lui opposant un prompt secours ; sans cette précaution, elle dégénere en maladie plus grave.

*Méthode curative.*

On fait une décoction de tabac, où l'on met du vinaigre avec un peu de sel marin ; on en lave le corps de l'animal tous les jours au soleil. Quelquefois, pour faire évanouir cette gale, il suffit de la froter avec du tabac mâché & bien imprégné de salive. Au bout de quatre à cinq jours on fait une friction légère avec une livre ou deux d'huile d'olive, où l'on fait dissoudre deux onces d'onguent mercuriel ; on broie l'onguent mercuriel dans un mortier, où l'on jette l'huile petit à petit.

L'huile de poisson peut être substituée à celle d'olive ; à celle-ci on peut encore substituer l'extrait de saturene.

On répète ces frictions depuis deux jusqu'à trois & quatre fois, & plus, si le cas l'exige, de trois jours en trois jours.

Après trois semaines ou un mois, j'ai toujours fait prendre les bains aromatiques.

La saignée précédoit toutes mes opérations ; je la répétois deux & trois fois, selon la force de l'animal, que j'avois le soin de séparer du troupeau.

Chaque matin à jeun je lui faisois boire une bouteille d'eau de goudron, avec un verre à liqueur de vin d'Euxam.

Je mettois toujours dans les fourrages une cuillerée à bouche de beurre, d'antimoine, & quelques pincées de fleur de soufre.

Je tenois toujours devant l'animal une baille pleine d'eau, où j'exprimois quelque peu de jus de citron ou d'orange sur du limon ou du tamarin ; j'y ajoutois quarante-cinq ou cinquante gouttes d'esprit de sel ammoniac.

Le meilleur moyen de faciliter l'effet du traitement, consiste à ne laisser l'animal se mouiller, ni sortir dans la savanne, que le soleil n'ait entièrement dissipé la rosée. On le fait rentrer au moment que le soleil disparoît, & que le ferein commence à tomber.

On doit faire parfumer l'écurie. On purge

les chevaux toutes les semaines une fois jusqu'à la parfaite guérison, avec deux onces d'aloès, & quatorze ou quinze grains de gomme gutte, que l'on fait dissoudre dans une pinte d'eau chaude. On rend ce breuvage moins désagréable, en y ajoutant un demi-verre de sirop.

J'ai fait quelquefois usage du jalap, à la dose d'une ou deux onces, dans un verre d'eau tiède, également adoucie d'un peu de sirop. Le tout étoit parfaitement délayé avant l'administration.

## CHAPITRE XIII.

### *Du Farcin.*

#### *Caractere de la Maladie.*

**L**E farcin est une maladie des chevaux, chronique & contagieuse, caractérisée par des tumeurs plus ou moins considérables, plus ou moins dures, & quelquefois skirreuses, qui suivent le trajet des gros vaisseaux, & forment une espece de chapelet; elles parviennent lentement en suppuration,

dégénèrent en ulcères vermineux, fétides, cancéreux, & jettent enfin l'animal qui en est attaqué dans la langueur & l'épuisement.

*Causes.*

Les causes principales de cette maladie sont : les travaux forcés, les exercices violents, si funestes dans les sécheresses, les tems pluvieux & humides, qui constituent la température de ce climat; la mauvaise qualité des fourrages & des eaux; en un mot, la maladie peut venir de ce que l'animal n'a jetté sa gourme que très-imparfaitement. Toutes ces causes sont bien capables de dépraver la lymphe; cette dépravation est toujours le vrai principe de la maladie.

La gale peut dégénérer en farcin, & s'invétérer au point qu'elle forme une croûte assez semblable à l'écorce d'un arbre.

Il faut, comme toutes les maladies, prendre le farcin au moment de son invasion.

*Méthode curative.*

J'ai toujours fait usage, avec le succès

le plus complet , des remedes indiqués pour la cure de la gale.

---

## C H A P I T R E X I V .

### *Des Maladies pédiculaires.*

ON voit des chevaux & mulets dont tout le poil est couvert d'œufs de poux. Cette maladie , pour être désagréable , n'est ni contagieuse , ni dangereuse. Elle dépend des qualités du sang , de la mauvaise disposition des liqueurs. Elle ne se communique jamais , je puis l'affurer d'après l'expérience. On peut avoir remarqué comme moi , que sur un très-grand nombre d'animaux , il ne s'en trouvoit que très-peu qui en fussent attaqués , sans que les autres , qui mangeoient avec eux dans la même écurie , & païssoient dans les mêmes pâturages , en ressentissent l'atteinte la plus légère. Ceux qu'elle affecte sont maigres & languissans ; leur poil , hérissé , est toujours mort & sans consistance.

Il est certaines occasions où l'individu

malade , faisant supposer le même dérangement , sa disposition ou sa possibilité dans le reste du troupeau , la prudence doit faire prescrire un traitement général , commun à tous les animaux qui composent le troupeau.

Mais dans la circonstance dont il s'agit ici , on peut se borner à la cure des animaux actuellement affectés , n'étant pas nécessaire d'étendre le pansement plus loin , puisque la contagion , loin d'être à redouter , n'est même pas possible , à moins qu'on ne suppose dans tous les individus la même disposition.

*Méthode curative.*

Pour le succès du traitement , il faut faire ce qui eût été nécessaire pour prévenir la maladie , observer une extrême propreté dans les écuries & sur le corps de l'animal.

On doit s'attacher à purifier la masse du sang , à corriger le vice des liqueurs.

On voit bientôt périr tous les poux , & les œufs qu'ils ont déposés deviennent inféconds.

Chaque matin on fait avaler à l'animal , qui sera à jeun , une bouteille d'eau de goudron ; on y mêle une ou deux onces d'antimoine. Cet anti-putride & dépuratif peut être administré pendant deux ou trois mois , s'il le faut.

Pour les frictions nécessaires à l'extinction des œufs & des insectes qui les ont déposés , on emploie l'onguent dont voici la recette , avec la maniere de s'en servir.

*Onguent.*

Prenez une bouteille d'huile & une demi-livre de soufre en canon. Faites cuire le tout ensemble , jusqu'à ce que le soufre soit fondu , à la réserve d'un léger sédiment qui reste toujours.

On connoît que cette liqueur a acquis le degré de coction nécessaire , lorsqu'une goutte répandue sur la terre la blanchit , à l'instar de l'extrait de saturne. Alors on le coule dans un autre vase , où l'on aura mis quatre onces d'huile de tartre par défaillance ; on le repose sur le fourneau jusqu'à ce que la matiere soit devenue blancheâtre.

On frotte le corps de tous les animaux affectés de cette maladie , & ce même remede convient également à ceux qui le sont de beauvaires , de crinons , de cirons & autres insectes , dont la présence finit assez souvent par faire naître la gale & le farcin.

---

## C H A P I T R E X V.

### *Du Clapot.*

**L**ES chevaux en sont plus communément attaqués que les mulets.

### *Caractere de la maladie.*

La putréfaction des oreilles caractérise cette maladie.

### *Sa cause.*

Elle reconnoît pour cause la plus ordinaire , la mal-propreté ; la cause prochaine est due à des poux , connus sous le nom de tiques dans cette colonie. Ils s'introduisent en grand nombre , & se multi-

plient dans l'oreille de l'animal ; ils vont même se retrancher jusqu'au fond de cet organe, & y établissent un ulcere chancreux.

Les coups de dents des autres animaux, les coups de bâton peuvent encore y donner lieu, par la meurtrissure qui en résulte, & qui dégénere en ulcere malin. La douleur qui en est la suite, peut occasionner le spasme ou la folie.

On reconnoît cette maladie à l'abatement de l'oreille & à sa tuméfaction, sa dureté & sa paralysie.

Le traitement, loin d'être négligé, doit au contraire se faire du moment que le mal se déclare & que les symptômes l'indiquent, si l'on veut obtenir la guérison.

*Méthode curative.*

Après avoir bien nettoiyé les oreilles, on y injecte jusqu'au fond quelques gouttes de jus de tabac & de citron mêlés ensemble, l'onguent gris, dissous dans un peu d'huile, peut y être suppléé. Ce traitement m'a toujours réussi.

## CHAPITRE XVI.

### *Des Tranchées.*

ON en reconnoît de plusieurs especes. Nous ne parlerons que des plus ordinaires. Nous en avons observé de deux sortes , dues à la présence des vers dans les arteres & les premieres voies. Nous ne parlerons ici que des tranchées de rétention d'urine , & des tranchées rouges.

### *Caractere de la maladie.*

L'obstruction de l'uretre , ou l'échauffement , produit la rétention d'urine. Celle-ci est bientôt suivie de mouvemens convulsifs & spasmodiques.

### *Symptômes.*

L'animal se leve & se couche successivement. Il regarde ses flancs , se dispose à uriner , sans le pouvoir , remue la queue & la redresse.

*Méthode curative.*

On commence le traitement par une saignée à la jugulaire. Si les tranchées ne cedent pas , on ouvre les deux veines des flancs , observant de les fermer promptement , après une effusion raisonnable , supposé que le sang sorte avec trop d'abondance.

L'opération faite , on fait avaler à l'animal un breuvage , composé de deux verres à liqueur d'esprit de térébenthine , & d'une demi-bouteille d'eau. Le jus de citron ou d'orange sure , à la dose d'un demi-verre , sur la même quantité d'eau , peut suppléer à l'esprit de térébenthine.

On doit faire un grand usage des lavemens avec le jus de ces végétaux , ou bien encore avec du savon bien dissous.

La boisson doit être continuellement devant l'animal ; on l'acidule de vinaigre ou de sel marin ; l'eau siropée peut y suppléer.

*Des Tranchées rouges.*

Elles ont une forte d'analogie avec les tranchées de rétention d'urine , en ce que dans l'un & dans l'autre cas l'animal se

consume en efforts impuissans pour uriner.

Les tranchées rouges se reconnoissent par les mouvemens de l'animal , qui se débat , se vautre , & cherche sans cesse à se coucher & à se relever : les borborigmes , le battement & le gonflement des flancs , les regards que l'animal y porte , le trépignement des pieds de derriere , le tremblement & le dégoût , la sueur des testicules & la difficulté d'uriner , sont des indications qui dévoilent la maladie & la font connoître sans nuage.

*Méthode curative.*

Pour en opérer la cure , j'ai toujours employé les potions , faites avec une poignée de fleurs de l'herbe mammassouffon , que je faisois bouillir dans deux pintes d'eau , jusqu'à la réduction de la moitié , ce qui forme la dose pour chaque animal ; on la double , si le cas l'exige.

Les feuilles peuvent être employées au défaut de fleurs ; les potions qu'on en prépare servent également pour vermifuges.

Le remede qui suit peut s'administrer avec un égal succès dans les tranchées de

rétenion d'urine & dans les tranchées rouges.

Prenez une certaine quantité de coquilles d'huître calcinées au feu, réduisez-les en poudre; mettez - en une demi - livre dans deux bouteilles d'eau; secouez souvent le vase; après une infusion d'une heure, agitez-le encore, & filtrez à-travers d'un linge ce qu'il contient. On peut en donner depuis un demi-verre jusqu'à un verre entier.

C'est un remede encore très-spécifique pour la gravelle.

## CHAPITRE XVII.

### *Des Coliques venteuses.*

**D**E toutes les maladies qui affectent les animaux, il en est peu qui soient accompagnées de symptômes plus alarmans, & suivies d'effets plus prompts, que ce genre de coliques. L'air qui se dégage des alimens dans cette circonstance, distend l'estomac & les intestins avec tant de force, que l'animal succomberoit promptement, si l'on

ne se hâtoit de le secourir. Cete distension comprime tous les vaisseaux du bas-ventre , au point de faire refluer le sang dans la poitrine , & de faire suffoquer l'animal , à moins qu'il ne se fasse des ruptures dans les vaisseaux de l'abdomen , d'où résultent des hémorragies qui ne sont pas moins dangereuses. La distension est quelquefois portée au point d'occasionner la dilacération de l'estomac & des intestins. Les symptômes de cette maladie étant connus de tout le monde , nous nous dispenserons de les décrire ; nous nous bornerons à indiquer la méthode curative qui jusqu'ici nous a le mieux réussi.

*Méthode curative.*

Prenez deux bouteilles d'eau de lessive ou de cendre , faites-la bouillir avec une once d'anis & une poignée de baume ou de menthe. La coction doit la réduire à la moitié. Vous en faites boire à l'animal deux ou trois bouteilles dans l'espace de vingt-quatre heures.

La saignée ne doit jamais avoir lieu. On

fouille exactement l'animal deux ou trois fois par jour.

On lui fait prendre des lavemens en quantité avec de l'eau de savon, ou bien encore avec le breuvage préparé.

## CHAPITRE XVIII.

### *Des Maladies du Pied.*

**S**I le préjugé s'oppose trop souvent à la curation des maladies des animaux, on peut dire que celles du pied éprouvent cet effet bien plus que celles d'aucune autre partie.

Un animal vient-il à boiter ? d'abord la prudence examine ; mais de quel œil ? La cause naturelle & physique du mal échappant aux recherches trop superficielles, on conclut que la claudication n'est qu'un effet incontestable de maléfice, parce que l'animal ne peut boiter sans cause, & que celle des claudications est souvent difficile à appercevoir.

*Causes:*

*Causes.*

Les maladies du pied reconnoissent plusieurs causes , dont les principales sont : les piqûres de cloux & de verre , qu'on jette si imprudemment dans les savannes , au lieu de les enterrer chaque fois ; les foulures & les épines. Quelquefois elles viennent d'une excroissance de chair à la sole charnue , ayant la forme & le volume d'une cerise. Rien n'est plus commun que d'attribuer à l'épaule ou à la hanche la cause de la claudication , qui se trouve le plus souvent dans le pied. Ce préjugé , auquel un grand nombre de propriétaires sont attachés , a souvent rendu inutiles les conseils que j'avois cru devoir donner pour la guérison des animaux sur l'état desquels j'avois été consulté. Voici un fait qui fera sentir jusqu'à quel point ce préjugé est enraciné.

Un habitant du quartier marin avoit un mulet qui boitoit depuis deux ans. Plusieurs maîtres de l'art en avoient tour-à-tour entrepris la cure. Eblouis par le préjugé , tous traitèrent comme mal , ce qui

ne l'étoit nullement , & n'en avoit pas même la moindre apparence. Un d'entre eux , à qui le propriétaire en avoit en dernier ressort confié la guérison , avoit appliqué sur l'épaule une roue de feu.

Six mois furent employés à poser , lever & reposer des appareils de gomme sur une plaie qui sembloit n'avoir été faite que pour nous ôter le droit de dire qu'on traitoit l'animal sans qu'il fût malade.

L'inutilité de ce traitement déterminâ le propriétaire à me faire appeler. J'examine le mulet , & conclus que la sole charnue devoit être affectée ; en conséquence je propose de dessoler.

Rien ne rend plus docile un esprit prévenu , qu'une expérience longue & malheureuse. L'habitant ne contesta pas la possibilité de la cause indiquée de cette claudication. Quant à l'opération que je me préparois à faire , il ne crut pas devoir l'adopter ; il la jugeoit non seulement difficile , mais encore mortelle.

Pour dissiper ses craintes , & triompher de ses préjugés , je m'engageai à lui payer cent pistoles , si l'animal ne guériffoit pas.

Le pied deffolé présente à ses yeux étonnés la cause que j'avois indiquée ; il s'offre dans la sole charnue une cerise ; la partie de la sole de corne qui lui répondoit , offroit une concavité semblable à celle d'un moule à balle ; j'extirpe cette tumeur , & dans moins de cinquante jours le mulet qu'on traitoit vainement depuis deux ans , fut promptement guéri.

Le succès de cette opération a produit , selon moi , deux effets également avantageux ; celui de détruire le préjugé qui portoit presque toujours dans les parties supérieures des membres les causes des claudications , & celui de faire connoître l'opération de la deffolure , qui n'avoit point encore été pratiquée dans les colonies , & qu'on y regardoit même comme mortelle.

Cette opération , que j'ai mille fois répétée , toujours avec le même succès , & souvent dans les mêmes circonstances , a porté le dernier coup à l'hydre du préjugé sur ce point , & a fini de persuader.

Depuis cette révolution dans les sentimens & les opinions , les grandes routes , les chemins & les savannes n'ont plus

comme autrefois offert à mes regards le spectacle douloureux d'une infinité d'animaux boiteux & deffabotés, qu'un peu de hardiësse & moins de préfomption auroit affranchis de la souffrance, & rendus aux habitans.

Mais pour revenir aux caractères propres aux maladies des pieds, elles s'annoncent par la claudication, une extrême fenfibilité de la sole, l'enflure de la jambe & la fièvre, avec beaucoup de chaleur.

*Méthode curative.*

J'applique toujours un plumasseau bien imbibé d'essence de térébenthine, ou d'eau-de-vie, ou de tafia; que j'aie ou que je n'aie pas pratiqué l'opération de la deffolure.

Il n'est pas toujours nécessaire de deffoler dans cette circonstance; on ne doit le faire qu'autant qu'on est assuré que le mal a son siège sous la sole de corne. Dans tous les cas où la claudication est due à des corps étrangers qui ont pénétré dans l'intérieur du pied, on se borne à les retirer, on agrandit la plaie, on extirpe toutes les excroissances, on pose un appareil qu'on fixe par un fer qui ne tient qu'à quatre cloux

non rivés ; on leve cet appareil deux fois par jour ; après cinq à six traitemens , on se contente de verser un peu de térébenthine dessus.

Quant aux plumasseaux , je préfere de les composer avec des étoupes de cable de navire ; le goudron dont ils sont pénétrés leur donne une propriété vulnérable.

Il arrive quelquefois que la gangrene s'empare du pied , parce qu'on a trop long-tems négligé l'animal , & qu'on ne l'a pas assez tôt confié à la prudence éclairée de l'artiste ; dans ces ci constances on fait un appareil avec la teinture de myrrhe & d'aloès , ou le jus de garratha simple , qu'on fait tenir comme ci-dessus , en passant quelques éclisses en travers. On a soin que l'animal ne se mouille & n'entre jamais dans des endroits boueux & trop humides. Il courroit grands risques de prendre un spasme incurable.

Au bout de quelque tems il faut r'ouvrir la plaie pour faciliter la sortie des matieres. Cette opération semble être indispensable quand les humeurs ont long-tems séjourné

dans la partie , avant qu'on ait traité le mal , ou qu'on l'ait reconnu,

*Réflexions relatives.*

Dans ces fortes de maladies , comme dans presque toutes les autres , Messieurs les habitans , loin d'appeller le praticien , en confient la cure à leurs negres. Il seroit donc à souhaiter qu'ils leur donnassent une teinture de l'art , car personne n'a la science infuse , on ne fait rien qu'on ne l'ait appris , & les negres assurément ne forment pas exception à cette regle ; ils n'operent que parce qu'ils y sont forcés par les ordres qu'on leur a donnés. Quelque dextérité qu'on veuille bien leur supposer , certainement elle n'égalera jamais celle d'un praticien qui a consacré sa vie à cette étude.

Puisqu'on souhaite si passionnément s'affranchir des dépenses qu'entraîne toujours la réquisition d'un maître de l'art , qu'on fasse au moins instruire le negre , qu'on le mette quelque tems chez le vétérinaire. Car enfin , occupé à manier , tantôt la

bêche , tantôt l'écumoire , ne donnant à l'étude de la nature , dans sa marche à l'égard des maladies , que le tems où on l'appelle pour administrer un remede dont le hafard dicte toujours le choix , ce negre peut-il saisir le genre , les caracteres de la maladie , en reconnoître les symptômes , en opérer la cure ? Cependant on l'emploie comme s'il avoit pu dans un instant se donner un talent que peut à peine parvenir à posséder un homme bercé pendant plus d'un tiers de sa vie , entre la lecture & l'observation , qui seules occupent tous ses loisirs. Jusqu'à quand les enfans de la philosophie fermeront-ils les yeux ? Ne voudront-ils jamais déchirer le bandeau fatal qui les aveugle ?



## C H A P I T R E X I X.

*Du Mal du Tabac.**Siège & caractère du Mal,*

C E mal a son siège à la partie antérieure & supérieure de l'os maxillaire touchant au cornet du nez; il est caractérisé par une tumeur de la grosseur d'une fève. Il s'y forme un petit calus; il en découle abondamment, quand on lui donne jour, une matiere tantôt blanche & tantôt sangui-nolente; tantôt elle paroît sous diverses couleurs; on ne peut ouvrir la bouche de l'animal sans être tout-à-coup révolté par une odeur infecte qui s'en exhale. La carie est souvent le résultat de ce mal; non-seulement elle rongé les os & les cornets du nez, mais encore elle attaque les dents voisines de la tumeur, elle les creuse, en mine la racine, & les fait souvent éclater, comme je l'ai appris de l'expérience.

Dans ces fortes de cas, il s'engage entre les éclates des dents, des parcelles de nour-

riture qui augmentent l'infection, la rendent insoutenable, font augmenter la tumeur, l'irritent & l'enflamment, ce qui oblige le praticien à examiner toujours la bouche de l'individu affecté de cette maladie.

*Causes.*

Ses causes ne sont autres, je pense, que les coups de pied d'un autre animal, les coups de bâton, le resserrement trop fort d'un licol à nœud coulant, qui coupe souvent tout-à-coup la respiration, au point de suffoquer l'animal. Une tumeur phlegmoneuse peut encore y donner lieu & se terminer en abcès dans les sinus maxillaires.

*Méthode curative.*

J'ai toujours eu pour principe d'abattre l'animal, de lui ouvrir la bouche à l'aide d'un pas-d'âne (1), d'examiner les dents, afin de reconnoître celles qui pouvoient être endommagées; j'introduisois une sonde par l'ouverture extérieure; j'agrandissois

---

(1) Voyez pas-d'âne à la planche des instrumens.

cette plaie & j'y injectois, à l'aide d'une seringue, trois ou quatre fois par jour, la teinture de myrrhe & d'aloès, le jus de garratha simple mêlé dans un peu d'eau de chaux, le tout bien battu ensemble; je lançais la même liqueur par l'ouverture de la dent de dedans en dehors.

Je composois un gargarisme avec de l'eau & du vinaigre; à cet acide je substituois les citrons ou les oranges sures, j'y ajoutois quelques pincées de poivre & de sel marin, un peu d'assa-fœtida & quelques gouffes d'ail. Après avoir laissé le tout infuser ensemble pendant quelque tems, j'attachois un morceau de linge au bout d'un bâton, je l'imbibois de ce gargarisme, & j'en frotois intérieurement la bouche de l'animal.

Quand je m'appercevois du moindre gonflement à la mâchoire, j'y parlesois promptement, çà & là, quelques boutons de feu (1), pour donner un écoulement aux humeurs qu'un trop long séjour pourroit rendre corrosives. je frotois les brû-

---

(1) Voyez la planche feu.

lures avec de la térébenthine & le jaune d'œuf animé de teinture de myrrhe & d'aloès.

---

## C H A P I T R E X X.

*Des Vers qui attaquent les Bêtes à cornes.*

**L**ES symptômes qui annoncent les maladies vermineuses dans les bêtes à cornes, sont assez faciles à saisir.

La toux se déclare d'abord, l'animal maigrit & devient étique, il a la diarrhée, un mucus semblable au blanc-d'œuf lui sort par la gueule, il perd l'appétit; s'il vient à se coucher, sa foiblesse ne lui permet pas quelquefois de se relever; il mange encore dans cette situation, où il pourroit rester long-tems si l'on ne prenoit le parti de l'assommer.

J'ai ouvert une infinité de bêtes à cornes; dans lesquelles ces symptômes existoient, & j'ai toujours observé qu'ils étoient dûs à la présence des vers.

*Description de ces Vers.*

Les vers trouvés à l'ouverture de ces animaux , étoient d'un blanc éclatant ; pointus par les deux bouts , extrêmement déliés , & ayant depuis trois jusqu'à huit lignes de longueur. Je les ai découverts , pour la plupart , dans le premier estomac , où probablement ils avoient pris naissance. J'ai trouvé qu'ils remontoient en foule par l'œsophage , entroient par la glotte , & descendoient par la trachée-artère dans les bronches. Il est bien facile de concevoir que la présence de ces vers dans la trachée-artère doit exciter une toux violente.

Il n'est pas nécessaire de dire que cette maladie n'est incurable qu'autant qu'on néglige de la traiter au moment de son invasion. Le moyen dont l'expérience nous a jusqu'ici prouvé le mieux l'efficacité , consiste dans le vermifuge antiputride que nous avons indiqué pour les vers dans les premières voies , chap. VIII.

On met ensuite l'animal à l'usage de l'eau de goudron , que l'on donne à jeun à la dose d'une bouteille , avec un peu d'extrait

de genievre. On empêche que l'animal mange à la rosée, & ne reste exposé au vent du nord.

---

## C H A P I T R E X X I.

*Des Maladies putrides & non charboneuses des Bêtes à cornes.*

**L**EUR siége varie dans chacun des individus attaqués.

Dans les uns, les ulceres qui caractérisent ces maladies sont rongeurs & occupent la trachée-artere, & sur-tout le larynx.

Dans d'autres, on les trouve sur la membrane interne du dernier estomac & des intestins jusqu'au rectum. J'ai presque toujours observé ces parties affectées d'épanchement d'un sang épais, noir & coagulé; les gros boyaux enduits d'une humeur glaireuse & jaunâtre tirant sur le noir; ce sang coagulé, de la grosseur d'une livre, exhaloit une odeur infecte.

Chez d'autres, le premier estomac étoit

enflammé, le feuillet, tantôt extrêmement dur, tantôt absolument putréfié.

D'autres enfin offroient à mes yeux des ampoules dans l'arrière-bouche, dont elles obstruoient l'entrée en se continuant par la trachée - artère jusqu'aux poumons, qui étoient également enduits d'une humeur glaireuse & jaunâtre répandue dans tout le corps.

Dans quelque partie que fût le siège du mal, si la putréfaction avoit lieu, on voyoit s'écouler par les narines un pus glaireux & jaunâtre, capable de corroder & ronger les parties qu'il touche, exhalant une odeur cadavéreuse; il agit comme la morve; comme elle, il corrode la membrane pituitaire.

#### *Symptômes.*

Cette maladie s'annonce par le dégoût; qu'on voit s'augmenter à mesure que l'animal approche de sa fin.

Les flancs lui battent violemment, sa respiration est gênée, des larmes coulent de ses yeux; il s'établit un flux de ventre;

souvent on observe du sang dans les excréments.

Il arrive la plupart du tems que si l'on passe la main sur le corps de l'animal, on est frappé d'un bruit qui, sortant d'entre la chair & la peau, ressemble assez à celui qui résulte du froissement du parchemin. Ce bruit, connu sous le nom de crépitation, est dû à l'air engagé dans le tissu cellulaire de la peau. Pour dégager cet air du tissu qui le tient enfermé, on scarifie la peau dans tous les endroits où elle paroît détachée.

*Traitement.*

On frotte la plaie avec du vinaigre & du sel, ou l'urine de l'homme, ou l'eau salée; le taffia ou l'esprit de térébenthine peuvent encore servir; les oranges & les citrons ne sont point contraires.

Le premier pas dans la cure de cette maladie, c'est de séparer très-promptement les animaux affectés, de ceux qui ne le sont pas; on ne peut trop se presser d'envoyer les premiers dans l'hôpital de la savanne; il arrive quelquefois qu'on n'en a pas le tems; dans

plusieurs individus cette maladie fait des progrès si rapides , que la mort suit de près son invasion ; & on a d'autant moins lieu de la soupçonner ou d'en craindre les effets , que les animaux qu'elle attaque sont ordinairement les plus vigoureux , ceux qui paroissent jouir de la santé la plus robuste.

D'après l'inspection des symptômes ci-dessus , je n'hésitai point , le 14 Février 1786 , à prononcer l'incurabilité d'un bœuf sur l'état duquel j'étois consulté par M. Dufour , imprimeur au Cap , qui le fit affommer d'après le conseil que je lui en donnai.

Cet animal , valétudinaire depuis long-tems , avoit un flux diarrhétique ; il lui découloit des naseaux une morve très-dépravée , féreuse , putride & puante. Je fis sentir à M. Dufour le danger qu'il y auroit à conserver cet animal plus long-tems ; que sa maladie ayant tous les caractères contagieux , pourroit s'étendre bientôt sur les autres animaux.

J'en fis l'ouverture , la réalité de mon pronostic me mérita , de la part du propriétaire , de nouvelles assurances de confiance. Je trouve à l'intérieur du larynx

un ulcère rongéant , putride & exhalant une odeur des plus infectes. Parmi les autres pièces anatomiques de mon cabinet , celle-ci , renfermée dans un bocal , figure comme une des plus curieuses. La membrane pituitaire étoit généralement ulcérée. Il en découloit une sérosité putride & insoutenable ; l'ulcère s'étendoit jusqu'aux cornets inférieurs. Tous les intestins , dans un entier relâchement , étoient abreuvés d'une matière âcre , dissoute & féreuse. Les estomacs participoient des mêmes vices. La rate étoit petite & desséchée , les poumons flétris , dépourvus de sang ; en un mot , cette ouverture ne laissoit pas le plus léger doute sur le caractère insidieux , malin , contagieux , de cette maladie. Plût à Dieu que tous les propriétaires eussent l'attention , dans ces sortes de cas , de consulter un artiste instruit ! combien de maladies désastreuses ne seroient pas étouffées dans leur source , au moyen de légers sacrifices ?

Dans ces sortes de maladies , souvent la nature cherche à se débarrasser elle-même de ces humeurs viciées ; alors on voit naî-

tre des tumeurs indistinctement sur toutes les parties du corps ; leur forme varie autant que leur volume ; on en voit de la grosseur d'un œuf de pigeon , & d'autres qui excèdent celle d'un pain de trois à quatre livres ; il faut promptement les extirper & les inciser à côte de melon , pour faciliter la suppuration , qui semble être le dépuratoire adopté par la nature. On passe des setons sur toutes les parties qu'on juge à propos ; on en frotte le ruban avec l'onguent basilicum , dans lequel on mêle quelques poudres vésicatoires. Il se rassemble souvent sur la partie où le seton est posé une si grande abondance d'humeurs , qu'elles y forment une tumeur considérable. Il faut se hâter de l'ouvrir , mais aussi profondément que la dureté le demande , observant de ne jamais le faire en travers. Si par hasard quelques vaisseaux d'un calibre considérable étoient ouverts , il faudroit y porter un bouton de feu , ou en faire la ligature.

Le centre de ces tumeurs est d'une couleur jaune comme l'écorce d'orange douce. Au commencement des scarifications, il ne

découle de la plaie qu'une sérosité claire & limpide comme l'eau de roche ; au bout de trois ou quatre jours la suppuration se déclare , on doit en aider l'établissement au moyen des sétons (1). La tumeur ouverte , on la frotte avec des oranges sures , ou des citrons , ou du sel. On peut y suppléer par le vinaigre , ou l'essence de térébenthine. Ces deux dernières peuvent être remplacées à leur tour par l'urine d'homme.

Ces frictions doivent se faire deux à trois fois par jour , observant , avant toute autre opération , de déterger chaque matin la plaie avec de l'eau tant soit peu tiède.

Sur la fin de la maladie on fait une décoction aromatique , dont on lave la tumeur & tout le corps de l'animal. Dans le cours de la maladie on fouille l'individu , on lui donne des lavemens acidulés , & on lui fait observer régulièrement la diette.

On purgera l'animal tous les huit , ou au moins tous les douze jours ; la médecine sera relative à la force , à l'âge , à la conf-

---

(1) Voyez aiguille à séton dans la planche des instrumens.

titution des Sujets. Elle sera composée ainsi :

Prenez :

Jalap ou sené , . . . . . 2 onces.

Faites infuser dans une demi-bouteille d'eau bouillante , pendant deux ou trois heures. L'espace écoulé , vous le filtrerez à travers un linge.

Lorsque vous employez le sené ou le jalap de la façon ci-dessus , & que l'infusion prescrite est faite , vous y ajoutez une once d'aloès , observant qu'il soit bien dissous , & le liquide bien dégagé par la filtration , avant de le faire boire à l'animal. On le purge toujours à jeun , sans le laisser manger que cinq à six heures après la purgation.

Cette maladie , quelques caractères d'incurabilité qu'elle réunisse , ne sera point inaccessible aux secours de l'art , si l'on fait la prendre au moment de son invasion.

A ce premier période on administre les anti-putrides avec succès. Comme n'en prescrire qu'un seul feroit jeter les habitans dans l'embarras , puisqu'il pourroit très-bien arriver qu'ils n'auroient pas celui indiqué , nous allons en désigner plusieurs ; on

peut les substituer les uns aux autres , & fixer son choix à sa volonté. Point de méprise , point de danger.

L'eau de goudron à jeun , à la dose d'une bouteille. (1)

Le quinquina , à la dose de deux ou trois gros dans une demi-bouteille d'eau avec un peu de sirop.

Le camphre , à la même dose dans *idem*.

Le jus de citron ou d'oranges sures , à la dose de deux petits verres à liqueur , ou trois à quatre de ces fruits exprimés dans une bouteille d'eau.

L'esprit de sel ou de vitriol , à la dose d'une cuillerée à bouche dans une demi-bouteille d'eau siropée.

En un mot , tous les acides , les nitreux , les décoctions aromatiques & anti-putrides , depuis la dose d'une demi-bouteille , jusqu'à une bouteille entière , suivant que les animaux sont plus ou moins forts.

Les lavemens avec les décoctions aromatiques sont excellens.

---

(1) C'est un balsamique , un antiputride , un vermifuge , un rafraîchissant.

On lancera dans les naseaux des injections faites avec l'eau de savon ou le jus de garratha mêlé de quelques gouttes de jus de citron. S'il y a irritation, les injections émollientes sont indispensables.

Comme il se trouve ordinairement de ces ulcères charboneux sur & dessous la langue de l'animal, le praticien doit exactement visiter la bouche. S'il y trouve quelque chose, il l'extirpe adroitement, & fait superficiellement toucher à la plaie l'acide vitriolique. Cette opération faite, il a soin de nettoyer la bouche avec une infusion d'écorce d'orange ou de citron, ou de quinquina dans le vinaigre. Méthode également praticable sur tous les autres quadrupèdes ainsi ulcérés, comme sur les bêtes à cornes.



---

---

C H A P I T R E X X I I .

*Des Maladies des Moutons.*

**L** E S moutons à Saint - Domingue sont moins souvent malades qu'en France , & l'on peut dire , à quelque chose près , qu'ils ne le seroient jamais en Amérique , s'ils étoient aussi bien soignés qu'en Europe. Jamais ils ne sont attaqués de ce mal reconnu par nos paysans sous le nom de *mal de moutons* , ni de toutes ces especes de farcins qui défigurent les chevaux ; rarement ils sont attaqués de ces vers appelés *sang-sues* en terme de hameau.

Leurs maladies les plus ordinaires sont les fièvres putrides & malignes ; beaucoup de vers , nichés dans le dernier estomac ; on les trouve aussi dans l'épaisseur des membranes de ce viscere. Ils sont très-déliés , & pointus par leurs extrémités ; à peine les apperçoit-on. La partie où ils se logent est ordinairement œdémateuse ; ils sont de couleur blanche ; les boyaux sont

très-rouges , parsemés de stries de couleur violette ; les matieres fécales sont jaunâtres , assez semblables à du beurre rance.

Ces maladies sont très-aiguës ; le mouton mange toujours jusqu'au dernier moment. On le trouve malade sans avoir aperçu le moindre symptôme ; il meurt dans tout son embonpoint , parce que celui qui conduit le troupeau y veille à-peu-près avec la même exactitude que le gardien du gros bétail sur le sien.

Je suis persuadé , & d'après de bonnes preuves , que ces maladies ont leur cause principale dans la mauvaise habitude où l'on est de laisser les moutons paître à la rosée , & leur fumier fermenter dans les étables où est ce bétail. Ce fumier , qui croupit & s'échauffe , est dans le cas de produire la décomposition des humeurs. C'est ce que j'ai fait observer à plusieurs habitans , aussi ont-ils eu depuis le soin de faire exactement nettoyer & parfumer leurs bergeries.

*Traitement curatif.*

Dans ces sortes de maladies on emploie

les antiputrides désignés au chapitre précédent , en proportionnant la dose ; les vermifuges prescrits pour les vers dans les premières voies ; la dose en sera également proportionnée. Les uns & les autres se donnent à jeun.

On observe que l'animal ne sorte , ni à la rosée , ni à la pousse des herbes.

La bergerie devrait être élevée sur quatre piliers simplement , pour que les vents pussent en corriger l'atmosphère. Il devrait y avoir un abreuvoir , où l'eau , exactement renouvelée soir & matin , devrait être acidulée & salée dans tous les cas qui l'exigeront,



---

---

## C H A P I T R E   X X I I I .

### *De l'Usage du sel pour les Moutons.*

O N laisse continuellement la laine aux moutons. Comment peuvent-ils résister à l'excessive chaleur? La clairvoyante nature n'a pas tout fait, elle a voulu nous ménager l'honneur de la seconder dans ses vues, d'achever son ouvrage, ou plutôt de réparer ses négligences & d'en faire notre profit. Elle habille les troupeaux, & laisse à notre prudence le soin de diminuer dans certains animaux le volume de leur habillement. Suivant le plan de la nature, cet habillement doit être favorable à l'individu qui en est couvert; notre économie éclairée doit empêcher qu'il ne lui devienne nuisible, & c'est sur-tout dans ce pays que ce principe doit s'appliquer, à raison des grandes chaleurs qui y regnent; on devrait donc dépouiller de leur toison toutes les bêtes à laine au moins deux fois par an.

On est dans l'usage en Espagne & dans

les Pyrénées, de faire manger du sel aux troupeaux; aussi, combien les voit-on frais & bien portans? Jamais ils ne sont attaqués de maladie, & ils ne meurent que de vieillesse. Pourquoi n'imiterions-nous pas l'exemple utile de ces peuples bergers? Devons-nous être moins sages & plus négligens qu'eux?

Tout ce que je pourrois dire du sel ne donneroit jamais une idée satisfaisante de ses propriétés louables; c'est à ses effets à faire ses éloges; & si l'on desire au reste des instructions à ce sujet, on n'a qu'à consulter la chimie, son flambeau guidera dans la connoissance des parties intégrantes de ces substances.

Quant à moi, je me contenterai, comme je le dois, de dire que le sel est généralement reconnu pour antiputride & vermifuge. Il conserve encore les chairs, les bonifie, en corrige les mauvais caractères, déterge & cicatrise les ulcères. Messieurs les habitans ne sauroient donc mieux faire que d'en donner de tems en tems à leurs animaux, soit comme aliment, soit comme médicament.

Cette opération devoit se faire tous les huit jours. Pour sa facilité on disposeroit çà & là, dans la savanne, suivant le nombre des animaux, des piliers qui eussent une hauteur proportionnée à l'attitude libre & facile de l'animal. Ces piliers devoient être en maçonnerie, & porter depuis quatre jusqu'à cinq pieds de circonférence. Le dessus, s'il ne peut être d'une pièce, sera bien carrelé, bien uni; on devra les disposer de huit à dix pieds de distance; on met le sel au milieu, ou bien on l'étend en forme de couche. Après que l'animal en a mangé, on observe qu'il n'aille boire d'une heure.

La quantité pour chaque animal ( je parle du gros bétail ) va jusqu'à une poignée de sel marin avec autant de son ou de farine de froment ou de maïs.

Cette même ration suffira pour dix brebis.



---

C H A P I T R E X X I V.

*De la Rage.*

**L**A rage ou l'hydrophobie est peu connue à Saint-Domingue , parce qu'il n'y a pas autant de chiens qu'en France , & que c'est principalement ces animaux qu'elle attaque. Le peu qui en ont ressenti les effets , ont souvent causé bien des malheurs & fait couler bien des larmes à l'humanité , par l'imprudence de leurs maîtres. Un seul trait rapporté , outre qu'il justifiera ce que nous venons d'avancer , confirmera encore ce que nous avons tant d'occasions de dire de l'excès de sécurité des habitans , & de l'aveuglement qui leur fait négliger les conseils & les secours de l'utile pratique.

Un particulier , mon plus proche voisin , m'appelle un soir après souper ; il étoit neuf heures ; je m'y rends ; on m'apporte un chien : je le vois : les symptômes m'épargnent un long examen.

*Symptômes:*

Cet animal , sur ses pieds , me regarde fixément. En vain son maître l'appelle , il n'a pas l'air de le reconnoître ; il ne veut ni manger , ni boire ; il fait quelques pas dans la chambre , court à l'effigie de la chandelle pour la mordre ; soudain il se replie sur l'ombre de son propre corps , souvent la tête haute , d'un air hagard & l'œil pétillant & enflammé , il regarde le plancher avec une sorte de menace.

Ce chien est enragé , dis-je à l'assemblée , . . . si donc , il faut l'attacher . . . . . Vous badinez , monsieur ; & pour montrer combien ils tenoient à leur opinion , ils le caressent & le manient à l'envi. J'en frémis en me rappelant les suites funestes de la rage , & les tristes aventures auxquelles elle a si souvent donné lieu.

Cependant , déterminés sans doute par la possibilité , ou voulant tout-à-fait mépriser mon sentiment , ils l'attachent le soir même , mais avec si peu de précaution , que le lendemain il s'élançe avec furie hors de son gîte , & se précipite dans la rue

fur un negre que son mauvais destin y conduisit. Il lui déchire impitoyablement la main, & ne rentre que pour mordre le cheval dans l'écurie, & lui emporter la levre supérieure.

Appelé promptement pour voir le cheval, j'arrête l'hémorragie avec un bouton de feu; j'applique le seul onguent mercuriel jusqu'à l'entière guérison; je veux traiter l'animal intérieurement d'une manière analogue aux dangers de la maladie. On s'obstine à soutenir que le chien n'étoit pas enragé. Il n'auroit fallu rien moins que l'aveu de l'animal lui-même, pour les persuader; peut-être encore auroient-ils pris cet aveu pour un effort du délire.

Ne pouvant la vaincre, je cede à l'obstination; soixante jours s'écourent dans la sécurité la plus parfaite; mais quel étonnement, lorsque le negre, qui appartenoit à messieurs Royer & Duppe, commence à faire des extravagances. On l'attache, on le traite; mais de tous ces soins on n'a que le triste avantage de prolonger de huit jours, plutôt son tourment que sa vie; il meurt enfin dans toutes les horreurs de la

rage, avec les convulsions les plus effrayantes. Cette catastrophe arma la sévérité des officiers municipaux. Nul chien ne peut sortir sans être promptement assommé.

Ce fut alors que le maître du chien dépouillant enfin son fatal & coupable entêtement, me rendit justice, & me témoigna le plus grand regret de ne m'avoir pas cru. Heureux si son regret avoit pu tout effacer & tout remettre dans son premier état ! Craignant avec raison que son cheval ne pérît, il me pria instamment de le traiter. Faisant céder les intérêts d'un amour-propre honnête & légitime, aux intérêts du bien public, je me transporte dans l'écurie où étoit l'animal.

Je le trouve triste, abattu, languissant; son œil est sans vivacité, sa paupière appesantie & presque mourante, son ventre extrêmement tendu & cordé; de sa bouche sort une écume ressemblant au blanc-d'œuf très-filé. Je cours lui préparer un remède pour le lendemain; le propriétaire vole à ma rencontre au point du jour & vient m'annoncer que le cheval n'a rien mangé pendant la nuit.

Je

Je trouvai en effet le fourrage encore dans le bac, l'animal sans chaleur & sans ce battement qui dénote qu'on respire encore; l'écume couloit toujours de sa bouche, ne souffroit aucune difficulté.

Avant d'administrer aucun remède, je commence par prévenir tout funeste accident, par mettre un bon museau de cuir à l'animal, & après l'avoir fortement amaré, j'applique cinq sétons, deux derrière les oreilles, un au poitrail, & deux aux cuisses.

Je saupoudre l'onguent que j'emploie, avec les poudres cantharides; la suppuration s'établit.

Trois breuvages avec la poudre de vipère & la thériaque, sont donnés dans trois jours. Depuis je ne fais boire à l'animal qu'une once de thériaque dans une bouteille de vin. Le lendemain du jour que j'entrepris la cure, je commençai les frictions mercurielles, & les ai continuées de deux en deux jours pendant l'espace de quinze jours.

J'avois mis l'animal à l'usage de l'eau blanche siropée & mêlée de quelques

grains de sel marin ou de sel de nitre.

Je faupoudrois son manger de beaucoup d'antimoine.

Pendant le cours du traitement il a perdu absolument tout son poil.

Sa convalescence fut très-longue ; il est à-peu-près certain que s'il fût resté vingt-quatre heures de plus sans être traité , tous les secours fussent devenus inutiles. Le mal auroit pris tout l'empire qu'il lui eût fallu pour se rendre inaccessible aux efforts de l'art.

*Traitement curatif.*

Voici la recette du remede qui m'a toujours réussi. J'oserois presque en garantir l'effet ; le premier dont nous avons parlé au sujet du traitement de l'animal ci-dessus , entre en partie dans la composition de celui-ci :

Prenez :

Poudre de vipere. . . . . 8 onces.

Thériaque. . . . . 3 *idem.*

Coquilles d'huitre en poudre. 3 *idem.*

Bouteilles de vin blanc. . . . . 3.

Faites infuser le tout ensemble pendant

quelques heures. Partagez le résidu en trois doses, & donnez-en une chaque matin, l'animal étant à jeun.

Voici encore la recette d'un onguent qu'on peut suppléer à l'onguent mercuriel, quand on a des morsures à traiter ou des scarifications nécessitées par les effets de la rage.

Si la plaie est considérable, prenez une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, un gros chiffon de drap de laine; faites-le brûler, réduisez-le en poudre & le mettez dans la bouteille: après une infusion de quelques heures, lavez-en la partie malade. Cette friction faite, j'ai souvent appliqué l'onguent mercuriel avec succès.



---

---

## CHAPITRE XXV.

### *Des Herbes malfaisantes.*

ON ne fauroit prendre assez de précautions pour empêcher les animaux de manger des herbes malfaisantes. Leurs effets n'ont que trop produit de faux jugemens, & ceux-ci que trop entraîné de cruautés.

Voici le détail des herbes malfaisantes que les animaux sont le plus exposés à manger.

*Le manioque* : c'est un poison qui fait enfler les animaux.

L'herbe à datre, ou à cradine, ou à julienne, la mal nommée, en un mot tous les simples laiteux & caustiques, nuisent aux animaux; leurs sucres âcres rongent & corrodent la membrane de l'estomac & des intestins. Ces herbes produisent toujours des indigestions.

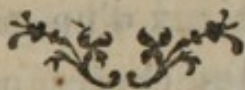
### *Traitement curatif.*

Voici le remède qu'il faut employer :

Prenez & pilez une gouffe d'ail dans un mortier , où vous repandez petit à petit un verre de vinaigre ; ajoutez-y une once de thériaque , & faites avaler le tout à l'animal ; c'est la dose. On peut l'administrer trois à quatre fois dans l'espace de vingt-quatre heures , & l'augmenter si le cas l'exige.

Voici encore un contre-poison merveilleux , dont on peut se servir avec un égal succès sur les hommes comme sur les animaux :

Prenez une ou deux onces de chaux vive & de la fleur de soufre , mettez-les dans deux pintes d'eau ; quelque tems après jetez cette même eau ( la dissolution des parties étant faite ) , remettez-y en la même quantité. La dose , pour l'animal , est d'un verre ; on la diminue à proportion pour l'homme.



---

**CHAPITRE XXVI.***Des Fractures.*

**P**OUR ne point parler de ces fractures dont tantôt la pure curiosité, & tantôt le desir de m'instruire, me fit entreprendre la cure; pour ne rien dire des cochons, des cabris, des moutons, des volailles & des chiens que j'ai guéris; pour passer sous silence la cure opérée d'une jeune perruche aussi curieuse pour son caquet & son joli babil, qu'aimable pour ses manieres douces & flatteuses; je ne rapporterai qu'un seul trait qui semble nous dire que plus le désastre est grand, plus nous devons nous élever au-dessus par la supériorité du courage. Arrêter l'édifice sur le penchant de sa ruine, ou s'enlevelir sous ses décombres, c'est l'effort glorieux d'un grand cœur.

D'ailleurs, les choses ne sont pas toujours aussi perdues qu'on se l'imagine. Souvent la nature feint de s'anéantir; nous le croyons, nous en sommes frappés, abattus.

Pour jouer notre crédulité ou notre foiblesse, soudain elle se relève du sein de ses ruines. Ainsi les praticiens doivent tout se promettre jusqu'au dernier événement, & c'est ce qu'ils eurent l'injustice de blâmer en moi lorsqu'ils révoquèrent en doute la cure que j'avois opérée d'une fracture considérable. Voici le fait.

Je fus appelé, dans le mois de Juin 1782, sur une habitation du Limbé, dependant du Cap : un cheval magnifique s'étoit cassé l'os du tibia. Je l'examine, la fracture se trouve en bec de flûte. Le cuir est percé comme d'un coup de rasoir ; un bout de l'os s'est échappé à travers. Le tout remis dans son état naturel, je fis la future.

Je fais cuire de la résine, de la poix de Bourgogne & du brai de térébenthine, autant de l'un que de l'autre. J'en mets une couche sur un morceau de toile forte dont j'entourai la partie affectée ; j'avois eu la précaution de coudre à cette toile des liens pour l'attacher à la croupiere que j'avois mise au moyen d'une sangle. Pour la faire tenir droite sur le dos, j'avois encore passé à l'autre cuisse un autre morceau de toile en

forme de culotte , avec un lien que j'attachois également à la croupiere. Au moyen de ces deux points d'appui , qui la tenoient dans un parfait équilibre , j'empêchois l'appareil de tomber. Il étoit déjà soutenu par quelques éclisses , précisément sur la place.

J'avois déjà fait la même opération en 1775 , dans le mois d'Août , à Urdot , vallée d'Aspe , ma patrie , en Béarn , sur une jeune pouliche d'un riche particulier.

Mais celle-ci , que j'ai faite dans cette colonie en 1782 , fut enfin crue véritable , quand on vit sur les affiches Américaines la lettre qui suit , & que l'incrédulité affectée des gens de l'art me força de faire imprimer.

« Vous me surprenez , Monsieur , en  
» m'apprenant que des habitans expérimentés  
» avoient soutenu qu'une bête cavalline  
» qui a une cuisse cassée étoit incurable ,  
» & que le plus sage parti étoit de l'abandonner.  
» Ils ont été , dites-vous , incrédules  
» lorsque vous leur avez dit que vous aviez guéri  
» mon cheval qui avoit une cuisse cassée ; ils ont voulu parier  
» que ce n'étoit de votre part qu'une fausse

» allégation. Si mon attestation leur paroît  
» digne de foi , offrez-la & acceptez le  
» pari , vous gagnerez ; je déclare bien su-  
» rement que dans le tems que je demeu-  
» rois sur l'habitation de M. Pons , au Lim-  
» bé , mon cheval s'étant cassé une cuisse ,  
» je vous fis appeller pour en entreprendre  
» la cure ; que vous l'entreprîtes , & qu'au  
» bout de deux mois le cheval fut entière-  
» ment guéri ».

J'ai l'honneur d'être , &c. *Signé*, SAL-  
LENAVE.

---

## C H A P I T R E X X V I I .

### *Polype à la trachée-artere.*

Q U A N D l'intéressant & le merveil-  
leux que réunit cette observation , &  
que lui ont avoué avec plaisir plusieurs  
personnes très - considérées pour leurs  
talens & leurs connoissances dans l'anato-  
mie , la chirurgie & la médecine , ne sol-  
liciteroient pas sa publicité , je me ferois  
une délicatesse de la passer sous silence ,

crainte d'abuser le public , qui se plaît à supposer le savoir & l'impartialité dans les corps qui s'élevent dans son sein sous le titre consolant d'académie , qui n'annonce rien moins que le foyer où s'allumera le flambeau qui doit éclairer l'humanité.

Un cabrouetier du Cap possédoit une mule depuis trois ans ; elle en avoit dix ; jamais on n'apperçut en elle le moindre symptôme de maladie ; son embonpoint étoit à son période. On la ramene aux approches de la nuit ; pas la plus petite altération dans son état brillant. Les fourrages lui sont donnés avec les autres animaux. Elle mangeoit encore à dix heures du soir. Vers les quatre heures du matin on va la chercher pour les fonctions journalieres. Quelle surprise ! on la trouve couchée , languissante & prête à mourir. On s'agite ; on m'appelle : je vole , mais l'animal n'est déjà plus quand je suis entré. Je lis dans tous les regards des soupçons de maléfice. Je m'empresse de les justifier , ou de les faire évanouir. J'ouvre l'animal , j'examine la poitrine & le bas-ventre ; tous les visceres sont dans le meilleur état. Cependant

les poumons & le cœur, gorgés de sang, piquent ma curiosité.

Suivant pas-à-pas les traces de cet engorgement, le bistouri me conduit au canal aérien. J'y découvre un polype, de la grosseur d'une orange, invétéré, très-cartilagineux & grené en dehors. Il devoit dater de loin, & n'être l'effet que d'une lente progression. Le reste de ce tuyau si essentiel à la vie étoit dans son état naturel; on y voyoit seulement beaucoup d'écume très-blanche, d'où l'on doit conclure que l'animal n'est mort que de suffocation.

Me défiant de mes lumières, je communiquai mes observations à des médecins & des chirurgiens que le savoir & de longues expériences ont rendu chers & recommandables à la colonie. Surpris de ce polype considérable, ils le jugerent des plus intéressans. Cependant le cercle des Philadelphes, à qui j'eus l'honneur d'en faire part, affecta de le mépriser, prétextant que c'étoit un phénomène dont il ne pouvoit résulter que des conséquences fort inutiles.

Eh! combien de phénomènes ne publie-t-on pas tous les jours? Sont-ils plus utiles?

D'ailleurs le sage , le philosophe , épris de l'amour du bien public & des sciences , rejettera-t-il un phénomène qui nous montre de quoi la nature est capable , un phénomène qui nous apprend, à nous maîtres de l'art & praticiens , scrutateurs de la nature , combien nous devons être attentifs sur la marche de cette motrice de tout être qui respire ; un phénomène qui nous fait voir sans obscurité , sans nuage , dans ces découvertes étonnantes que notre foiblesse croyoit enveloppées d'ombres impénétrables ; en un mot un phénomène de nature à pouvoir se reproduire , & qui n'a passé pour phénomène que parce qu'on ne l'avoit pas encore observé , & qui cessera de l'être par son renouvellement indubitable , si l'œil du praticien examine avec scrupule le cadavre qu'il ouvrira ?

Et n'y eût-il dans ma découverte que le seul avantage de déchirer le bandeau fatal de la prévention , de faire revenir les esprits de cet absurde préjugé , pere de tant de cruautés , mon observation seroit-elle digne de mépris ? Devroit-elle être , comme elle l'a été chez MM. les Philadelphes , marquée au coin de l'inutilité , & rejetée avec une insultante indifférence ?

---

---

C H A P I T R E X X V I I I .

*De l'Opération de l'Œsophagotomie.*

C H A Q U E individu , quand il se produit dans la société pour y remplir un rang , s'engage par un serment tacite à ne rien épargner pour se rendre utile. Le médecin , plus que tous les autres , doit s'imposer cette loi. Il le fait réellement. La maligne & décourageante censure ne devrait donc pas être le prix de l'exacte observation d'un si louable engagement !

Mais le mérite fut-il jamais à l'abri de ses traits ?

Je conviens que l'injustice est en quelque façon de nécessité dans le monde. Cependant ces personnes qui , en vertu de leur profession , sont jalouses & même glorieuses qu'on leur suppose l'amour du bien public , ne devroient pas , au moins , s'avilir & se dégrader en se compromettant avec le vulgaire ignorant , toujours prompt à condamner ce qu'il ne comprend pas. Ce ne

font point mes intérêts que je plaide, mais ceux de la société, qui perdra toujours, tant qu'on découragera ceux qui se dévouent à son utilité. La critique, au lieu de m'abattre, m'a couronné, puisqu'elle m'a supposé du mérite, & qu'elle a cru trouver en moi quelque chose digne de son attention.

En vain le chirurgien du roi s'est élevé contre ma prétention d'avoir le premier fait l'opération de l'œsophagotomie sur un être vivant. Plus jaloux de citer que de raisonner, mettant tout à contribution, en vain il a cru m'accabler sous un tas d'autorités aussi peu judicieuses que frivoles. En vain il m'observe que mille auteurs ont parlé de l'œsophage, des corps étrangers qui s'y arrêtent, de la manière d'en faire l'opération; il m'a plus ennuyé qu'instruit.

J'avois eu occasion de lire les ouvrages dont il emprunte si servilement & si mal-à-propos l'autorité. Les mémoires de l'académie royale de chirurgie, le dictionnaire de chirurgie, & plusieurs autres ouvrages, après une énumération de faits, tracent la route, décrivent le plan de con-

duite de l'opération de l'œsophagotomie. Le chirurgien d'Angerville n'a pas manqué d'enrichir sa théorie d'un si beau passage dans sa réfutation.

Un échantillon d'anatomie bien ou mal-à-propos, rien de plus imposant. C'est l'ordinaire piédestal du charlatanisme ; & c'est de ce point qu'a brillé notre critique ; cependant l'éclat de ses rayons n'a pu m'éblouir assez pour ne pas m'appercevoir de la fausseté de son érudition & du choix peu judicieux qu'il fait des écrivains relativement à mon opération. Ses *atqui*, bâtis sur un sable mouvant, n'ont pu épargner leur chute à ses *ergo*.

Pour preuve de ce que j'avance, ouvrons les livres qui traitent des corps étrangers dans l'œsophage ; les mémoires de l'académie royale de chirurgie, par l'étendue qu'ils donnent à ce qui se rapporte à l'œsophage, nous annoncent l'intérêt que cette partie délicate inspiroit à l'écrivain ; ils sont donc, ils doivent donc être les dépositaires de tous les accidens, de tous les périls relatifs à l'œsophage, de tous les moyens de l'en

garantir. Cependant qu'y trouve-t-on? Des exemples amoncelés qui n'annoncent autre chose que la réflexion & la combinaison, qui sont les fondemens de toutes opérations méthodiques.

Ici c'est la rage d'un furibond, le désespoir d'un frénétique. Ennuyé d'une vie pour lui désormais insupportable & odieuse, il s'arme d'un fer homicide, & s'attaque à l'œsophage, cette partie si essentielle & si délicate dans tout être qui respire. Etincelant de colere, il coupe la trame de ses jours, il se déchire, le sang coule. Soit foiblesse, soit espece de rage, le suicide voit tomber le fer de ses mains défaillantes, il succombe attendant l'heure de son trépas.

Mais un heureux hasard veut qu'on le secoure à propos : des portes de la mort, on le rappelle à la vie, & voilà l'opération de l'œsophagotomie.

Là, c'est un assassin embusqué dans l'épaisseur d'un bois ; un Cacus qui attend le voyageur pécunieux ; l'heure sonne, & il se précipite sur la victime, & pour l'im-  
moler

moler plus sûrement , il lui donne du poignard dans la partie par laquelle il croit hâter son trépas.

Un génie propice vient rendre le malheureux à la lumière , & voilà l'opération de l'œsophagotomie.

Exemples merveilleux & bien dignes d'être cités ou donnés à entendre ! falloit-il donc que je vous eusse ignorés ! mon destin vouloit-il donc que je n'en eusse connoissance qu'après ma téméraire démarche ! tout subit l'arrêt de son étoile , tout est bercé à la merci de son caprice & de sa fantaisie.

J'ai encore lu dans un autre ouvrage un trait pour le moins aussi capable de me confondre. Le praticien appelé pour des animaux malades , s'arme du bistouri ; que va-t-il faire ? extirper une tumeur charboneuse au col d'un quadrupède. L'opération répond à la dextérité de la main ; on donne un breuvage , mais , ô surprise ! il s'écoule par la plaie ! l'œsophage est ouvert ! quel malheur ! mais non ; quel bonheur que le hasard ait fait dans cette circonstance ce

qu'on a droit d'exiger de la prudence , du savoir & de la réflexion ! & voilà l'opération de l'œsophagotomie.

Siècle philosophe ! siècle judicieux ! tes héros fauroient-ils être ensevelis dans les ombres d'un odieux oubli ? Non , sur le char de la gloire , couronnés de lauriers , vous irez à l'immortalité. Enfans de l'érudition & du profond savoir ! l'impartialité qui regne dans vos écrits , les vues éloignées de la basse jalousie qu'on y voit respirer de toutes parts , tout vous assure nos hommages , tout sollicite en votre faveur notre encens & nos autels.

Qui les mérite mieux en effet ? Pour moi , peu jaloux de la gloire qui couronne la déraison , je lui préfère la honte de parler juste & d'accord avec le bon sens. Une opération réfléchie & combinée , suivie du succès le plus complet , frondée , par tous ces motifs , par la censure la plus inconséquente & la plus absurde , ne pourra que me flatter & me faire honneur. En voici l'histoire , elle ne confirme pas peu cette vérité , qu'une émulation nourrie & fortifiée

contribue beaucoup à reculer les bornes de l'art & à agrandir la sphere des connoissances.

Dès le commencement de l'année 1782, appelé sur l'habitation de M. Bouffoumat, prévôt de maréchaussée dans le département du Cap; on me présente une vache qui avoit avalé une grosse orange verte, arrêtée à l'œsophage; l'animal ne pouvoit respirer, ses yeux convulsifs, égarés, sa tête penchée & défaillante, l'enflure considérable de tout son corps, l'écume qui sortoit en quantité de ses narines & de sa bouche, tout m'annonce le plus prochain trépas. Comme un général qui ne brille jamais d'un plus bel éclat que quand tout semble désespéré, je saute dessus mon cheval, & m'armant promptement du bistouri, je vois l'ennemi, & le combats. Je fais, du côté gauche, au tégument, une incision longitudinale de quatre pouces, & vais chercher l'œsophage derrière la trachée-artère, évitant sagement la jugulaire & les artères, pour ne pas causer une hémorragie mortelle. Parvenu à l'œsophage, je fais remonter l'orange & je l'incise de la même ma-

niere que le tégument. L'incision est à peine faite que le corps étranger s'élançe en-dehors, précipité sans doute par la violence des vents qui, n'ayant pu se faire jour à travers le canal bouché, avoient causé à l'animal l'enflure considérable de tout son corps. On les voyoit en effet s'échapper à grand bruit à la suite de l'orange. La vache, que la douleur avoit forcée de se coucher, & devant qui on voyoit pour le moins deux seaux d'écume, se releva soudain après l'œsophage dégagé.

On ne sauroit exprimer la surprise ou plutôt le ravissement des spectateurs nombreux & qualifiés que la curiosité avoit attirés ce jour-là chez M. Bouffoumat. Je leur montre l'orange, ils la voient, & doutent encore qu'elle soit sortie; ils la touchent; enfin ils restent persuadés, & me complimentent à l'envi, & sur mon succès, & sur ma dextérité. Mon air décidé, au moment de cette périlleuse opération, avoit forcé M. Bouffoumat à rentrer. Mais bientôt le murmure de l'assemblée le rappelle; ne doutant plus, à la joie qui brille dans tous les regards, du succès de mon entreprise,

il me félicite & s'applaudit de la confiance qu'il m'a donnée. Mais sa naturelle sensibilité ne put se contenir dans des bornes aussi étroites ; il veut que sa reconnoissance ait autant de publicité que mon opération, comme je le dirai en son lieu.

Cependant, malgré l'effort de l'orange, précipitée par la violence du vent, les levres formées par l'incision au tégument & à l'œsophage, se rejoignant d'elles-mêmes, je les traitai comme une plaie simple. Je tenais le col enveloppé avec un gros linge, afin que l'air ne causât aucune irritation. J'établis un séton au fanon, pour y attirer une partie des humeurs qui devoient naturellement s'engendrer à l'œsophage, dont il favorisa grandement la guérison par l'abondante matière qui en sortit ; je l'y ai laissé jusqu'à ce que la cicatrice fut entièrement formée, ce qui se fit au bout de quelques jours. A la faveur des petits trous qui restoient sur le tégument au commencement de la formation de la cicatrice, j'injectais au-dedans, au moyen d'une petite seringue, de la teinture de myrrhe & d'aloès, pour prévenir la gangrene ; après

deux mois de traitement , l'animal se trouva parfaitement guéri. Je l'avois mis à certain régime pendant le mois philosophe.

Je ne lui donnois pour toute nourriture qu'une espece de bouillie faite avec de la farine & de l'eau. Dans le principe , je la lui faisois avaler au moyen d'une corne , parce qu'il ne vouloit ni boire ni manger ; j'y mêlais un peu de vinaigre & de sirop ; il avoit continuellement devant lui une baille d'eau , où je jettois quelque peu de sel de nitre ; par intervalle je lui donnois quelques bouteilles d'eau de goudron ; sur la fin des quarante jours je hasardai de lui faire manger des herbes ; je choisissois les plus tendres , les hachois , & les lui jettois poignée par poignée. Comme il les prenoit avec la dernière voracité , on jugea ma précaution sage & indispensable pour éviter que la plaie , qui ne laissoit déjà plus épancher que très-peu d'eau , fût irritée , ce qui auroit pu faire évanouir les espérances de guérison qu'avoit déjà conçu le propriétaire , & me priver moi-même de l'avantage de les avoir justifiées. On observa cette prudente conduite pendant huit jours. In-

fenfiblement la cicatrice se forma de maniere à faire douter si l'opération avoit jamais été faite sur cette vache. L'embonpoint que la longue diette avoit un peu altéré, revint à l'animal, qui ne mourut que dans une extrême vieillesse, après avoir payé de deux jolis veaux les alarmes de son maître.

Dans le principe, quoique ravi de mon opération, M. Bouffoumat n'osoit cependant pas s'en promettre tout-à-fait le succès : l'eau qui s'échappoit par les petits trous que laissoit la cicatrice naissante, diminuoit sa confiance, & le jettoit dans l'incertitude. Je le rassurai de mon mieux; le denouement justifia ma garantie. Sentant sa reconnoissance redoubler, M. Bouffoumat profita de l'occasion de m'appeller au sujet d'une autre vache, pour m'écrire la lettre flatteuse que je copie ici, & que la jalousie de quelques envieux me força de rendre publique pour leur honte & leur désespoir.

« Monsieur, je vous prie de vous transf-  
» porter sur mon habitation, pour y voir  
» une de mes vaches qui a été blessée au bois.

» Quoique la blessure soit considérable , je  
» me flatte que par le secours de votre art  
» elle fera bientôt guérie. L'opération que  
» vous avez faite sur celle qui avoit avalé  
» une grosse orange verte , arrêtée à l'œso-  
» phage , m'inspire la plus grande con-  
» fiance. J'ai d'abord frémi en vous voyant  
» faire une large incision au col de cette  
» vache pour en retirer le corps étranger  
» qui n'auroit pas tardé à l'étouffer ; mais  
» j'ai été rassuré presque aussitôt par l'heu-  
» reux succès dont cette opération fut sui-  
» vie , & je dois dire à votre louange ,  
» qu'ayant eu occasion d'en parler en pré-  
» sence de plusieurs personnes instruites ,  
» elles ont d'autant plus admiré votre dex-  
» térité , qu'il n'y a pas , m'a-t-on dit ,  
» d'exemple d'une pareille opération , &  
» qu'on ne connoît d'autre manière de  
» guérir ces sortes d'accidens qu'en pouf-  
» sant le corps étranger dans l'estomac , ce  
» qui ne réussit pas toujours , & ce qui étoit  
» impraticable sur ma vache , à cause de  
» l'extrême grosseur de l'orange.

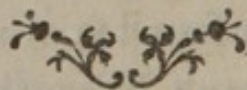
» Je suis , &c. *Signé*, BOUSSOMAT ».

J'ai fait la même opération dans le mois de Janvier 1786. M. \*\* m'appelle sur son habitation ; je le trouve qui m'attendoit à la barriere. Nous avançons , & pendant ce tems il me dit qu'une de ses vaches étant attaquée de tranchées venteuses, on lui avoit donné un grand nombre de lavemens ; qu'elle faisoit des efforts violens & cruels ; qu'enfin ils étoient parvenus à lui ménager une situation tranquille au moyen d'un lavement fait avec la feuille de l'arbusse de coton ; j'applaudis à tous ces soins , à condition qu'ils auroient été pris à propos. C'est ainsi que je m'en expliquai. Enfin nous arrivons : je vois la vache : tout en elle m'annonce autre chose que des tranchées.

« Je suis bien trompé , dis-je à M. \*\*, »  
» si cette vache , comme celle de M. Bouf-  
» fomat , n'a pas une orange arrêtée dans  
» l'œsophage ». L'écume , l'enflure de tout  
le corps sembloient me le confirmer. Je promene ma main sous le col ; le tact me suffit. Je prends mon bistouri. « Peut-être ne  
» me donnera-t-elle pas le tems d'opérer ,  
» dis-je à M. \*\*. » En même tems je fais

l'incision, & l'orange s'élançe précipitamment. Tous les spectateurs surpris restent muets, ils espèrent. Mais la vache, sans prendre congé de personne, passe à une situation plus tranquille que celle qu'on venoit, il n'y a qu'un instant, de lui ménager au moyen du lavement avec la feuille de l'arbusste à coton. Elle expire n'ayant pas été opérée assez tôt. Les violens efforts qu'elle avoit faits pour se dégager de ce corps étranger l'avoient épuisée, abattue & mise absolument sans force. M. \*\* en convient avec moi, & me donne mille éloges sur mon succès & ma dextérité.

Voilà pourtant des opérations sur des êtres vivans, que n'ont pas rougi de combattre des gens plus intéressés que tous autres à faire triompher le talent & l'émulation sur les ruines de la basse jalousie abattue & frémissante sous le coup qui l'a frappée.



---

C H A P I T R E X X I X.

*De la funeste Influence du Préjugé.*

C E fut en 1777, que je débarquai sur ces rivages ; une mortalité sur les animaux y faisoit les ravages les plus désolans ; des morts aussi cruelles qu'imprévues prêtoient aux interprétations les plus inconséquentes. Armés du préjugé, tous les regards sembloient accuser le maléfice ; un bruit sourd, des rumeurs semblables à celles qui préludent à l'explosion d'un peuple mutiné qui se souleve, des mots obscurs qu'on sembloit craindre de hasarder, tout annonçoit que l'irréflexion & la précipitation ne ramenoient pas le désastre à son vrai principe.

Enfin, on se dépouilla de cette espece de timidité qui trembloit d'aventurer un jugement. Tout le monde rouloit ces idées sinistres dans l'esprit, tout le monde les balbutioit, personne n'osoit les découvrir distinctement. Mais forcés par la multipli-

acité des pertes , les opinions haufferent enfin la voix : j'en fus d'autant plus pénétré de douleur , qu'une foule d'habitans voulurent me compromettre dans leur préjugé , qu'ils exigèrent de moi , comme maître de l'art , des certificats qui confirmassent leur assertion & fissent preuve contre la malice des negres.

Trop ami de l'humanité pour la condamner sans connoissance de cause , trop jaloux des titres qui caractérisent la prudence , & la probité , je persistai dans mon refus , & cherchai le flambeau qui pouvoit dissiper les ténèbres d'une erreur d'autant plus funeste qu'elle étoit presque généralement adoptée. L'honnêteté de ma conduite me mérita de perdre plusieurs pratiques très-considérables. Comme je n'en fus pas ému , j'en trouvai plus doux le plaisir de leur retour & de leur vive reconnoissance. Fondé sur mille observations faites en France & dans la fameuse ville de Saragosse en Espagne , fortifié par le paralelle que j'en fis avec la maladie qui dévastoit Saint-Dominique , je vins à bout de faire revenir d'autres habitans de leur aveugle préten-

tion. Je dévoilerai dans son lieu sur quel point elle se fondoit. Quant à cet heureux retour, je le regarderois pour peu de chose, si ma fermeté n'avoit produit les plus heureux effets en détruisant des soupçons dont les suites auroient pu être très-funestes.

Eclairés par les lumieres de la théorie & de l'expérience, ou supposés tels, les gens de l'art sont comme assurés d'être toujours crus. Combien doivent-ils donc plus se le promettre quand leurs opinions sont conformes à celles du public? Celui-ci tient pour le maléfice, ceux-là l'y confirment; on discourt, ils appuient; les propos passent de bouche en bouche, ils deviennent plus intéressans & plus persuasifs, parce que le merveilleux s'y mêle & s'accroît. Un tel negre vient d'être pris; on en parle; on l'accuse; c'est le malfaiteur, il n'est pas douteux. Je n'en serois pas surpris, dit un tiers; j'ai remarqué dans l'ouverture d'un de mes animaux qu'il avoit l'estomac rouge. Le maléfice regne par-tout.

Quelle erreur! disois-je en moi-même; j'étois donc obligé de traiter de maléfice cette même observation que j'ai faite mille

fois en France dans cette cruelle épizootie qui désoloit la Gascogne en 1774, & pour laquelle je fus employé par la commission du patriotique M. de Cist, subdélégué de l'intendance de Guienne dans le département de Marfan. Il n'y avoit pas de negres, on ne pouvoit pas accuser les blancs, puisque c'eût été les supposer ennemis de leurs propres intérêts. D'où venoit donc le phénomène? du pouvoir de quelques génies sylphes? d'un de ces esprits élémentaires de l'air? Ah! le maléfice gissoit dans le mal!

Je ne disconviens cependant pas qu'il ne puisse y avoir des empoisonnemens. Convaincu de la malice dont un negre est capable, connoissant à fond son caractère tyrannique & barbare, ce cœur qui ne respire qu'après l'instant où rompant sa chaîne, brisant ses fers, il pourra nous faire gémir dans les horreurs de l'esclavage, je suis prêt à tout croire, je suis prêt à tout imaginer sur leur compte. Mais ce ne sera jamais légèrement, ce ne sera jamais sans avoir préalablement cherché, analysé & discuté. Quand les ouvertures multipliées

des cadavres , quand les recherches soigneuses & exactes ne m'auront fourni aucun éclaircissement sur les causes & la nature de la maladie , quand au contraire elles n'auront offert à mes regards attentifs que les traces cruelles d'un poison destructeur , alors le negre sera coupable , alors il méritera d'être puni , alors le dernier & le plus cruel supplice devra être le prix de sa méchanceté.

Mais , hélas ! par je ne fais quelle fatalité qui nous rends cruels tandis que nous croyons voler à l'immortalité sur les pas d'une action louable , on n'attend , on ne cherche , on ne pense pas même à chercher tous ces signes , toutes ces indications si capables de rendre nos jugemens équitables & de les dépouiller de toute apparence de témérité ; on se précipite ; on n'écoute rien.

Rien ne se feroit mieux justifié si quelqu'un de ces partisans du préjugé , ignorant la cause de la mort du superbe cheval de M. de Soulage , n'eût vu que son estomac. Voici le fait.

Ce cheval , partant pour le pâturage , se

laisse tomber sur une falaise , il se casse la huitieme vertebre du dos & trois côtes. J'en fais l'ouverture en qualité de maréchal expert du régiment de Belzunce & de Condé. M. de Soulage , capitaine de cavalerie , étoit présent , escorté de quatre dragons. L'embonpoint de l'animal étoit à son période ; l'intérieur du mécanisme n'offre rien que de sain & de naturel ; j'évacue l'estomac , la membrane est semée de diverses taches noires ; j'en fus d'autant moins surpris , que j'avois plusieurs fois observé la même chose. Observées seules par un enfant du préjugé , ces taches noires auroient suffi pour faire conclure que le cheval étoit mort de poison donné à dessein.

Cependant ces taches noires n'étoient que l'effet de certaines herbes caustiques que l'animal avoit mangées.

Je suis d'autant plus persuadé que ces taches noires auroient donné lieu à des idées de poison , que l'opinion des partisans du préjugé n'étoit fondée que sur de pareilles observations : en ayant en effet trouvé par l'ouverture de plusieurs qu'ils croyoient empoisonnés , ils ont prétendu que pour  
exécuter

exécuter leurs noirs desseins , leurs projets ténébreux. Les negres faisoient usage de la canne de madère & de la feuille de guebée , universellement regardées pour un poison subtil : j'ai voulu m'assurer de la vérité du fait , & n'ai pas à cet égard balancé à sacrifier deux chevaux & deux mulets.

Suivant en tout la manœuvre que le préjugé prêtoit aux negres, j'ai broyé de ces cannes & de ces feuilles; les délayant avec du sirop & de l'eau , je les faisois manger au quadrupede , en forme de soupe , deux fois par jour , durant une huitaine; au bout de ce tems , ne voyant encore aucun effet qui prouvât en faveur du préjugé , j'ai exprimé le jus de ces végétaux , & en ai fait boire à la fois la valeur de quatre verres sans autre chose avec ; j'en ai copieusement injecté par les narines , par les oreilles & par le fondement , pendant quatre jours soir & matin ; je n'ai observé aucune altération dans l'individu , pendant près de deux mois que je l'ai nourri en partie de ces substances.

Pour me conformer en tout à la prétendue conduite des negres , j'ai trempé les

piquans des épingles dans le jus de ces mêmes végétaux ; j'en ai percé l'animal , j'en ai même injecté dans ces plaies faites exprès ; rien n'a paru , rien n'a dénoté , dans ces végétaux , les propriétés malfaisantes qu'on leur attribue. Pour mieux justifier mes expériences , j'ai assommé ces quatre animaux , & les ai ouverts en présence du chirurgien-major du régiment de Touraine , du médecin d'Azile & du chirurgien Monaix , que j'avois priés d'assister à une expérience si intéressante sous tous les rapports. Aussi attentifs à me suivre dans mon opération , que j'étois ardent à chercher & à scruter , l'ouverture ne nous a encore rien montré qui prouvât en faveur du tyrannique préjugé.

Il ne s'ensuit cependant pas que c'est à tort qu'on soupçonne les negres de faire périr nos animaux , de ruiner cette partie de nos richesses au moyen du poison ; mais il s'ensuit qu'on devroit moins se précipiter dans les jugemens , & analyser mieux & avec plus d'attention & plus d'exactitude. Si les gens de l'art , dans l'affaire criminelle intentée en 1774 , sur la dénoncia-

tion faite par le supérieur de l'hôpital de la Charité , à l'occasion des pertes considérables d'animaux qu'ils faisoient sur leurs habitations de la Petite-Anse ; si les gens de l'art s'étoient avisés de décomposer & d'analyser le chocolat qu'on disoit être le seul poison employé par les negres soupçonnés , surpris & arrêtés , cette affaire , dans la délibération , n'auroit pas eu le dénouement que La Fontaine nous observe d'une maniere si naturelle dans son conseil des rats.

---

## CHAPITRE XXX.

### *Préservatif pour les Animaux.*

**S'**IL est vrai que les animaux , sur-tout à Saint-Dominque , soient une partie considérable de nos richesses , envisagés sous le double point de vue du prix d'acquisition & du service , rien ne doit donc nous paroître coûteux & pénible pour la conservation de leur santé ; nous devons donc encore moins en négliger les moyens quand

ils n'entraînent ni dépense ni fatigue après eux ; tels sont les avantages qu'on a droit de se promettre sur le préservatif que je propose pour être donné tous les mois aux animaux. C'est une espece de vinaigre des quatre voleurs. Il a mille excellentes vertus que pourront visiblement nous faire connoître les propriétés des simples qui le composent. Les voici :

Le petit baume ou menthe ,

La sauge ,

Le petit & le grand flambassin :

L'herbe à Bandôme ,

Le basilic.

De chacune on prend une poignée, qu'on met dans une pomponelle ensemble avec une bouteille de vinaigre. On laisse infuser le tout pendant deux ou trois jours dans le fumier de cheval, ou bien au soleil ; puis on coule pour s'en servir au besoin. Les moutons & les cochons peuvent en prendre comme le cheval & le mulet ; la dose pour chaque animal est depuis un verre à liqueur jusqu'à un demi-gobelet ordinaire. On le fait boire, ou tout pur, ou dans l'eau mêlée de sirop.

Des préservatifs, nous allons en indiquer une foule, crainte que nous bornant à un seul, nous ne jettions dans l'embarras.

L'eau de goudron donnée tous les huit jours, à la dose d'une bouteille, est un excellent antiputride & rafraîchissant.

On peut faire une tisanne avec la chicorée sauvage, ou prendre deux pintes d'eau de riz; dans l'un ou l'autre, on met une once de nitre, un gros de camphre dissous dans un demi-gros d'esprit vitriolique; on en donne deux ou trois fois tous les mois à la dose d'une ou deux bouteilles, conformément à la complexion plus ou moins forte de l'animal.

La tisanne avec l'aloès est excellente & peut très-bien répondre à l'idée d'un préservatif. On prend une branche de cet arbruste, on la dépouille de sa première peau; après l'avoir concassée, on la met dans une pinte & demie d'eau qu'on laisse bouillir jusqu'à la réduction d'une bouteille, qui est la dose du gros quadrupède; pour le menu bétail, on le réduit à la moitié.

On fait encore une décoction de feuilles ou d'écorces d'orangers ou de citroniers, ou

de petit baume ; on y met deux ou trois gros de quinquina , autant de camphre dissous dans un peu de raffia ou d'esprit-de-vin. On en donne depuis une demie jusqu'à une bouteille , deux ou trois fois par mois.

De tous ces préservatifs , également capables de remplir notre objet , on peut choisir celui le plus à portée. Quand les doses ne seroient pas indiquées , on connoît assez tout ce qui entre dans la composition , pour savoir ce qu'on en peut donner à chaque individu , en se conformant à l'âge , à la force , à la grandeur & à l'espece des quadrupedes.

Comme le préservatif ne consiste pas seulement dans tous ces breuvages indiqués , nous allons donner tout ce qui peut concourir à leur heureux effet. Je sens bien que je fais bâiller , & qu'on souhaiteroit que je fisse grace de ce dernier extrait de ma pharmacie ; mais je ne puis m'y résoudre , je veux être utile , au danger de déplaire. J'ai tous les titres contre moi , je ne vais exposer que des vérités triviales. Cependant peut-il être honteux de réveiller des avantages

qu'on oublie ? la nouveauté auroit-elle seule le droit de nous être profitable ?

Journellement on peut saturer la boisson de l'animal avec le vinaigre de vin, ou celui de canne. L'animal doit être régulièrement broffé, pour lui ôter cette crasse dont il ne peut manquer de se charger dans l'action des travaux, & qui ne peut que lui être funeste. De tems en tems on lui donne des lavemens avec une décoction de raquette, ou de guimauve du pays, ou de gombeau, ou bien encore d'eau de savon.

Les fumigations sont de toute nécessité : on peut les faire au moyen d'une décoction d'herbes aromatiques, ou de sucre brut, ou de la fleur de soufre, ou du camphre. On fait humer à l'animal la vapeur du premier ; on met les autres sur un brasier, & le quadrupede en respire la vapeur. Le goudron peut encore leur être suppléé. Il est dans un seau distingué pour cela ; quand on veut fumiger, on y jette un morceau de fer chaud ou un petit boulet de canon.

Rien de plus propre que ces fumigations pour dégager le cerveau de la trop grande abondance des humeurs.

La même opération doit se faire dans les écuries pour en corriger & renouveler l'atmosphère ; cette fumigation s'entretient un jour chaque mois. Pour ne rien déranger dans l'économie des choses , on profite du jour de l'absence des troupeaux.

Le préservatif se donne trois jours de suite dans chaque mois. Le lendemain , après son administration , on purge l'animal. Voici la recette :

Prenez deux ou trois onces de féné du pays , laissez-les infuser deux ou trois heures dans une demi-bouteille d'eau bouillante. Après cette infusion , passez le résidu dans un linge en l'exprimant. Ajoutez-y une once d'aloès du pays. Observez que tout soit bien dissous , que l'animal n'ait rien mangé , & qu'il ne prenne rien que cinq à six heures après la purgation.



---

**CHAPITRE XXXI.***Des Instrumens pour opérer.*

**L**ES maladies sont décrites, leurs symptômes & leurs causes indiqués; par-tout le remede suit l'histoire du mal. Reste maintenant à faciliter les opérations de la main. La dextérité n'est pas en mon pouvoir, je ne puis en disposer. Ceux qui la reçurent en apanage des mains de la nature, la mettront en exercice. La pratique la donnera peut-être aux autres. Pour moi, je vais esquisser les instrumens de l'usage le plus ordinaire, rangés en ordre; les caracteres alphabétiques les indiqueront dans la planche; il y aura sur ceux qui l'exigeront, une réflexion préliminaire.

*Flammes*: fig. a. Tout le monde fait qu'elles ne sont consacrées que pour ouvrir les veines, diminuer la trop grande abondance du sang, ou ralentir son action enflammée.

*Aiguilles à séton*: il y en a de deux especes: la premiere, fig. b, qui est la plus

petite , sert à l'établissement des sétons ordinaires : on emploie l'autre , fig. *c* , dans les opérations extraordinaires relatives à son objet ; par exemple , dans le mal de garrot , où le séton doit être un peu plus grand ; en un mot , dans tous les cas où le praticien le juge nécessaire.

*Bistouris*. Nous en avons de deux sortes : le premier , fig. *d* , sert pour les opérations qui doivent se faire de la pointe de l'instrument ; les cas sont assez communs : l'usage de l'autre , fig. *e* , est de couper les excroissances , de raser les petites tumeurs , & découvrir les considérables à côtes de melon ; il sert encore dans toutes les incisions quelconques.

*Scalpel* : fig. *f*. Il est destiné pour les dissections.

*Boutoir* : fig. *g*. Personne n'ignore son emploi , qui est de nettoyer le pied , couper les parties superflues de sa fourchette , & disposer la partie à l'intention de celui qui ferre.

*Tricoises* : fig. *h*. Avec elles on sonde le pied , pour y chercher la sensibilité dans les occasions : on arrache les cloux & tous les corps étrangers.

*Leve-sole* : fig. *i*. Son nom indique sa destination.

*Rénette* : fig. *j*. On s'en sert pour chercher le foyer dans les occasions où le pied est malade , sans qu'il en paroisse rien que le boitement. Elle est encore d'un très-grand usage pour dessoler le pied.

*Fers à feu* : fig. *k*. Le praticien en use pour mettre le feu aux jambes & sur toutes les parties du corps , suivant l'exigence des cas.

*Boutons à feu* : fig. *l*. Cautériser , brûler une tumeur , un bouton , faciliter l'établissement de la suppuration , arrêter les hémorragies , tel est leur objet & leur emploi.

*Padanes* : il y en a de deux espèces : le premier , fig. *m* , sert pour visiter la bouche des animaux , & faciliter toutes les opérations relatives à cette partie.

L'autre , fig. *n* , sert à faire avaler quelques breuvages. Quelque fougueux que soit l'animal , retenu par l'instrument , il est forcé de se rendre. Cette méthode est préférable , à tous égards , à celle de précipiter & d'abattre le quadrupède. Par son moyen

on évite les funestes accidens que doivent nous faire craindre la chute pesante & massive, les efforts violens & cruels du quadrupede. Ce padane s'attache à un poteau, comme on le verra dans la planche; ou bien à un mur, avec les mêmes circonstances. Dans tous les cas on a soin d'amarrer l'animal pour le maîtriser plus à son gré.

*Corne*: fig. o. Sous plusieurs rapports elle est préférable à la bouteille. Un hasard peut faire que le padane échappe de la bouche de l'animal: avec quelque violence qu'il ferre tout-à-coup les dents, la corne résistera; la bouteille se briseroit; les morceaux pourroient tomber dans l'œsophage & le déchirer, de maniere que ce qui devoit soulager l'animal, ne feroit qu'augmenter son mal & être pour lui un surcroît de douleur.



---

---

C H A P I T R E X X X I I .

*Analyse des Observations qui entrent dans le corps de l'Ouvrage.*

QUELQUE attention que j'aie eu de ne rapporter, autant que je l'ai pu, que des observations que j'avois faites moi-même, & que j'aie mis dans leur exposition toute la clarté dont elle étoit susceptible, je crains cependant que par leur multiplicité elles aient échappé de la mémoire de mes lecteurs; je crois donc de mon devoir de lui en donner ici une analyse raisonnée, & la plus succinte qu'il me sera possible.

14 Février 1779, N<sup>o</sup>. 2 des *Affiches Américaines*.

Lettre à M. Lethan, docteur en médecine, auteur des gazettes de santé.

Tout y roule sur la vétérinaire. Ce médecin venoit de donner, en forme de mémoire, la généalogie des maladies des bestiaux & l'origine de l'épizootie régnante

à Saint-Domingue : je crus devoir y prendre un intérêt , & répondre par une lettre à la bonté & à la solidité de plusieurs de ses observations. A la faveur de mon expérience , je comparois cette prétendue épizootie avec celle pour laquelle je fus juridiquement proposé en 1774 , aux environs du Mont-de-Marsan , par ordre du sage & patriotique M. de Siff , subdélégué dans les départemens de Marsan : j'y rapprochois les divers rapports que j'avois cru devoir établir le parfait parallèle ; j'y faisois la peinture de l'état intérieur de l'animal ; on pourra la voir répétée dans le chap. XII de la seconde partie.

D'après la lecture de mon premier chapitre sur le préjugé , on sera sans doute surpris que je dise au médecin Lethan , qu'on ne pouvoit penser autrement que lui sur l'origine de l'épizootie régnante.

#### O B J E C T I O N .

Vous prétendrez , va-t-on me dire , que les épizooties ont lieu à Saint-Domingue , & vous venez afficher aujourd'hui que vous n'en avez jamais vu , depuis neuf ans que vous

habitez la colonie ? Quel fond faut-il donc faire sur vos discours ? A quoi doit-on donc s'en tenir ? Soyez au moins un peu plus d'accord avec vous-même.

Je le suis , quoique j'aie pu mériter un si juste reproche. La jeunesse , plutôt que l'erreur , m'avoit séduit ; j'avois donné , comme font tant d'autres , mon sentiment en faveur d'une chose que je n'avois pas assez approfondie ; je ne saurois dire le motif qui me fit agir dans cette occasion. L'amour-propre , qui se glisse dans tous les cœurs , & les maîtrise en souverain , joue souvent le tour aux jeunes gens. Profitant de cette effervescence qui leur est assez ordinaire , il les précipite fréquemment dans les mauvais pas , en les attirant & les charmant par le séduisant appât de la célébrité.

Tout ce que je puis assurer , c'est qu'à l'époque de cette lettre , j'étois encore dans mon enfance à l'égard des maladies des animaux dépendantes de la constitution variable du climat , de la nature des fourrages & de la qualité des eaux : comme ces causes étoient une énigme à deviner pour mes

naissantes lumieres, les symptômes devoient m'en être difficiles à saisir ; tout ce que j'avois pu acquérir de connoissance en France dans mes expériences & par mes observations, tout cela ne m'étoit que d'un très-foible secours. Les maladies, à Saint-Domingue, different presque entièrement de celles d'Europe; elles suivent les diverses influences de la température: il faut donc que le praticien qui du sein de l'Europe vole sur ces lointains rivages pour s'y consacrer à la cure des animaux malades, se prépare à un nouvel apprentissage, & à l'étude du climat, dans toutes les variations dont il est susceptible. C'est à quoi son attention doit d'abord s'attacher, sans quoi point de succès: en effet, peut-on guérir une maladie qu'on ne connoît pas? & parviendra-t-on jamais à la connoître, si, par une étude exacte & réfléchie, on ne cherche pas à s'instruire de ses causes, on n'observe point ces diverses nuances dont une seule bien saisie suffit quelquefois pour nous dévoiler la nature de la maladie, éclipser le nuage qui nous en cachoit le principe, &

nous

nous éclairer sur le choix du remède qui lui convient , & qui peut seul la combattre ?

C'est à quoi je me suis d'abord occupé , c'est aussi ce qui m'a fortifié , & c'est ce qui me porte aujourd'hui à rétracter , si je puis parler ainsi , l'erreur que j'avois adoptée , plus par irréflexion que par tous autres motifs ; je le dis donc & l'affirme , dût l'injuste satire , qui ne se plaît qu'à mordre à tort ou avec raison , dût-elle me taxer d'ignorance , je m'en tiens à mon sentiment du premier chapitre. Oui , malgré l'existence des causes épidémiques , qu'une favorable Providence ne permet pas d'éclorre , la colonie , depuis l'époque de mon arrivée sur ses rivages , n'a jamais eu à pleurer sur les ravages d'une perte désolante.

*27 Février 1782. N°. 9 des Affiches Américaines.*

Lettre que m'écrivit , le 2 Janvier ,  
M. Bouffoumat , prévôt de maré-  
chaussée au département du Cap.

Il y relève mon opération de l'œsophago-  
tomie , d'après les conversations qu'il avoit  
eues à ce sujet avec des personnes aussi

pourvues de lumieres que dépourvues de partialité.]

6 Mai 1782. N<sup>o</sup>. 19 des *Affiches Américaines*.

Réflexions sur cette même opération,  
par M. Cosme d'Angerville, chi-  
rurgien.

On y voit briller par-tout l'érudition la plus profonde & la plus judicieuse, l'esprit le plus brillant & le plus aisé; rien n'enfante plus de jalousie que l'éclat d'une belle action; cette vérité, plus que tous nos éloges peut nous mettre à portée de payer, comme il le mérite, l'héroïque impartialité qui respire dans chacune de ses phrases. Assurément, le chirurgien M. Cosme d'Angerville ne nous accusera pas de manquer envers lui de reconnoissance.

28 Août 1782. N<sup>o</sup>. 35 des *Affiches Américaines*.

Extrait d'une lettre qui me fut écrite  
du Limbé, en date du 25 février.

J'avois opéré la cure d'un cheval qui s'étoit cassé la cuisse & l'os du tibia: tout le monde en paroïssoit d'autant plus surpris, que ces cures sont estimées des plus diffi-

ciles , pour ne pas dire infaisables ; on se permettoit même de la révoquer en doute ; c'est ce qui me força de faire imprimer cette lettre , comme on pourra la voir dans le chapitre sur les fractures.

9 Octobre 1783.

Un mémoire présenté à MM. de Bellecombe & Bougars. Il fut appointé par M. le général ; son objet sollicitoit trop fortement un accueil favorable.

J'implorois l'exécution nécessaire, indispensable, de l'ordonnance de police, concernant la prohibition des voiries, & l'ordre formel d'enfouir profondément tous les animaux mourant dans les villes de la colonie, & notamment au Cap.

L'abandon de ces animaux expirés, dont on ne peut savoir de quelles maladies, ne nous a que trop long-tems exposés à toutes les horreurs d'une contagion désolante : en effet, ils étoient abandonnés à la voracité des chiens & des vers, sur les promenades publiques ; le vent, qui souffloit du haut des montagnes, apportoit dans le sein de la

ville les vapeurs fétides qu'exhaloient des lambeaux putréfiés. O Providence! qu'on te doit des actions de graces , pour n'avoir pas permis à la contagion d'éclorre , & de moissonner le peuple de cette colonie!

27 Juillet 1785. N<sup>o</sup>. ... des *Affiches Américaines*.

Annnonce de ma découverte des vers artériels , formant des *anévrismes* ; ce qui constitue sa nouveauté , comme on peut le voir chapitre VI de la seconde partie.

Le corps à qui j'en fis part ne voulut ou ne fut pas me comprendre ; on écrivit contre ma prétention d'avoir le premier observé des vers retranchés par millions dans des gros sacs anévrismaux , arrêtant le cours de la circulation.

Je répondis à ce sujet , à l'extrait des registres du cercle des Philadelphes : un élève médailliste & pensionné entreprit la these , comme étant de son ressort ; il en débattit tous les points avec un je ne fais quoi , qui vous annonce que l'individu , exalté de ses titres , n'a pas perdu de vue cette espèce de prééminence qu'ils lui

donnent sur le maréchal. La liste de ces feuilles périodiques suit immédiatement.

27 Juillet 1785. N°. 30 des *Affiches Américaines.*

Extrait des registres du cercle des Philadelphes, sur les vers artériels formant des *anévrismes.*

Je ne me plaindrai point ici de la partialité de ce corps. En communiquant ma découverte à ces MM. je leur remis dans un bocal une pièce anatomique en forme de démonstration. De deux que j'avois dans mon cabinet, je me réservai la plus grande. En voyant la première, ils ne furent qu'applaudir à ma découverte : encore, dans l'effervescence des éloges, ils me prient de leur faire passer l'autre. Je refuse de me démunir d'un flambeau précieux. Soudain la critique la plus amère fit place aux éloges.

3 Août 1785. N°. 31 des *Affiches Américaines.*

Lettre en réponse, comme je l'ai dit ci-dessus, à l'extrait des registres des Philadelphes.

10 Août 1785. N<sup>o</sup>. 32 des *Affiches Américaines*.

Lettre de M. Gelin , en réponse à celle imprimée dans le N<sup>o</sup>. 31.

La douceur & la décence en font le principal mérite ; pour la justesse & la solidité dans les raisonnemens, il n'est pas nécessaire d'en parler, il suffit de dire qu'on ne peut marcher droit dans un chemin tortu, & qu'il ne pouvoit bien réfuter une chose qu'il n'avoit pas bien comprise.

17 Août 1785. N<sup>o</sup>. 33 des *Affiches Américaines*.

Lettre en réponse à celle de M. Gelin, N<sup>o</sup>. 32.

C'est la conclusion de tous nos débats vétérinaires; si le dernier qui parle triomphoit, mon avantage seroit incontestable ; mais je laisse le vulgaire appuyer la plupart de ses victoires, sur d'aussi frêles fondemens. Le public, spectateur de nos débats, peut décerner la palme & couronner qui mérite de l'être. Si je ne craignois que l'amour-propre, me jouant un de ses tours, ne me séduisît, je me permettrois quelque espoir sur

la foi de certaines rumeurs assez favorables  
à ma cause.

26 Février 1786. N<sup>o</sup>. ....

**Avis à MM. les habitans, sur un instru-  
ment inconnu dans la colonie, pour  
faire boire toute sorte de breuvages  
aux animaux, sans les abattre, quand  
ils sont malades.**

29 Mars 1786. N<sup>o</sup>. ....

**Observation sur un polype considéra-  
ble trouvé dans le canal aérien.**

On peut en voir le détail à la seconde  
partie, dans le chapitre du polype.

15 Avril 1786.

**Mémoire sur les moyens de prévenir  
les épidémies, & de conserver les  
animaux.**

MM. les administrateurs invitoient, sur  
les affiches américaines, & engageoient  
même toutes les personnes éclairées à don-  
ner à cet égard tout ce que leur expérience  
pouvoit leur avoir appris. Je pris alors la  
plume.

Pour ne pas fatiguer le lecteur en le faisant revenir sur ses pas, je vais interrompre le cours des dates par l'interposition de ce qui a rapport à ce mémoire.

Mai 1786. N°. 18, *Affiches Américaines*; feuille du *Port-au-Prince*.

Extrait du mémoire du 15 Avril, rédigé par ordre de Messieurs les administrateurs, & imprimé sous leur inspection.

15 Avril 1786.

Requête à Messieurs les administrateurs sur la visite indispensable à toutes les cargaisons d'animaux qui débarquent dans nos ports.

Je l'avois déjà présentée à Messieurs de l'Isle-en-Cour & le Brasseur, général & intendant par *interim*. Ils étoient à même de donner la main à l'exécution de mon projet, lorsque le pavillon de l'escadre Espagnole vint nous annoncer l'arrivée de M. de Bellecombe. Ma requête fut appointée le 10 Février; le même jour le nouveau général vint couronner par sa présence

les desirs passionnés qu'irritoit, dans le cœur du sage, le bruit de ses belles qualités & l'espoir d'une sage administration. Messieurs de l'Isle-en-Cour & le Brasseur suspendirent les ordres qu'ils alloient déjà délivrer.

C'est ce qui me fit prendre le parti de présenter cette même requête à M. de Bellecombe. Je le fis en effet le 9 Octobre 1783. Non content d'applaudir à l'excellence de mes vues, il voulut que sans tarder, l'exécution en eût lieu. Elle étoit trop intéressante pour le public; il l'appointa. Soit qu'à la réflexion il ne voulut pas, ou il ne put pas en autoriser la sanction par lui-même, il me renvoya pardevant M. Bongars, pour réunir son suffrage au sien. Celui-ci le refusa; peut-être avoit-il eu le secret de voir mieux que M. de Bellecombe, pour être en droit de refuser l'exécution d'un projet qui ne tend qu'à préserver la colonie d'une contagion qui pourra tôt ou tard la dépeupler d'animaux, & par un enchaînement de causes & d'effets, étendre ses ravages jusques sur les hommes.

Depuis cette époque j'ai laissé dormir

mon projet ; mais les funestes & journaliers résultats de son inexécution m'ont enfin armé d'un nouveau courage. A l'époque ci-dessus j'ai présenté ma requête à Messieurs Constard & Marbois.

Prévenus pour cette vérité , que ce n'est qu'en lui faisant violence & en encourageant parfois sa disgrâce , qu'on sert le public , ne voulant rien entreprendre qui pût exciter la malignité qui frémit sans cesse autour du faîte où les grands sont élevés , & peut donner la couleur d'une dispendieuse nouveauté , & les apparences de l'exaction & de la tyrannie , ils se bornerent aux éloges flatteurs qu'ils pouvoient hasarder sans crainte , puisqu'ils étoient justifiés par l'approbation des autres généraux & intendans qui les avoient précédés. Ils m'exhorterent & m'autoriserent même , comme on peut le vérifier par la lettre incluse dans la préface , à faire part au public de mes vues aussi excellentes qu'utiles , ne doutant pas que le sage & l'amateur du bien commun ne les couronnât du sceau de son approbation.

Le siècle est si malin ! il est si censeur ! innocent ou coupable , il faut que tout

tombe sous les traits de sa satire ; aussi ne doit-on pas être surpris que Messieurs les administrateurs n'aient rien donné de décisif.

Il viendra peut-être un tems plus favorable , où l'on sentira la nécessité de l'exécution d'un si louable projet , qui doit détruire à jamais une source infallible de procès entre les acquéreurs & les consignataires ou les capitaines des cargaisons , puisqu'il est vrai que nous n'aimons pas à perdre notre argent de gaieté de cœur ; ce qui arrive cependant lorsqu'on achete dans ces cargaisons des animaux déjà morts sans qu'ils paroissent malades , absolument parlant , & qui semblent n'attendre souvent pour expirer que le moment d'être passés en d'autres mains.

L'exécution que je sollicitois avoit encore pour objet de prévenir les épidémies & les contagions des animaux dans les plaines. En effet , si la visite eut eu lieu , la cupidité ne traîneroit plus dans les campagnes ces animaux étiques & moribonds , souvent morveux , toujours infectés de

quelques ulcères à l'extérieur, qui indiquent presque toujours de plus grandes lésions dans l'intérieur. Ces animaux, par les vapeurs qui doivent nécessairement s'exhaler de leur individu, ne répandroient plus les miasmes de la contagion dans les endroits où ils passent, ils n'empoisonneroient plus l'air que doivent respirer les animaux de l'habitation voisine du grand chemin par où on dirige leur marche; pour tout dire en un mot, Messieurs les habitans n'auroient pas la douleur de voir des animaux gras, sains & bien portans, attaqués subitement de maladie, chanceler, tomber & mourir. On ne les verroit plus se désespérer dans la recherche d'une cause dont le triste effet les étonne d'autant plus, qu'ils n'ont rien ménagé pour la détruire ou la prévenir.

Tous ces divers motifs bien approfondis & bien conçus, sont plus que suffisans pour mériter & valoir à mon projet la sanction qu'on crut ne devoir pas refuser au projet de visite de toutes les cargaisons des negres, qui n'est assurément pas plus néces-

faire que celle que je sollicite, puisqu'on emploie pour le moins trois fois plus de quadrupèdes que de nègres.

8 Juin 1786.

Lettre à Messieurs les administrateurs, pour leur exposer les funestes résultats que peut avoir pour la santé de tout individu, l'imprudent abandon des animaux expirés sur les chemins & les grandes routes, d'où ils infectent les passans de leurs fétides & pestilentielles exhalaisons.

Il n'est rien de plus évidemment dangereux & de plus capable d'occasionner une perte désolante. Je pourrois citer mille exemples qui confirmeroient mon assertion, mais ma seule expérience me suffira; c'est pourquoi, sans parler ni du vraisemblable ni du possible, sans dire que j'ai mille fois rencontré de ces cadavres putréfiés, tombant en lambeaux, dévorés par un million de vers, d'où s'exhaloient des odeurs si fortes & si insoutenables, qu'à cent cinquante pas de l'infection le cavalier étoit

obligé de prendre son mouchoir pour ne pas succomber à une foiblesse inévitable, & le cheval, l'œil pétillant & effaré, l'oreille droite & la crinière hérissée, se précipitoit audacieusement à l'écart & ne passoit outre que l'éperon dans le flanc. Sans m'amuser à toutes ces peintures qui, quoique vraies, pourroient ne pas plaire à tout le monde, tant sont multipliés ces misantropes pour qui tout, le bien comme le mal, mérite d'être frondé, je me contenterai du fait dont je fus moi-même témoin, & qui confirme ce que j'ai déjà dit, que ces voiries imprudemment négligées, de quelque façon que ce soit, ne peuvent avoir que des résultats tristes & déplorables.

Je passais un jour sur le chemin de la petite Anse. Je vis de loin un groupe de negres qui se partageoient le cadavre d'un bœuf exposé à la voirie. Ils ne m'eurent pas plutôt apperçus, qu'ils prirent la fuite, mais sans lâcher la proie qu'ils sembloient dévorer d'un œil avide. Aussi le propriétaire eut-il, au bout de quelques jours, le spectacle dévorant de les voir presque tous

mourir d'une fièvre maligne & charbonneuse, semblable à celle qui avoit fait périr le bœuf. Je me servis de toutes ces considérations auprès de Messieurs les administrateurs, pour les engager, au nom de l'humanité, dans le péril le plus funeste, à ordonner à Messieurs les habitans d'enfouir, sous peine d'amende, tous les animaux qui pourroient se trouver abandonnés à la voirie, sur les chemins vis-à-vis leurs possessions ou sur leurs possessions. La police pourroit tenir la main à l'exacte observation de l'ordonnance. Elle pourroit le faire sans peine, en voltigeant sur les chemins & les grandes routes pour empêcher le marronnage.

*17 Mai 1786. N<sup>o</sup>. 20 des Affiches Américaines.*

Avis à Messieurs les habitans sur des précautions indispensables à l'égard de la longue sécheresse qui régnoit depuis six mois.

Nos observations sur cet objet, & celles qui remplissoient notre mémoire à Messieurs les administrateurs, imprimé par extrait dans le N<sup>o</sup>. 18 des affiches Amé-

ricaines , feuille du Port-au-Prince de l'année 1786 ; toutes ces observations ont mérité , une partie , d'être honorées d'un plagiat éblouissant & contourné , une partie , d'une imitation assez modeste pour ne pas se mettre en frais , d'un génie qui fait donner le change au lecteur , & lui faire prendre pour du neuf ce qui étoit déjà connu.

Rien ne peut mieux se justifier que par la confrontation ; il ne faut que prendre le N°. 18 des affiches Américaines de 1786 , où fut imprimé l'extrait de notre mémoire à Messieurs les administrateurs , & notre avis sur les précautions indispensables , également imprimé dans le N°. 20 de la même année. La vérité du fait se justifie sans nuage , en rapprochant ces deux feuilles périodiques de la physique végétale de la Torride , & de l'extrait d'un mémoire sous le titre de *Mémoire sur les moyens de préserver les animaux d'épidémies.*

L'un & l'autre se trouvent dans le N°. 24 des affiches de l'année 1786. L'impression s'en est faite sous l'inspection du cercle des Philadelphes , dont les auteurs ont l'honneur d'être membres associés.

M. l'abbé de la Haye , auteur de la physique végétale de la Torride , n'a pu échapper lui-même à cet écart qu'il reproche judicieusement à plusieurs de nos observateurs , qui , au mérite d'assez bien dire , savent réunir celui de bien observer. Prévenu , déchaîné même contre *ces illusions & ces beaux raisonnemens* qu'il prétend si ingénieusement ne pas empêcher les animaux de périr , il a assez de fermeté pour ne pas se défendre de leur séduction , tant il est ordinaire de débiter philosophiquement des maximes qu'on n'observe pas soi-même.

M. l'abbé de la Haye a pris sa proposition sous un point de vue le plus favorable pour démontrer comment on doit plutôt instruire qu'éblouir. Il a prétendu qu'on devoit donner aux animaux une entière liberté dans les pâturages. Comme animé par cette liberté , maîtrisant à la fois l'imagination & la main qu'il devoit servir , le crayon de l'auteur s'est amusé à ces agréables & riantes peintures d'un âge plus fortuné , où tout affranchi des fers de la contrainte , il goûtoit les douceurs de la liberté.

Forcé de suivre le mouvement qui l'entraînoit malgré lui-même , M. l'abbé de la Haye a gravi du centre de sa musée sur le sommet des montagnes , pour y respirer la douce fraîcheur des zéphyrz légers ; il est descendu dans les vallons & les prairies ; il s'est assis sur l'émail varié d'un gazon fleuri ; le doux murmure d'une onde gazouillante l'invite au sommeil ; il s'endort au milieu des plus aimables rêveries ; il goûte des douceurs enchanteresses ; mais bientôt il s'éveille au bruyant fracas d'une imposante cascade.

Quelle reconnoissance M. l'abbé de la Haye s'est assuré sur tous les cœurs ! là où tant d'autres n'eussent pu se soustraire à la force de l'enchantement , son esprit ferme & inébranlable s'affranchit généralement de la séduction *des illusions & des beaux raisonnemens* , pour nous développer dans le plus grand jour les avantages les plus riches & les plus précieux. Nous les devons à l'irréflexion , ou , si l'on veut , à l'enthousiasme. En effet , si M. l'abbé de la Haye se fût mis en frais d'un peu plus de jugement , il se fût assurément apperçu que la nature semble ne nous prodiguer ces avantages que pour

nous rendre plus affreux le désespoir de n'en pouvoir jouir. Mais ne lui faisons pas un crime de cette absence. Qui peut se défendre des doux égaremens d'un aimable délire ?

Enveloppé dans le manteau philosophique, M. l'abbé de la Haye, cet ennemi déclaré *des illusions & des beaux raisonnemens*, se préparoit à nous endoctriner. Son crayon prend l'effor, mais la séduction l'égare; il se perd agréablement dans des riantes descriptions. La force du plaisir l'emporte, l'ardeur de la plus douce volupté l'échauffe & l'entraîne; rien ne l'arrête. Enfin, ne pouvant suffire aux délices qui l'enivrent, son feu se ralentit; la réflexion succede, il rougit de s'être si long-tems absenté de lui-même. Le poëte se dépouille & s'enfuit; le philosophe reparoît & nous reste.

Pouvons-nous en effet mettre en pratique l'exemple des Espagnols qu'il amene à l'appui de sa proposition, *de donner aux animaux une entière liberté dans les pâturages* ? Pour une pareille exécution, la paresse n'a-t-elle pas toujours le pas sur l'activité ? L'indolence Espagnole, uniquement occupée à se

procurer ce qui peut l'entretenir, languit & s'endort après avoir rempli des vues qu'elle auroit négligées si elle n'eût pas cru que c'étoit un bonheur que la vie. Quelques carreaux de terre, consacrés à la culture des vivres, suffisent pour exercer de tems en tems la mollesse de leurs bras engourdis. Les vastes savannes, où brillent l'émail & la verdure, l'immensité des hâtes ombragées, tout le reste, on l'abandonne aux autres animaux qui n'y reconnoissent d'autres loix que celles de l'instinct & de la nature.

Mais nous, François, en qui tout respire l'industrie & l'activité, pouvons-nous imiter une conduite qui dort & sommeille sans cesse ? Un regard attentif, promené sur la perspective de nos plantations, ne nous en démontre-t-il pas l'impossibilité ? Nos travaux, qui semblent n'être suspendus que parce qu'on ne peut se soustraire à la loi que nous impose la nature de réparer nos forces épuisées dans les bras d'un paisible sommeil, nous permettent-ils toutes ces absences indispensables des animaux ? souffrent-ils que nous laissions ainsi nos

quadrupedes , sur la foi de leur instinct , errer & courir , monter & descendre , comme on ne pourroit s'en dispenser s'il étoit possible que le plan judicieux & combiné de M. l'abbé de la Haye fût jamais suivi ? D'ailleurs , n'est-ce donc qu'à la faveur de cette entière liberté qu'on peut se conserver les troupeaux ? Les habitations font-elles donc dépourvues de fourrage au point qu'on soit obligé de les abandonner dans les montagnes ? Comment a-t-on pu parvenir à les entretenir avant l'époque de l'excellente idée de M. l'abbé de la Haye ? & encore toutes les habitations réunissent-elles ces avantages , ces commodités que M. l'abbé de la Haye doit nécessairement supposer pour rendre son projet merveilleux praticable ?

Ne réussiroit-on pas mieux à remplir les vues qu'a dû se proposer M. de la Haye , ne saura-t-on se procurer plus facilement tout ce que demande l'entretien des animaux , en suivant les idées simples , mais utiles , de plusieurs observateurs , qui se font , plus que n'a fait M. l'abbé de la Haye , conformés à ce caractère d'aisance

& de facilité dans l'opération qui constitue l'habitant ? En un mot , ne pourroit-on plus être utile que par des plans dispendieux & embarrassans ?

Pour le mémoire de M. le Comte d'Ingrande sur *les moyens de préserver les animaux d'épidémies* ; sans m'engager dans une analyse qui ne pourroit que me donner du ridicule , je dirai que parmi ces observations semi-botaniques , ( dénomination facile à justifier ) il y en a d'excellentes dans leur genre , mais il est dommage qu'elles ne soient pas également praticables , à-peu-près par les mêmes raisons qui rendent impossible l'exécution de celles de M. l'abbé de la Haye.

*Fin de la seconde Partie.*

---

## OPSERVATIONS.

---

### PREMIERE OBSERVATION.

J'AI trouvé, au Cap-François, plusieurs vaches laitieres atteintes de maladies *poiriques*. J'ai donné avis, dans les Affiches Américaines, de *pians ulcéreux, chancreux*. Le lait des vaches qui en sont affectées, est nécessairement gâté & très-mal sain; cependant on le prend comme aliment, & souvent comme remede. Quels funestes ravages ne doit-il pas occasionner sur les personnes qui en font usage? Pour les prévenir, il conviendrait de jeter le lait des vaches malades; & si leur maladie étoit incurable, il faudroit les mettre à mort sans hésiter, afin de sauver le reste du troupeau, & surtout, afin de garantir l'espece humaine des effets de la contagion.

J'ai aussi fait la même observation sur les taureaux malades. Les veaux, mâles & femelles, qui proviennent de leur accou-

plement, sont très mal-sains, & leur chair doit être très-suspecte.

Il faudroit couper les taureaux atteints de cette maladie, afin d'éviter sa propagation, ou même les tuer.

J'ai observé, au *Morne Rouge*, un petit veau très-maigre, âgé de trois à quatre mois, couvert de *pians* sous plusieurs formes. On m'a assuré qu'il étoit né ainsi. Il découloit de quelques-uns des *pians* une matiere dégoûtante; & ayant visité la mere avec toute l'attention dont je suis susceptible, je l'ai trouvée très-propre & saine.



---

## SECONDE OBSERVATION.

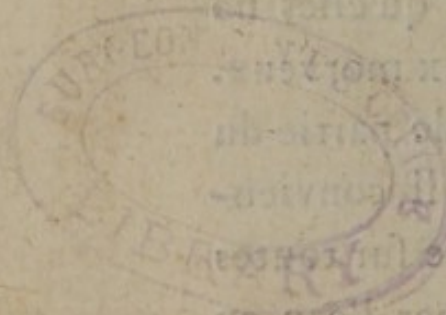
COMME les circonstances font naître les idées, mes observations m'ont convaincu que la *morve* se propage avec rapidité, & cause les plus grands ravages au Cap-François. Je me suis empressé de donner mes avis & observations au public par la voie des gazettes du Cap, N°. 39, le 29 Septembre 1787, & Messieurs les administrateurs m'ont honoré d'une lettre d'approbation très-flatteuse à ce sujet.

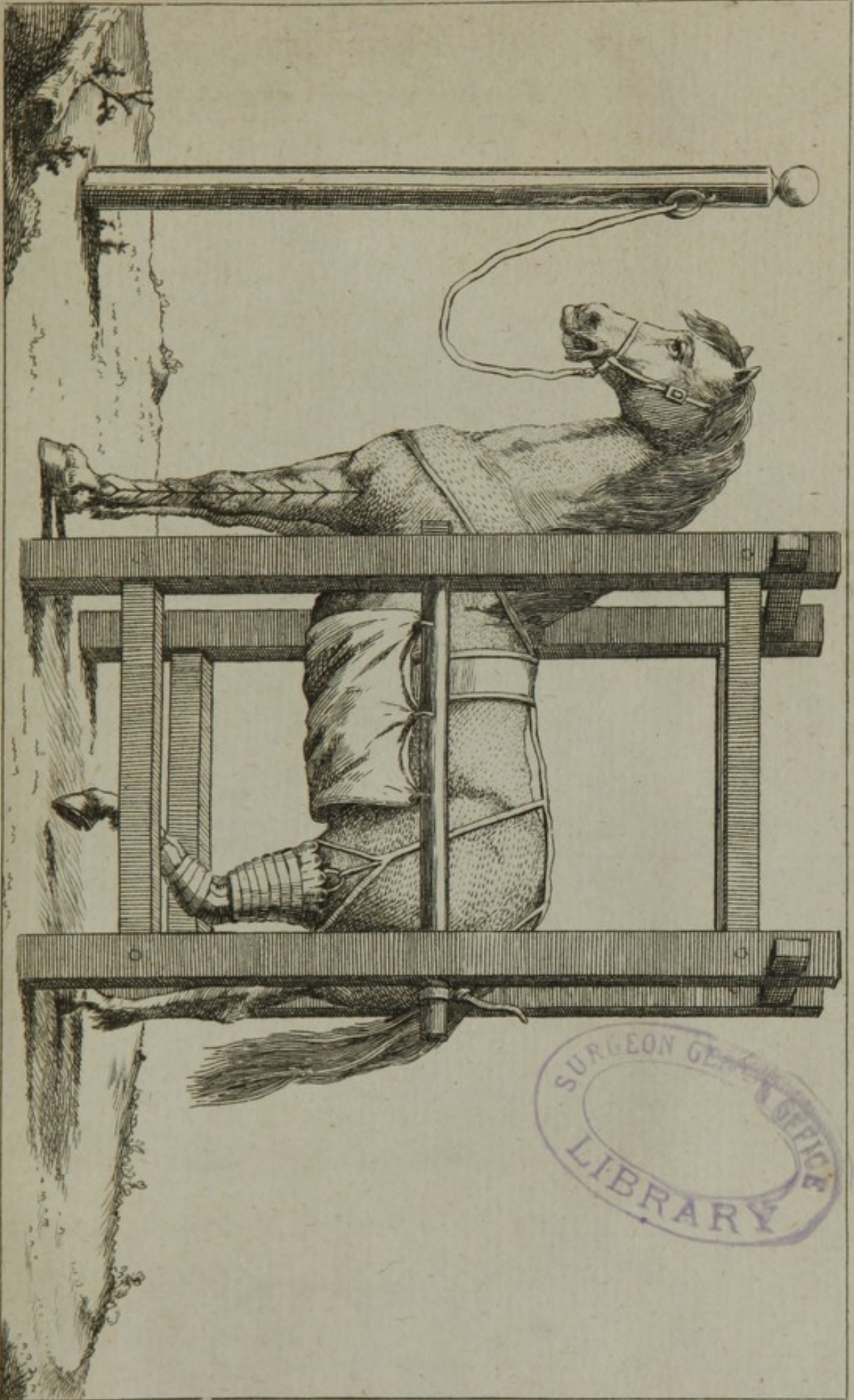
J'ai engagé Messieurs les habitans à condamner les *mares*, de crainte qu'elles ne fussent infectées par des animaux morveux. La morve existe dans une grande partie du quartier de la dépendance, & il conviendrait d'établir des puits à pompe sur toutes les habitations, pour faire tomber l'eau en cascade dans des abreuvoirs couverts, & garnir de graviers & de bâtons de soufre les bassins où l'eau doit se précipiter. Il faudroit aussi jeter de la chaux vive dans

les puits, & clouer un morceau de toile à chaque trou du bassin, pour prévenir la mal propreté.

Il ne faut jamais laisser d'animaux malades se baigner dans les mares, comme cela se pratique à Saint-Domingue.

**F I N.**





L. Boquet F.

J. D. N. . . .

SURGEON GENERAL'S OFFICE  
LIBRARY

